27e Année N° 5 1er Mars 1920

GENERAL LIBRARY
APR 21 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Comtesse de Noailles	*Ame des Paysages*	5
Arthur Chuquet	*Le Départ de l'Ile d'Elbe.* — II.	16
Louis Artus	*La Maison du Sage* (1re partie)	45
Marcel Mauss	*Les Coopératives russes*	96
Alice Louis-Barthou	*Au Moghreb parmi les Fleurs.* — I.	122
Vestris	*La Crise de la Danse*	149
Pierre Benoit	*Pour Don Carlos* (fin)	159
Adolphe Delemer	*Le Malaise social aux États-Unis*	197

Copyright 1920 *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1920

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRES INCERTAINES

par **Henri de Régnier.**

Ces trois histoires, que M. de Régnier nous conte avec un charme infini, se passent tantôt dans la réalité, tantôt dans le rêve, dans le domaine de l'incertain. La vérité et la fantaisie s'y mêlent harmonieusement, comme il arrive quand le conteur est un poète. Nos lecteurs connaissent déjà le premier de ces récits, *l'Entrevue*, tout imprégné de poésie vénitienne. *Le Pavillon fermé* et *Marceline* offrent à l'imagination la même joie délicate, celle que goûtent les pêcheurs de lune et les chasseurs de chimères. La touche de l'écrivain est à la fois précise et légère, comme le trait fin qui cerne les portails du XVIIIe siècle. Ironie et mélancolie, insouciance et raffinement, tels sont les caractères de ce talent, aristocratique par l'élégance et le nonchaloir. Ceux qui voudront rêver délicieusement n'ont qu'à prendre ce livre.

AU-DESSUS DE LA VILLE

par **Edmond Jaloux.**

La ville, c'est Grenade, dont M. Edmond Jaloux nous parle avec une éloquence d'amoureux. Au-dessus d'elle se passe un de ces drames d'intérieur, sans éclats ni péripéties, dont le pathétique n'en est que plus sûr et plus puissant. Une jeune fille, retenue par un culte de pitié et d'admiration auprès de son frère qui est en proie à la maladie du génie et à celle de la tuberculose, laisse passer le bonheur. L'égoïsme du moribond la pousse vers ce suprême sacrifice. M. Jaloux a rendu cette lecture poignante par la sobriété et la sûreté de son art; il lui a communiqué une poésie extrêmement prenante en évoquant autour de son héroïne des harmonies larges et douces qui sortent des paysages andalous.

DANSONS LA TROMPEUSE

par **Raymond Escholier.**

Un joli livre, très élégamment écrit, très finement pensé, où il y a une sensibilité et même souvent une ironie qui eussent ravi les délicats du XVIIIe siècle. La « trompeuse » est une danse de ce temps-là, auquel le fox-trot était inconnu. Elle symbolise les illusions, les chimères et les rêves, c'est-à-dire tout le charme décevant de la vie. Le titre s'explique par les déceptions que connaît la trop sensible héroïne du roman et dont le détail nous est conté avec une grâce tout à fait charmante.

ON DEMANDE UNE MARRAINE

par **Mary Floran.**

Le nouveau roman de madame Mary Floran est digne en tous points de ses nombreux et brillants devanciers. Il est écrit en partie sous la forme épistolaire; l'auteur excelle dans ce genre essentiellement féminin. Mais madame Mary Floran ne manie pas moins heureusement le dialogue, et son style, souple et alerte, ajoute un attrait de plus à ce livre dont la donnée est intéressante et qui, vivement mené à travers mille péripéties, aboutit à un heureux dénouement. Rien ne manque au roman de madame Floran de ce qui peut attacher le lecteur.

HISTOIRE MODERNE DU PAYS D'ANNAM

par **Charles B. Maybon.**

L'effort séculaire de la pénétration française au pays d'Annam — c'est-à-dire dans les terres de langue annamite — a trouvé en M. Maybon un historien scrupuleux et exact, qui retrace le passé de ces pays peu connus, depuis le XVIe siècle jusqu'au règne de Gia-long, le grand conquérant, fondateur de la dynastie actuelle. Pareille évocation intéresse à la fois les spécialistes des choses d'Extrême-Orient, les hommes politiques soucieux de rechercher les origines de notre action asiatique, et le grand public, si peu renseigné sur les gestes de la France à l'extérieur.

LE TRAITÉ DE PAIX DE VERSAILLES

par **Léon Bourgeois.**

Ce livre documentaire comprend : le Rapport présenté au Sénat le 5 octobre 1919 au nom de la Commission des Affaires étrangères chargée d'examiner le projet de loi portant approbation du Traité de paix de Versailles; — le discours prononcé à la même date au Sénat par M. Léon Bourgeois; — enfin diverses pièces annexes relatives à l'exécution du traité et aux garanties que ses traités d'alliance avec l'Angleterre et les États-Unis assureraient à la France. La Commission du Sénat s'était posé deux questions : ce traité assure-t-il les droits de la France? assure-t-il la paix du monde? La réponse qu'y fait M. Léon Bourgeois s'inspire des idées nées en 1789 et directrices de la démocratie française, vers lesquelles, comme représentant de la France aux conférences antérieures de la Haye, il a toujours nettement orienté notre action internationale, et dont il attend la réalisation de la Société des Nations.

AME DES PAYSAGES

HYMNE PRINTANIER

Déesse humide et transparente, ô Pluie printanière, fileuse de verdure ténue sur la quenouille noire des branches, que ta danse est enivrante quand, retenue au ciel par tes sommets légers, tu piétines le sol de tes étincelles de cristal, abondantes, toujours renouvelées, qui contentent les souterrains désirs.

O Liquidité, les vents jouent dans tes harpes d'argent, et le frais ozone, qui dilate le cœur, bondit comme un chevreau favori parmi le troupeau des forces aériennes. Une allégresse envahissante, qui n'a ni couleur, ni voix, ni présence, semble-t-il, est partout amarrée dans l'espace, et l'emplit, comme un paquebot splendide échoue et vient jeter l'ancre dans un petit port qu'il encombre.

Les oiseaux annonciateurs sifflent, chantent, se réjouissent, s'ébrouent : ainsi s'interpellent dans le tiède embrun matinal les marins accrochés aux cordages d'un navire, ou les enfants d'un hameau de Norvège, quand, après six mois de ténèbres, le mousseux myosotis repousse la neige désagrégée.

Pluie de mars, tintillante, rapide, ô Célérité, pépin de cristal qui lancines, tu obliges la terre avare à te livrer son encens, car, là où l'ondée et le soleil ont ensemble combattu, des

356727

parfums chaleureux et mouillés s'élèvent : veloutés, denses et comme griffus, ils s'attachent à l'odorat qu'ils enivrent de leur impondérable toison.

On t'entend, ô Musicienne, tambouriner sur le granit, la mousse, le sable, les écorces, et tu détends tes vifs ressorts comme la sauterelle des prairies, qui s'abat de touffe d'herbe en touffe d'herbe avec un rythme inégal.

— Mère des Saisons, ô Pluie printanière, toi qui commences tout ce qui sera, habitante des nuées, qui t'incarnes dans la sombre terre, astre ruisselant, tes grains d'argent fluide vont accoster dans les sillons les délicates semences, et le blé, ô Animatrice, naît de ta volonté ; et l'été te déverse en sucs, moiteurs, coloriages et puissants aromes ; l'automne qui t'a patiemment recueillie et distillée te retiendra enfermée dans les coffrets vivants de ses fruits, car tu réapparais dans le grésil aiguisé des pommes, dans la crémeuse poire qui mollit comme une rose blanche sous sa froide toile cirée verte et rouge, dans les larges framboises de septembre, qui font songer, par leurs grains accumulés, à une réunion de sombres coccinelles.

— O Messagère des turbulents espaces, qui combles le sol pauvre et démuni et le fais participer aux largesses des mondes d'en haut, quelle image n'es-tu pas de la tendresse humaine ! c'est ainsi que les créatures échangent sans cesse des dons mêlés de ciel et de terre. Regards empreints de lumière ou de vapeurs, ondes mystérieuses qui relient les corps, sourires, intonation des voix, et les baisers mêmes, que sont-ils d'autres que des nuées chargées d'amour, qui se dissolvent, et font pénétrer jusque dans la profondeur du cœur les grandes rêveries puisées aux cieux et qui consentent à incarner le divin dans le désert altéré de l'âme des hommes.

PLUIE PRINTANIÈRE

Eau tendre où le printemps abonde,
Pluie industrieuse et féconde
Dont le clair et piquant tapage
Est en marche dans le feuillage,

Fine habitante des nuages,
Toi qui transmets le ciel au monde,
Viens danser dans mes mains ouvertes,
Abaisse tes pieds diligents,
— O ma sauterelle d'argent —
Sur ma joue à tes jeux offerte;
La nue auguste se dévide
En minces écheveaux liquides.
— Ondée heureuse qui me touches,
Tu peux donc laisser sur ma bouche
La saveur des hautains espaces.
Tout ce que mon regard embrasse
Quand il parcourt la vaste nue
Est dans ta douce bienvenue.
— O perleuse et tremblante échelle
Où mon regard va s'élevant
Aussi rapide que le vent,
Je me tiens sur ta passerelle !
Apaise par ton eau légère,
Qui pourtant s'abat en torrent,
La grande soif d'un cœur souffrant
En qui tout émoi s'exagère !
Viens noyer sous ton eau hardie
Mon déraisonnable incendie ;
Éteins ce cœur si brave, et qui
Languit sur ses lauriers conquis ;
Endors ce frémissant espoir
Qui s'irrite et ne peut surseoir,
Et que je sois, humide amie,
Sous ta ruisselante accalmie,
Comme une Naïade endormie...

UN MATIN ROMAIN

La beauté du matin, en tout lieu et chaque fois surprenante, n'est nulle part plus accomplie qu'à Rome. Le jour se lève plein de confiance : avec rapidité le soleil et le ciel de turquoise unissent leurs forces réjouissantes et composent

une atmosphère d'adolescence et de victoire. Le regard s'enfonce et s'hypnotise dans cet étincelant Nirvâna qui pénètre tout le corps, tournoie dans le cerveau, bleuit jusqu'au sang du cœur.

Il semble, ce ciel éclatant, peint d'un bleu épais, compact, comme ces pages enluminées des manuscrits persans qui sont toutes raidies d'une accumulation de couleur céruléenne, étendue et superposée par de patients et passionnés miniaturistes.

Le peuple des cyprès, ondoyant faiblement sous le vent chaud, balance ses cimes de vert plumage, tandis que, répondant à ce sombre salut par un salut virginal, de tous les points de Rome les eaux heureuses des fontaines élancent leurs fusées de neige fondue.

Dans un matin si beau un hymne jaillit de mon cœur, rapide comme l'alouette. J'emprunte ces chantantes louanges à un poète arménien du XIIIe siècle :

« La prière la plus vite exaucée est celle du matin. S'il est des parfums suaves qui changent la mort en vie, il n'en est pas de plus enivrants que les douces senteurs du matin.

» S'il m'est donné d'avoir une part de vie ou de joie à la cour de l'Amour,

» Que cette minute d'amour profond soit à l'heure matinale !

» Celui qui veut atteindre à l'amour y arrive par l'amour du matin.

» Seigneur, aie pitié de moi et donne-moi une part de cet esprit que plusieurs ont désiré mais que peu ont acquis à l'heure matinale.

» Je te conjure de m'accorder une goutte de cet amour du matin ! »

***

Ce matin-là, un vieux landau, balancé sur ses ressorts fatigués comme une barque sur un lac mobile, me conduit hors de la ville safranée, vers la campagne romaine.

Il ne semble pas que l'on avance, tant le ciel et la chaleur croissante emprisonnent l'attelage dans leur tourbillonnante

monotonie. La route est tortueuse, brûlante. La crête des murailles, à mes côtés, est amollie d'herbages retombants, fleurie de petits coquelicots élancés dont on ne distingue pas la fine tige, et qui semblent suspendus comme une goutte de sang dans l'azur. Des acacias, des saules légers, tout un miroitant feuillage monte et se dissout dans l'atmosphère comme de vertes flammes d'alcool.

Devant une villa d'un rose désaltérant de *graniti*, une large glycine coule d'une roche, pareille à une fontaine d'eau mauve. J'arrive sur une place solitaire, dorée de poussière torride : voici le vieux cimetière protestant. Sur la porte arrondie, on voit, écrit en lettres écarlates, ce mot : « *Résurrection.* » J'entre. Ah ! que les morts sont morts !

Des petites allées de terre noire, lisse et satinée, s'élèvent en gradins entre des rangs de cyprès et longent les tombes graciles, romanesques, dont chacune est un étroit jardin de violettes, de pervenches, de fraisias : fleurs sentimentales abreuvées du sang de cristal des morts. Le lierre tisse d'une dalle funèbre à l'autre son frémissant filet de verdure, qui ondoie et murmure doucement sous le chaud velours de la brise, comme la vague d'un lac, en été, sur un escalier de marbre.

Dans ce petit cimetière d'exquise compagnie, les morts semblent se congratuler le matin, étant devenus une famille au silence aimable, réunie dans un odorant jardin. Famille choisie, méditative, attirée là par de mystérieux appels : de toutes les contrées du monde ils sont venus, ces jeunes êtres âgés d'une vingtaine d'années, rejoindre les mânes aux irradiations divines de Keats et de Shelley.

Des palombes soupirent au haut des cyprès.

Ces tombes poétiques, marbres éplorés, portent pour la plupart l'inscription grecque, l'urne grecque, la cithare, un Éros plaintif. Toute cette grâce funéraire s'émeut sans se désespérer : nulle emphase, mais un languide assentiment.

Dans ces allées de terre soyeuse où je me promène, je vois des amoncellements de pétales roses, blancs, sirupeux, groupés en monticules; ce sont des camélias, chus de leurs branches, mais frais encore, que le jardinier recueilli, — visiteur ponctuel des tombes, — a balayés et disposés en tas odorants.

Avant qu'il ait vaqué à ce soin quotidien les petits chemins circulaires étaient tout jonchés de fleurs ; il semblait qu'on y ait vu passer l'orgie bachique ou bien que la Muse espiègle, la rapide et turbulente Erato, ait fait pleuvoir de son tambourin renversé ces floraisons abondantes, à l'heure nocturne où les jeunes Romains de l'antiquité se rendaient vers la maison de Thargélie-la-Voluptueuse.

Plus la mort fait de la vie, plus vous êtes morts, ô morts ! Ah ! que les morts ici sont morts ! A peine on imagine leurs légers ossements. Soit que le soleil, pénétrant les ténèbres des cyprès, jette les mailles de son filet d'or sur cet étang de pierre, ou que le délicat diamant des étoiles y élance un scintillement de blanches lucioles, ce jardin sourit, embaume, roucoule...

En France les morts habitent les froids mausolées, il reste d'eux une âme, une ombre, mais ici, consolés et sollicités par la lumière fidèle, ils sont entraînés dans la fête inlassable de la vie...

***

Lorsque je quittai le cimetière et me retrouvai sur la place déserte et torride, un paysan passait sur son chariot violemment colorié, où est figurée la guerre de Troie. Insouciant, cahoté sur son char rustique, il chantait à gorge heureuse, dans ce silence solennel du plein midi. O beauté de la voix d'un homme ! Ce n'était pas une complainte, pas un récit, mais de puissants accents paisibles, enivrés, mélodieux, jetés sur l'azur brûlant, avec la confiance et la certitude d'être pour toujours — ô vanité ! — un homme jeune et qui chante...

En retournant vers Rome, je vois un moine franciscain qui, sous la chaleur cruellement assenée, traverse la campagne à pas pressés. Sa tête dénudée, qui cuit au soleil, pose et s'agite sur son col de bure comme un vin remué dans une jatte de grès. Il court, titube, s'arrête, repart.

— O mon frère, si, pareil au frère Laurent, dans Shakespeare, vous allez de ce pas emporté bénir quelque mytérieuse et secrète union comme celle d'un Montaigu, d'une Capulet, hâtez-vous, je vous prie, pressez-vous plus encore ! Je viens de chez les morts ; ils reposent, croyez-moi, à jamais. Bénissez

l'amour sur la terre. Je viens de chez les morts ; je ne puis vous dire quelle impression m'a causée leur inépuisable sommeil. Et l'univers frénétique vibrait au-dessus d'eux comme une hélice qui tournoie rapidement dans l'azur.

Eux reposaient pour toujours. Bénissez l'amour sur la terre ! Là d'où je viens, tout se tait, tout se recueille ; les passions humaines ont, sous ces monceaux de fleurs, leur vaine conclusion.

Mais l'amour qui désire nie la mort ; ils ne croient certes pas en elle, les deux jeunes vivants qui peut-être en ce moment vous attendent.

Et surtout, surtout, mon frère, quand vous verrez des amants qui pleurent, qui espèrent, se désespèrent, ne les raisonnez pas, ne les éprouvez pas, nul conseil, nulle philosophie, aidez-les seulement. « Si toute ta philosophie ne peut pas faire que Mantoue soit à Vérone et que Vérone soit à Mantoue, — s'écrie Roméo séparé de Juliette, — que m'importe ta philosophie? »

Je viens de chez les morts ; il n'est rien que l'amour sur la terre. S'il leur reste, à ces morts si morts, quelque avantage désormais, c'est d'avoir été des adolescents d'où découlait la vie ; aucune autre vertu ne les touche. Les deux poètes qui dorment là-bas, — leur gloire est d'avoir voulu exprimer la vie, qui est la vie éternelle. Mon front, incliné vers eux avec tant de rêverie, ne pouvait les émouvoir, mais leurs vagues instincts dissous se réjouissent, sans doute, chaque fois que le rossignol choisit une épouse dans le sombre cyprès, et quand les papillons des nuits font tressaillir les blancs camélias qui semblent, parmi leur feuillage verni, les ricochets que fait la lune de jade ; et peut-être leur poussière, argentée comme l'aube, frémit-elle à l'heure du matin, quand les cigales flambantes élèvent un chant qu'on peut croire émané de la sécheresse même du torride azur, tandis que, sur l'Aventin, le couvent de Sainte-Sabine fait tinter un carillon frénétique, qui dispense à toute la campagne romaine une amoureuse bénédiction...

LES JEUNES MORTS

Soir de juillet limpide, où nage
La nerveuse et brusque hirondelle,
Tranquillité du paysage
Où le large soleil ruisselle,
Ciel d'azur et de mirabelles,
Qu'avez-vous fait de leurs visages?

Du visage des jeunes morts
Dissous dans vos fluidités?
De ces beaux morts qui sont montés
Par les fermes et fins ressorts
Du vif printemps et des étés
Dans les feuillages frais et forts
De la terrestre éternité?

Agile et scintillante sève
Dont la Nature est composée,
Qu'avez-vous fait de tous ces rêves
Qui se bercent et se soulèvent
Et se déposent en rosée
Dans l'ombre froide et reposée?

Ces morts sont la pulpe du jour,
Ils sont les vignes et les blés,
Leurs saints ossements assemblés
Ont, par un végétal détour,
Comblé l'espace immaculé.
— Mais le terrible et doux amour
Que proclame tout l'univers,
Le désir jubilant et sourd,
Les sanglots dans les bras ouverts,
Le plaisir de pleurs et de feu,
Ces grands instants victorieux
Qu'aucune autre gloire n'atteint,
Où l'homme s'égale au Destin,

Et de son être fait jaillir
Le puissant et vague avenir,
Qui le rendra aux morts sans nombre,
— Qui vous le rendra, tristes ombres,
Vous dont la multiple unité
Languit au ciel des nuits d'été !

L'AUTOMNE

Les jours ont passé, se heurtant, se dévorant ; le temps s'est frayé un chemin à travers nos surprises, nos révoltes et nos résignations ; plusieurs fois l'aspect du monde est mort pour nous, détruit en même temps que ces parties de l'âme auxquelles il était attaché et qui, sevrées de leurs illusions, ont péri d'une manière soudaine ou lente. Des deux côtés de nos pas s'entassent les ruines humaines. Après tant d'expériences, que reste-t-il d'intact? La nature éternelle et la noblesse du silence.

J'écris ces lignes dans le même jardin où s'éveillait ma curiosité du monde. C'est la fin de septembre ; le ciel, voilé, terni et comme résigné, ne conserve de physionomie que ce qu'un visage a de regard encore, les paupières fermées. Au bord du quai le lac palpite ; on sent s'élever en molles buées son liquide azur respirant.

Et aujourd'hui, comme dans mon enfance, j'écoute le silence de l'automne. Rien n'est plus secret ni plus confidentiel. Dans l'espace d'une teinte uniforme, d'un gris velouté qui fascine et apaise, de la terre monte, — tantôt cinglant, tantôt figé, — un froid parfum d'aromates, de fumée et de cristal. Un immense repliement tient courbés et méditatifs les arbres, les feuillages jaunis, l'invisible mêlé à l'atmosphère, et qui rêve en suspens. D'un sage et commun consentement tout se penche, accepte une noble dégradation, car la nature, ayant l'expérience de son éternité, accueille sans révolte ses passagers repos. Il semble que les nymphes d'automne et les anges des campagnes catholiques passent, désormais unis, également innocents et chastes, sur le gazon d'un vert sombre, avivé de rosée, où se dresse le colchique violet. On croit

entendre cette troupe d'ombres légères se réfugier et s'évanouir sous la froide auréole du dahlia couronné de pluie.

Parfois le cri du merle, de la pie luisante, du canard des étangs au bec laqué, qui semble déambuler sur deux feuilles de platane, dérange la torpide vapeur d'automne : un instant retentit dans le silence leur bref jacassement, comme une bacchanale de froides castagnettes, puis la paix se reforme, naturelle, obstinée ; elle tombe des cieux, s'avance de toute part, molle banquise des airs, et bâtit autour des mondes d'Occident sa calme forteresse. Nos contrées, avec les fûts dépouillés des arbres, sont alors un cloître éventé, somnolent, où l'on distingue, — légères colonnes d'odeurs, denses et perméables, — l'arome de la noix amère, du buis, de la résine humide, du champignon, du pâturage avec ses troupeaux, et cette indéfinissable odeur de rosée permanente qui est l'humble et ruisselant collier de l'automne aux bras dénudés.

Que tout est calme, désarmé ! Les feuilles sèches tombent de l'arbre, expulsées, semble-t-il, par un soupir de lassitude. Au bord du lac, dans ce jardin qui fut pompeux et qui semble, en cette saison, converti en un monastère bocager, une blanche statue de Diane est debout, arrogante sur son socle de marbre étincelant ; mais autour d'elle tout se tait ; elle voile son sein de marbre qui semble, par le silence de ces lieux, offensé. Inutile déesse, vaniteuse de sa beauté, de son entrain, rien ici ne la vante plus ni ne l'honore : Mélancolie de l'orgueil sans esclaves : les oiseaux, les abeilles, les parfums sont muets...

Mais, dans le fertile verger, l'allégresse subsiste encore. De petites pommes, rouges et vertes, satinées, vernies, et, par leur éclat, riantes, reluisent comme un bouquet de robustes œillets. Sur le fin gravier du jardin, des châtaignes, à demi hors de leurs cosses, fières de leur vif acajou et salubres comme l'oursin, sentent passer sur elles le vent continu : torrent d'air qui remue et bouillonne ainsi qu'une eau plus subtile. Dans des mottes de terre mouillée, la poire trop mûre gît ; détachée de la branche noueuse, elle est là, ensevelie à moitié ; au flanc de ce beau fruit perdu une plaie parfumée et moisie offre sa bouche sucrée qui retient le groupe enivré des dernières abeilles...

— Automme, automne, crépuscule des années, vous en qui redescendent et s'épuisent les fusées du pompeux, du fantasque, de l'insouciant été ; calme moissonneuse au cœur ouvert, en qui tout rentre et se confond pour les résurrections infinies, vous qui absorbez pour émettre, connaîtrai-je un jour votre fatigue sans faiblesse, votre dénûment noblement accepté, et ce mystique espoir en la vie éternelle par quoi vous possédez la quiétude harmonieuse et la sérénité?

COMTESSE DE NOAILLES

LE DÉPART DE L'ÎLE D'ELBE[1]

V

LA FRANCE

De l'île d'Elbe, Napoléon tourne donc les yeux vers la France et non vers l'Italie.

Voilà pourquoi il avait opté pour l'île d'Elbe, et non pour la Corse.

La Corse, c'était pourtant sa patrie. Il ne parlait d'elle qu'avec la plus vive émotion ; il assurait que l'odeur de la terre corse, cette odeur aromatique qui s'exhale des plantes et des arbustes de la montagne, lui causait une sorte d'enivrement, qu'il n'avait nulle part retrouvé cette odeur, qu'elle eût suffi, s'il avait fermé les yeux, pour lui faire deviner le sol du pays natal. Retiré dans l'île de Corse, comme dans une imposante forteresse, il aurait bravé toute surprise, tout enlèvement, et c'est là qu'il projetait de fuir après Waterloo ; c'est là qu'il comptait trouver un asile s'il ne pouvait, en mars 1814, atteindre le rivage de Provence. Pourquoi donc avait-il à Fontainebleau dédaigné la Corse? Parce qu'aller en Corse, c'était finir où il avait commencé ; c'était revenir au gîte pour y mourir ; c'était se terrer et s'enterrer. En Corse, il aurait pris goût à la vie de roitelet ; il eût marié Drouot

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1920.

à une cousine Paravicini dont il vantait la dot, 300 000 francs en oliviers ! Il préféra l'île d'Elbe : de là, il épiait les Bourbons ; de là, il observait cette France qu'il ne désespérait pas de reprendre et de gouverner..

Déjà le 24 avril, le commissaire russe Chouvalov qui l'accompagna jusqu'à Fréjus, écrivait qu'il ne renonçait pas à ses projets, qu'il pensait être au bout de quelque temps redemandé par les Français, qu'il avait des partisans qui travaillaient pour lui.

Déjà, sur le pont de l'*Indompté* qui le portait à l'île d'Elbe, le César détrôné disait à Campbell que Bourbons et bourbonistes se livraient à la joie parce qu'ils retrouvaient leurs châteaux et leurs terres, mais que, s'ils mécontentaient le peuple, ils seraient chassés avant six mois.

Huit jours après avoir touché le sol elbois, il exprimait la même idée : « Que les alliés regagnent la frontière, et les Français ne se tiendront pas tranquilles ; je ne leur donne pas six mois de patience. »

Devant Campbell et le général autrichien Koller, il disait encore que les Bourbons ne convenaient pas au pays ; qu'ils n'avaient pour eux que quelques perruques, quelques personnages sans influence qui leur feraient par leurs ridicules prétentions plus de mal que de bien ; qu'ils auraient dû prendre la France, telle qu'il la leur laissait, avec ses institutions et ses habitudes nationales, au lieu de l'affubler de vieux vêtements qui n'étaient plus à sa taille : « Qu'une tempête révolutionnaire, avait conclu l'Empereur, vienne à tourbillonner autour de Louis XVIII, il ira retrouver ses amis les ennemis ! »

Il estimait le roi ; mais il avait la conviction que le comte d'Artois perdrait son frère. Sans doute, remarquait-il, « le roi est éclairé et il a de l'esprit ; il n'a qu'à changer les draps et à se mettre dans mon lit ; je le lui ai fait assez beau. Mais il aurait dû revenir le premier ou, mieux encore, revenir seul. Le comte d'Artois gâtera tout. »

Il croit donc qu'il a des chances de ressaisir l'Empire, et il suit d'un regard attentif les événements de France.

Il lit le *Moniteur* et il lit le *Journal des Débats*. Il a, dit-il

à Campbell, des correspondants qui le tiennent au courant, et il sait à peu près tout de Paris et de la cour.

Il sait le mot de Louis XVIII : « Après Dieu, c'est au prince régnant d'Angleterre que je dois ma couronne », et il dira le 1er mars 1815 qu'une nation se déshonore lorsqu'elle obéit au prince qu'impose un ennemi victorieux ; que Charles VII, rentrant à Paris et renversant le trône éphémère de Henri V, reconnaissait tenir sa couronne de la vaillance de ses troupes et non d'un prince régent d'Angleterre.

Il sait le mot de Lamarque au duc de Berry vantant le repos dont jouissait la France : « Vous appelez repos une halte dans la boue », et il dit à ce propos : « C'est, en effet, l'histoire du règne des Bourbons. »

Il sait que Ney a conseillé de confier à la garde impériale la défense du roi, et, lorsqu'il reverra le maréchal, il lui dira : « Je n'ignore pas ce que vous avez dit au roi ; s'il avait suivi votre conseil, je n'aurais pas remis le pied sur le sol français. »

Il sait que le comte Molé, ce Molé dont il faisait si grand cas, a été négligé et presque repoussé par les Bourbons. « C'était pourtant, dit-il, l'homme qu'il leur fallait ; ils devaient le rechercher ; nul ne leur aurait été plus utile, et ils le mettent à l'écart ; ils sont dans une fausse voie. »

Lorsqu'il apprend que le curé de Saint-Roch n'a pas voulu recevoir le corps de mademoiselle Raucourt et que le peuple s'est ameuté, « le coup est décisif, dit-il, on peut tout tenter désormais contre ces gens-là ». Il se souvient qu'en 1802, lorsque l'abbé Marduel, de la même église, a pareillement refusé la sépulture religieuse à une danseuse de l'Opéra, mademoiselle Chameroy, il a lui-même, à cette époque, dans un article de journal, accusé de déraison le curé de Saint-Roch.

Quand il lit le récit de la fête donnée au roi par la municipalité parisienne, il appelle Bertrand et lui montre la liste des dames que Louis XVIII a invitées ou désignées : « Elles sont cinquante-deux, et le roi n'a nommé que quatre femmes qui soient de la Révolution. Encore, l'une est madame Dupont, femme de son ministre de la guerre, et l'autre, madame Berthier, femme de son capitaine des gardes. Il n'y a donc que des femmes de nobles et aucune des officiers de l'armée. C'est

un commencement de révolution ; toutes les vanités sont blessées, et il n'y a pas une femme exclue qui ne fasse partager son mécontentement à son mari. Les Bourbons ne peuvent plus se soutenir. »

Il lit le discours du comte Ferrand et le fameux mot sur les émigrés qui suivaient la ligne droite sans jamais en dévier tandis que les autres parcouraient les phases de la Révolution pour arriver au même point. « Lorsque j'ai vu, dit-il depuis, ce qu'on écrivait sur l'armée, sur les biens nationaux, sur la ligne droite et la ligne courbe, j'ai pensé : *la France est à moi !* »

Il lit le mémoire de Davout au roi, ce mémoire où le maréchal cite les lettres impériales qui prescrivent de fortifier Hambourg et d'imposer à la ville une grosse contribution : « Mes lettres, dit Napoléon en riant, auront bien servi au prince d'Eckmühl. »

Il lit les *Observations* de son ancien ministre Gaudin qui justifie dans cet écrit non seulement son administration personnelle, mais le régime impérial.

Il lit la Charte, cette Charte que Louis XVIII a datée de la dix-neuvième année de son règne, et il s'écrie : « Que les Bourbons retournent donc d'où ils viennent ; là ils régneront s'ils le veulent, comme ils prétendent avoir régné depuis dix-neuf ans ! »

Il lit le *Mémoire* de Carnot au roi, et sans doute il a des mouvements d'impatience lorsque Carnot lui reproche d'être resté sourd au langage de la vérité. Mais Carnot dit que les Bourbons ont profondément blessé cet amour de la gloire que Napoléon avait exalté chez les Français. Carnot dit que Napoléon imposa par son caractère jusqu'au dernier moment, que dans sa détresse il traitait encore d'égal à égal avec les alliés et que le désespoir seul fit abandonner ses aigles. Carnot dit que le nouveau gouvernement a produit l'inquiétude et la défiance, que les trois quarts et demi de la nation se sont détachés de la cause du roi, qu'une poignée de transfuges ne saurait prévaloir contre une immense population imbue d'idées libérales. Et Napoléon accueille avec confiance et avec joie ces assertions de Carnot.

Il lit l'*Allemagne* de madame de Staël, qu'il n'avait que

feuilletée, et à son retour, lorsqu'il abolira la censure, il dira que les censeurs lui ont fait prohiber un livre où pas une pensée n'était à reprendre.

Il lit tous les pamphlets en français et en italien qui paraissent contre lui ; il les reçoit régulièrement par la voie de Livourne, et à dîner ou pendant la promenade il dit gaîment à Bertrand et à Drouot : « Je viens d'apprendre que j'ai emprisonné ou assassiné tel ou tel homme, battu ou violé telle ou telle femme. » Ces libelles, au lieu de lui nuire, ne le servent-ils pas? Non seulement ils augmentent en France le nombre de ses partisans et accroissent leur zèle ; mais ils trompent le gouvernement qui s'imagine que Napoléon est universellement exécré ; ils l'endorment dans une fausse sécurité ; ils lui font croire qu'il n'a rien à craindre de l'Empereur, qu'il n'a aucune précaution à prendre, et soudain les Bourbons apprendront que cet homme tant méprisé et abhorré est l'idole de l'armée et du peuple !

Quoi d'étonnant que Napoléon dise un jour à Campbell avec une franchise qui déconcerte le colonel anglais : « Louis XVIII et ses ministres ont méconnu le caractère national, les Français ressentent vivement leur humiliation présente et ils m'appellent ! »

Napoléon lit à l'île d'Elbe non seulement des journaux et des brochures, mais des lettres particulières, les lettres qu'il reçoit et celles que reçoivent les soldats, les officiers, les fonctionnaires. Le colonel Mallet ne recommandait-il pas à tous les grenadiers et chasseurs qui retournaient en France, d'envoyer des nouvelles à leurs camarades?

Comment venaient et partaient ces lettres? La police française s'efforçait de les intercepter, et Beugnot fit parfois de beaux coups de filet. Le 13 juillet, ses agents prirent à madame la générale Bertrand des papiers qu'elle portait à l'île d'Elbe, et peu après, lorsque la mère de madame Bertrand, madame Dillon, voulut envoyer à sa fille des bonnets brodés où elle cacha quelques lettres, Beugnot dit malicieusement à madame de la Tour du Pin : « Prévenez donc madame Dillon que madame Bertrand n'a pas besoin de bonnets brodés. » Mais ce que Beugnot avait enlevé à la

générale Bertrand était insignifiant, et ce fut cette dame qui remit à Napoléon des lettres du prince Eugène.

La correspondance de Paris avec l'île d'Elbe était d'ailleurs organisée avec habileté. Elle passait d'abord par les mains du général Evain, chef de la 6e division ou bureau de l'artillerie au ministère de la guerre ; Evain l'adressait à sa sœur, directrice de la poste d'Angers, et mademoiselle Evain la transmettait simplement au directeur de la poste de Toulon qui l'envoyait à Porto-Ferrajo. Deux personnes connaissaient le secret : le colonel de Caux, collègue d'Evain, chef de la division du génie, et Masséna. C'est pourquoi le maréchal fut, après les Cent jours, disgracié par les Bourbons ; ils lui reprochèrent d'avoir laissé le directeur de la poste de Toulon communiquer avec l'île d'Elbe.

Mais il existait d'autres moyens d'expédition. Tous les bateaux génois et elbois apportaient des lettres : Peyrusse assure que ses relations avec ses amis ne furent jamais interrompues, et Méneval, sous le couvert des négociants viennois, envoyait par Livourne et Florence tout ce qu'il voulait.

Quant aux lettres qui partaient de l'île d'Elbe pour la France, elles passaient par Gênes et par la Suisse. Le plus souvent, un bateau elbois les remettait à des courriers de Piombino, ou bien l'*Inconstant* les portait aux stations postales de Civita-Vecchia, de Gênes et de Naples, ou bien elles étaient confiées à des voyageurs.

C'est ainsi que Napoléon correspondait avec le continent, et parfois les lettres reçues par son entourage contenaient des choses intéressantes ou instructives.

Un jour, c'était une lettre qu'un grenadier de la garde avait reçue de sa mère, une Verdunoise. La brave femme écrivait qu'elle aimait son fils bien davantage, depuis qu'il était auprès de l'Empereur : « C'est comme ça que les honnêtes gens font. Je te crois bien qu'on vient des quatre coins du monde pour le voir, car ici l'on est venu des quatre coins de la ville pour lire ta lettre, et un chacun disait que tu es un homme d'honneur. Les Bourbons ne sont pas au bout et nous n'aimons pas ces messieurs. Je n'ai rien à t'apprendre sinon que je prie Dieu et que je fais prier ta sœur pour l'Empereur et roi. » Tout le monde lut cette lettre, et l'Empereur dit :

« Bien qu'elle ne soit pas écrite en style d'académie, elle m'en apprend plus que les journaux. » Il fit venir le grenadier et lui donna plusieurs napoléons : « Tu écriras à ta mère que je la remercie de ses bons sentiments pour moi. »

Un autre jour, c'était une lettre de Cambon à Pons. L'ancien conventionnel écrivait que les Bourbons, naguère expulsés de France, « maintenant s'expulsaient eux-mêmes du cœur des Français. Ce sont, ajoutait Cambon, des esclaves de l'Angleterre, ils n'ont de vie que par et pour l'Angleterre. Cela ne peut pas durer. » Cette lettre fit une vive impression sur l'Empereur. Il félicita Pons d'avoir un ami comme Cambon ; il trouva que Cambon était un homme d'expérience et d'un esprit pénétrant. Les mots *Cela ne peut pas durer* lui semblaient une prophétie, et Pons comprit que Napoléon avait déjà la pensée du départ.

Un autre jour, c'étaient des lettres d'officiers de la garde. Albert, Vassilier, Fabre écrivaient à leurs camarades de l'île d'Elbe qu'ils avaient refusé, comme bien d'autres, de reprendre du service, qu'ils avaient juré de ne tirer l'épée que pour rétablir Napoléon sur le trône de France.

Aux lettres s'ajoutaient les visites des Français qui venaient présenter leur hommage à Napoléon et lui apporter des nouvelles.

Ils ne furent pas nombreux. Mais certains, Boinod, Bertrand, Galeazzini, méritent une mention [1].

Bertrand, inspecteur des eaux et forêts, était le frère du général. Il fit deux séjours à l'île d'Elbe, une première fois en venant en France, une seconde fois, au retour de Rome, et l'Empereur, très interrogant, comme on sait, l'accabla de questions,

Jean-Baptiste Galleazini, comme Boinod, était un ancien ami de Napoléon ; il s'établit dans l'île et il la quitta lorsque Napoléon la quitta. Il arriva le 5 décembre et il eut dans la soirée une longue conversation avec l'Empereur. C'était le Galleazini qui avait en 1789, comme il écrit lui-même, commencé la Révolution en Corse ; il avait été maire de

1. Sur Boinod, voir plus haut ; sur d'autres comme Dumoulin, Fleury de Chaboulon et Charles Albert, voir plus loin.

Bastia, commissaire du Directoire dans le département du Golo, commissaire général durant huit ans à l'île d'Elbe qui lui avait, selon le mot de Pons, beaucoup d'obligations, et, au mois d'avril 1815, Napoléon le nomma préfet de Maine-et-Loire. Fort intelligent et instruit, le plus distingué, dit encore Pons, de tous les Corses dont l'Empereur s'entourait, il renseigna, lui aussi, son souverain sur l'état des esprits en France et tous les jours il allait s'entretenir avec lui.

VI

PARIS

Au mois de mars 1815, Napoléon disait au comte Molé qu'il n'avait pas d'intelligences dans les endroits qu'il traversa de Cannes à Paris.

Mais il n'était pas de ces hommes qui s'aventurent sur un terrain sans l'avoir reconnu et étudié. Il devait, pour rentrer à Paris, passer par Grenoble et par Lyon, et dans ces deux villes, il avait, quoi qu'il ait dit, des intelligences.

N'avait-il pas à Porto-Ferrajo reçu la visite d'un Grenoblois, le riche gantier Dumoulin, qui lui offrit sa fortune personnelle et l'assura du dévouement absolu des Dauphinois [1]?

Quant à Lyon, ne comptait-il pas sur les habitants qui n'avaient jamais cessé de lui montrer leur affection et qu'il avait toujours mis, disait-il, au premier rang dans son estime? N'avaient-ils pas, lorsque le comte d'Artois visita leur ville au mois d'octobre, exprimé leur mécontentement et tenu des propos que l'entourage de Monsieur jugea fort déplacés? Bondy n'était plus préfet du Rhône. Mais il avait gardé de l'influence et promis à Napoléon l'aide la plus efficace. Aussi fut-il nommé préfet de la Seine dès le début des Cent jours. Dans une lettre que les Bourbons intercep-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre 1917.

tèrent, une intime amie lui écrit alors qu'il peut espérer de grandes récompenses pour tout ce qu'il a fait en faveur de l'Empereur.

Restait Paris. Mais là, une foule considérable s'agitait soit en secret soit publiquement pour rappeler et ramener Napoléon. Dans toutes les administrations et dans tous les ministères, il avait gardé des adhérents.

Le 20 mars, à la direction générale des postes, ne vit-on pas la plupart des chefs de bureau et des employés de tout grade enchantés d'apprendre l'arrivée de l'Empereur, convaincus qu'ils ne reverraient plus les Bourbons et croyant que ce règne de onze mois n'était qu'un mauvais rêve de quelques heures?

Lorsque, de l'île d'Elbe, Pons demandait au receveur de l'administration des mines Scitivaux s'il devait verser dans la caisse de l'Empereur les fonds de la Légion d'honneur qui possédait les mines de Rio, le receveur lui répondait que la question était facile à régler puisque Napoléon, selon toute apparence, arriverait bientôt à Paris !

Un jour, dans un accès de mauvaise humeur, Pons avait écrit à l'ancien gouverneur de l'île et son ami, le général Dalesme, que le berger, c'est-à-dire Napoléon, ne ménageait pas les vieux moutons, c'est-à-dire Pons lui-même, et que les vieux moutons finiraient par quitter le troupeau. Ce ne fut pas Dalesme qui lui répondit. Ce fut un employé de la direction de la police, bon napoléoniste. Il avait lu la lettre de Pons et, charitablement, de façon très inattendue, il engageait le correspondant de Dalesme à ne plus confier ses griefs à la poste et à ne plus se plaindre du héros !

Napoléon savait d'ailleurs que nombre de bonapartistes et de jacobins avaient ourdi contre les Bourbons une grande conspiration. Un maréchal trempait dans ce complot : non pas Ney, comme on l'a dit ; on n'osa révéler à Ney un pareil secret et on ne lui fit que des demi-confidences ; il était trop vif, trop fougueux, et il haïssait Napoléon plus encore que les Bourbons. Mais Davout se déclarait prêt, et s'il se retira parce qu'il craignait la légèreté des chefs et croyait avoir éveillé les soupçons du gouvernement royal, des géné-

raux, Lallemand, Lefebvre-Desnouettes, Savary, Exelmans, promirent leur concours.

Aux militaires se joignirent des civils, surtout des régicides. Vainement un article inséré dans la Charte sur leurs instances interdisait la recherche des opinions et votes d'autrefois. Vexés, outragés, menacés, les régicides se réunirent, non seulement pour se défendre contre leur ennemi, mais pour l'attaquer et le renverser. La lutte était vive. La faction des votants, comme on l'appelait, répondait aux journaux royalistes par des pamphlets et des lettres qui paraissaient dans les gazettes étrangères. Elle assurait que les votants seuls pouvaient conjurer la crise, et de fidèles serviteurs du roi croyaient qu'il fallait recourir à elle pour sauver la France.

Son chef était Fouché, le plus habile des votants et le plus audacieux, Fouché, toujours remuant, turbulent, hanté par l'idée de faire parler de lui, Fouché qui désirait âprement le pouvoir et qui préparait sa rentrée dans le futur gouvernement, accueillant des gens de tous les partis, révolutionnaires, bonapartistes, royalistes, et les recevant cordialement, non sans un air de mystère. Mais il avait des vues particulières. Il ne voulait pas des Bourbons : dans ses conversations intimes il qualifiait les princes d'imbéciles, de crétins, de misérables, et appelait Louis XVIII un lâche, un hypocrite dont l'âme était aussi pourrie que les jambes. Il ne voulait pas davantage de Napoléon. Pour le désarmer à jamais, il lui écrivit à la fin d'avril 1814 et lui conseilla de passer l'Atlantique. L'Empereur, disait Fouché, ne cessait pas d'alarmer les esprits ; on s'imaginait que sur son rocher de l'île d'Elbe il gardait toutes ses prétentions et que de là, comme d'un point d'appui, il cherchait encore à soulever le monde ; il devait donc aller aux États-Unis et recommencer sa vie au milieu d'un pays neuf qui saurait l'admirer sans le craindre ; il prouverait aux Américains que, s'il était né parmi eux, il aurait senti, pensé, voté comme eux et préféré leurs libertés à toutes les dominations de la terre. Mais le même jour le fourbe envoyait cette lettre au comte d'Artois : il assurait qu'il désirait rendre un dernier service à l'Empereur, à cet Empereur qui avait excité la pitié généreuse de ses vainqueurs ; qu'il désirait éloigner ce Napoléon qui, à l'île d'Elbe,

était pour l'Italie, pour la France, pour l'Europe ce que le Vésuve était pour Naples. Ainsi Fouché faisait coup double. Il persuaderait peut-être l'Empereur, et, en tout cas, il ne l'irritait pas puisqu'il vantait son génie et lui reprochait seulement d'inspirer aux gouvernements inquiétude et soupçon. En outre, il donnait aux Bourbons un excellent avis et un témoignage de son dévouement.

Les Bourbons n'appelèrent pas Fouché aux affaires. Il conspira contre eux, non pour établir la République — il était duc et souhaitait de mourir duc —, non pour restaurer Napoléon — il le redoutait et il se souvenait, sans reconnaître qu'elles étaient méritées, des cruelles disgrâces dont l'Empereur l'avait frappé —, mais pour constituer une régence dont il serait le membre principal. Il comptait sur Metternich : il lui avait écrit que le roi de Rome, se présentant à la frontière, serait porté en triomphe jusqu'aux Tuileries. Fort de l'alliance autrichienne, Fouché pensait n'avoir rien à craindre de l'Europe.

Le Tourneur, Pons de Verdun, Thibaudeau, La Valette, Maret tramaient avec Fouché le renversement de Louis XVIII.

Le Tourneur, l'ancien membre du Directoire, destitué en 1814 de sa place de conseiller à la Cour des comptes, maudissait les Bourbons et avait des intelligences dans l'armée.

Pons de Verdun, devenu avocat général à la cour de cassation, était de ceux qui, tout en servant Napoléon, le traitaient d'ambitieux et de despote. Mais les Bourbons le mirent à la retraite. Il se laissa sans peine enrôler par Thibaudeau. Pons avait d'utiles relations dans la magistrature et, poète aimable autant que patriote solide, il égayait la politique, selon le mot de Thibaudeau, par des épigrammes.

Thibaudeau n'avait pas à se louer de l'Empereur. Mais il croyait fermement que la Restauration n'était qu'une contre-révolution et qu'elle n'épargnerait pas les régicides comme lui. Il envisageait la République comme une folie. L'Empereur seul, disait-il, était capable de remplacer les Bourbons et de maintenir l'unité nationale.

La Valette a déclaré par deux fois, dans une conversation particulière et dans son procès, que Napoléon n'avait reçu de

lui qu'une seule lettre. Mais il dit la première fois que cette lettre, écrite à l'occasion du nouvel an, fut expédiée à Lyon au directeur de la poste qui la fit passer par une occasion, et la seconde fois, qu'elle date de la fin de novembre et qu'un voyageur la mit à la poste dans un bureau de province. Il semble peu croyable que cet ami, ce confident, ce séide de Napoléon n'ait envoyé qu'une lettre, et une lettre insignifiante, à l'île d'Elbe. Mais lui-même nous apprend qu'il expédia par l'entremise d'Eugène à l'île d'Elbe une somme de huit cent mille francs que l'Empereur lui avait confiée, et qu'il s'entendait avec Drouet d'Erlon, Lallemand et Lefebvre-Desnouettes pour restaurer Napoléon qui serait, pensait-il, un souverain sincèrement constitutionnel. Du reste, s'il parlait peu et s'il se contentait d'écouter, il avait l'air et l'attitude d'un profond conspirateur ; il poussait de gros soupirs ; il pressait fortement les mains aux bonapartistes ; Thibaudeau affirme qu'il joua dans le complot un rôle important.

Maret, très défiant, se gardait d'écrire et de confier quoi que ce fût à la poste. Mais il envoya Fleury de Chaboulon à l'île d'Elbe, et au nom de Maret, Fleury exposa l'état des choses à Napoléon, lui dit que la chance tournait, qu'il pouvait venir et de nouveau s'offrir aux Français pour les gouverner. Et qui ne devine que l'ancien ministre des affaires étrangères, l'intime confident de Napoléon, exerçait une grande influence sur les conspirateurs?

Les adversaires de la Restauration étaient donc divisés en deux camps : les uns voulaient Bonaparte, les autres ne le voulaient pas.

Ceux qui ne voulaient pas Bonaparte, c'étaient Fouché et quelques généraux. Ils avaient de longue date dressé leur plan. Les troupes leur semblaient sûres ; elles tenaient garnison dans les places du Nord; entraînées par Drouet d'Erlon, elles entreraient sans obstacle à Paris et auraient facilement raison de la noblesse qui défendait le roi ; les Bourbons seraient enlevés ; trois chaises de poste, prêtes à la barrière, les conduiraient à Calais et de là ils regagneraient l'Angleterre.

Le prince Eugène serait régent pour le compte du petit

Napoléon. Mais Eugène n'avait pas assez de hardiesse pour risquer l'aventure et vainement on lui représenta qu'il n'aurait qu'à se laisser faire, qu'à paraître au milieu des généraux dans la cour des Tuileries, et qu'à dire oui lorsqu'il serait proclamé régent : il fit répondre qu'il ne voulait se mêler de rien.

Alors on se tourna vers le duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe. S'il n'était pas populaire, du moins il inspirait au peuple et à l'armée plus de sympathie que les Bourbons. Il s'était réconcilié sans doute avec ses cousins de la branche aînée ; il avait épousé une Bourbon de Naples ; il avait projeté de servir en Espagne contre Napoléon ; il avait rejoint à Paris Louis XVIII qui lui rendit ses domaines. Mais il était fils d'un régicide. Il avait donné dans la Révolution et combattu à Valmy, à Jemmappes. Au retour des Bourbons, il revêtait l'uniforme de général de division et portait le même habit, le même chapeau que les lieutenants de Napoléon, tandis que le comte d'Artois, comme s'il voulait montrer sa haine pour l'armée, prenait le costume de garde national. Dès 1796 Mallet du Pan disait qu'il avait des partisans, qu'il rallierait aisément les nouveaux riches et les acquéreurs des biens nationaux. En 1797 Kilmaine le croyait propre à devenir le chef de la République. En 1799 Sieyès négociait avec ses agents par l'entremise de Talleyrand pour opposer au roi des émigrés le roi des révolutionnaires. Nombre de prétendus républicains balançaient en 1800 entre lui et le duc d'Enghien. Berthier avouait en 1804 qu'il était de toute la famille le seul en état de régner. Ginguéné le jugeait incapable, mais plus digne du trône que les Bourbons. Un diplomate prussien, le comte Grote, trouvait à la fin de février 1815 qu'il était généralement estimé, que la majorité de la nation souhaitait son avènement, et qu'il accepterait la couronne si l'on exerçait sur lui une douce violence.

Le duc d'Orléans écouta complaisamment les offres des conspirateurs. Mais, comme Eugène, il manqua d'audace. On prétend même qu'il dénonça au roi les propositions qu'il avait reçues, et Louis XVIII, qui ne l'aimait pas, lui conseilla de voyager. Le duc se rendit en Angleterre et, lorsqu'il revint, il n'eut la confiance d'aucun parti.

Il fallait pourtant que bonapartistes ou non, les ennemis des Bourbons agissent de concert.

Une entrevue eut lieu chez Thibaudeau, de minuit à cinq heures du matin, entre Maret et Fouché. Les deux hommes ne s'entendirent pas.

Napoléon, disait Fouché, n'était pas corrigé de son ambition, et il ne pourrait résister aux puissances qui se ligueraient contre lui. Puisqu'il avait abdiqué la couronne à Fontainebleau, mieux valait proclamer Napoléon II. Sans nul doute Metternich favoriserait l'établissement d'une régence.

Maret répondit que l'armée et le peuple ne connaissaient pas le roi de Rome ; que Napoléon ne consentirait jamais à l'établissement d'une régence ; qu'il était seul capable de renverser Louis XVIII, de rallier la nation, d'imposer aux étrangers.

Les deux personnages se séparèrent sans s'être accordés sur le successeur des Bourbons, et après s'être promis de les détrôner. Maret voulait les garder en otages. « Non, répondit Fouché sur un ton léger et avec un sourire, nous les expédierons dans la bagarre et l'on dira que c'est un grand malheur ; au besoin, on trouvera deux coupables qui seront guillotinés pour avoir commis l'attentat. »

Mais évidemment, Napoléon l'emportait et il fallait en revenir à lui. « Je ne l'aime point, disait le général Girard, — celui qui avait été blessé à Lützen et qui mourut de ses blessures à Ligny, — mais on ne nous laisse pas le choix. Les Bourbons ne veulent plus de l'armée ; et, s'ils restent, ils nous chasseront tous, quoique, au premier instant, nous nous soyons franchement donnés à eux. »

Fouché dut s'avouer bientôt que le bonapartisme ou, comme il disait, la faction de l'île d'Elbe, gagnait de plus en plus du terrain, que Napoléon était et serait l'unique point de ralliement. Il accepta l'Empereur pour le culbuter plus tard, car il le regardait comme usé et désormais incapable de tenir le premier rôle.

Quelques femmes appartenaient à la conspiration. Elles étaient franchement bonapartistes : madame Le Tourneur, madame Lefebvre-Desnouettes, madame Maret, madame de

Souza, la reine Hortense, madame Hamelin, et elles déployèrent dans cette lutte sourde contre les Bourbons tout ce que leur sexe peut avoir de ruse et d'humeur vindicative.

Madame Le Tourneur, énergique et agissante, fit, comme son mari, de la propagande contre le nouveau régime.

Madame Lefebvre-Desnouettes était plus ardente que madame Le Tourneur, et un espion de la cour assure que le plus mauvais esprit régnait dans son salon, qu'on y parlait des Bourbons en termes injurieux, qu'on y prédisait la chute de Louis XVIII, que la dame tenait les propos les plus libres sur la famille royale.

Madame Maret était la plus batailleuse de toutes : très belle, très ambitieuse et fière, jalouse de toutes les supériorités, avide de toutes les distinctions, souhaitant que son mari fût prince comme Talleyrand, aimant à briller et à représenter, accueillant volontiers les étrangers, élégante, coquette, dépensant pour sa toilette plus de cinquante mille francs par an, vive d'ailleurs et passionnée. La première fois qu'elle revint des Tuileries, elle semblait enchantée de Louis XVIII et trouvait la cour du roi plus digne que celle de l'Empereur. Mais M. Maret ne fut pas confirmé duc, et le père de madame Maret, M. Lejeas, quoiqu'il fût sénateur, se vit exclu de la pairie parce que, jadis homme d'affaires d'un duc, il ne pouvait siéger avec les ducs. Elle s'irrita. Les Bourbons, comme on disait, la faisaient descendre en grade. La rage au cœur, elle sanglotait, criait : « Ah ! les infâmes ! je ne serai donc plus que comtesse ! » Elle recruta contre les Bourbons, et à certains jours de jeunes officiers venaient recevoir ses inspirations, mettre leur épée à ses pieds. Elle attirait chez elle les royalistes pour surprendre leurs secrets, et ils lui reprochèrent plus tard de les avoir séduits par ses airs doucereux, l'accusèrent d'avoir fasciné le duc de Gramont qu'elle appelait moqueusement son entonnoir et qui lui révélait les intrigues du palais. Aussi, à son retour, Napoléon remercia madame Maret, la félicita d'avoir été « un bon chef de file ».

Madame de Souza se désolait de voir son fils Flahaut « sous la remise ». L'ambition du jeune homme était pourtant satisfaite ; il avait, depuis la fin de 1813, le grade de lieutenant général. Mais une fois par mois il allait se mettre inutilement

sur le passage de Louis XVIII, tandis que sous Napoléon, sous l'*ex*, les généraux venaient chaque dimanche après la messe « dire toutes leurs affaires » à l'Empereur. Madame de Souza s'irrita. L'entourage du roi, s'écriait-elle, était incapable ; il tenait à l'écart les gens de mérite, ceux dont la conduite avait été noble et courageuse ; il faisait un crime à Flahaut d'avoir été aide de camp de l'Empereur, comme si cette place n'était pas le prix du courage, comme si Flahaut n'avait pas rempli son devoir militaire, son devoir de Français ! Elle aussi animait donc et stimulait l'esprit bonapartiste, et son fils Flahaut était en rapports avec Napoléon. Il informa l'exilé de Porto-Ferrajo que La Bédoyère, colonel du 7e de ligne, avait déclaré dans le salon de la reine Hortense qu'il se tournerait vers l'Empereur : c'est pourquoi, lorsqu'il eut débarqué, l'Empereur demandait partout où était le 7e de ligne.

La reine Hortense, qui se nommait alors la duchesse de Saint-Leu, paraissait ne penser qu'à ses propres affaires. Elle plaidait avec son mari qui lui réclamait ses enfants et elle tâchait d'obtenir du tsar Alexandre une principauté pour son frère Eugène. Il semblait même qu'elle fît quelque effort pour plaire au gouvernement de la Restauration. Elle déclarait qu'au moins sous les Bourbons on avait la paix, qu'on était tranquille, qu'on pouvait jouir de ce qu'on avait et qu'un roi est bien à plaindre quand il doit contenter une foule de gens qui ne savent ce qu'ils veulent. Mais elle connaissait les conspirateurs, les invitait, les écoutait de bon cœur, et ils tinrent chez elle plusieurs conciliabules. Il lui arrivait de dire que l'exaltation des émigrés faisait perdre à Louis XVIII bien des serviteurs et que le nouveau régime ne voulait apprécier les hommes que par leurs ancêtres. « Cela, ajoutait-elle, ne devait pas durer ; Napoléon reviendra sans obstacle, et les fautes des Bourbons ramèneront l'Empereur comme ses fautes ont ramené les Bourbons. » Son ami le plus cher n'était-il pas ce beau Flahaut qui détestait hautement les Bourbons? N'envoyait-elle pas à Vienne, au prince Eugène, des renseignements politiques? Au mois de février, Eugène ne recevait-il pas, adroitement encastré dans une boîte, un billet de sa sœur qui l'avertissait que les troupes étaient prêtes à se

révolter ; que le parti bonapartiste, voulant tenir tête au parti d'Orléans, projetait de « donner une grande place » à Eugène ; mais que la police était prévenue et qu'un agent se rendait à Vienne pour « suivre cette intrigue »? Après le retour de l'Empereur, n'écrivait-elle pas et à Eugène et à Marie-Louise : à Eugène, qu'un enthousiasme indicible avait accueilli Napoléon et qu'elle comptait revoir bientôt son frère ; à Marie-Louise, que l'impératrice des Français devait rejoindre l'Empereur et rentrer à Paris avec Eugène comme compagnon et comme guide?

Madame Hamelin appelait de ses vœux le retour de Napoléon. Il est faux qu'elle ait envoyé à Fontainebleau un courrier qui vint le 20 mars informer l'Empereur du départ de Louis XVIII et de l'abandon des Tuileries. Mais elle disait alors que les Bourbons « caponnaient » et qu'à Paris l'attitude est tout. Napoléon, rentré à Paris, voulut la voir pour la remercier de son dévouement. Il la reçut, la pria de correspondre avec lui, et durant les Cent jours il lui donna mille francs par mois pour des notes qu'elle remettait à La Valette et qui, sous une forme originale, renfermaient de bons conseils. C'est ainsi qu'elle pressa le vaincu de Waterloo d'armer le peuple qui s'agitait sous les fenêtres de l'Élysée.

Tel était le Paris bonapartiste des deux premiers mois de 1815. Dedem, regagnant la Hollande, son pays natal, avait la conviction du prochain débarquement de Napoléon : « De toute évidence, disait-il le 14 février, l'Empereur est attendu. »

VII

PLAN ET PRÉPARATIFS

Quelques personnes dans le monde des alliés croyaient que Napoléon n'avait pas changé de nature, que sa tranquillité était feinte, qu'il jouait l'indifférence, mais qu'il ne renonçait pas à tous les hasards de l'avenir et qu'il finirait par laisser tomber le masque.

La princesse Thérèse de Saxe, sœur de l'empereur François, assurait que le lion de l'île d'Elbe semblait soumis, mais qu'un beau jour il se réveillerait pour bondir vers l'Italie.

L'Anglais Mullingen écrivait que dans le lion, tout est à craindre, même le sommeil ; que le sommeil de Napoléon ne pouvait être que trompeur ; qu'il fallait l'observer de très près pour lui ôter non seulement la volonté, mais la possibilisé de nuire [1].

Beugnot jugeait que ni Bonaparte ni les siens ne pourraient jamais se vouer à une silencieuse retraite et que tout les pressait à « renouer leur épouvantable roman ».

Pozzo di Borgo déclarait que Napoléon ne renoncerait jamais à n'être rien, qu'il cherchait sûrement à maintenir ses rapports avec le continent, qu'il avait des communications ininterrompues avec Murat et tous les membres de sa famille.

Pozzo, Beugnot, Mullingen, la princesse Thérèse avaient raison. Napoléon disait que Machiavel est le seul livre qu'on puisse lire avec profit et dès le Consulat il se piquait de coudre la peau du renard à celle du lion. Il possédait cette qualité essentielle qu'il louait chez Cromwell, la dissimulation, et Beugnot le regardait comme le plus fourbe des mortels, comme un homme qui avait épuisé toutes les ruses du métier et battu trop longtemps les routes de la police pour se laisser prendre.

Aussi ne s'est-il alors compromis personnellement d'aucune façon, et nul de ses messages secrets n'a été intercepté, nulle de ses intimes démarches éventée. Pozzo avouait à la fin de 1814 que Napoléon se conduisait supérieurement, qu'on n'avait pas un reproche à lui faire, qu'on tâchait vainement de le prendre en faute et de saisir sa correspondance, qu'il n'écrivait qu'à sa femme; encore ses lettres étaient-elles insignifiantes : il mandait qu'il se portait bien ; il désirait avoir sur son fils les plus petits détails ; de politique, pas un mot.

Jusqu'au bout, il sut duper Campbell, ce Campbell que Pons nomme pourtant un maître renard. L'Anglais s'était

1. On se rappelle les mots qu'il criait aux Anglais en 1813 : « Les moments de votre joie sont passés ; nous sommes au réveil ; le lion a sommeillé et vous l'avez cru mort ! »

persuadé que l'Empereur ne pensait plus qu'à mener une existence paisible. Sans doute Napoléon semblait par intervalles, ronger son frein ; il se plaignait de vivre loin du monde, loin de toute société intéressante, et il fatiguait Campbell de ses doléances. Mais par là même il le rassurait et l'endormait. « Le grand homme, disait le colonel, est bien triste et bien ennuyeux. » Et, au fait, ajoutait Campbell, était-ce un grand homme? N'était-ce pas simplement un homme de talent — et de talent moyen — qui avait eu beaucoup de chance?

Napoléon déconcertait, déroutait Campbell. Ce n'était plus un homme de guerre ni un homme d'État. C'était tantôt un avare, tantôt un agité.

Par moments, il se prend à faire des économies, et il réduit les traitements, diminue les dépenses, renvoie des domestiques, substitue l'huile à la bougie et le vin du pays au chambertin, rogne sur le blanchissage, prescrit pour tout ordinaire des saucisses et des lentilles. Aussi, disait-on qu'il n'avait plus qu'à se rendre en personne au marché avec son cuisinier et qu'il rappelait sa mère Lætitia qui gardait au milieu des pompes impériales la mesquine parcimonie d'une bourgeoise d'Ajaccio.

A d'autres instants il déployait cette activité enragée que Barras remarquait en 1793 au siège de Toulon chez le chef de bataillon Bonaparte. Il embellissait Porto-Ferrajo et remplaçait les escaliers par des rues carrossables ; il faisait faire des routes au dehors, et les calèches s'engageaient dans des chemins où ne passaient auparavant que des ânes et de petits chevaux. Il bâtissait et meublait des palais ou plutôt des maisons de campagne, des pavillons dans les plus beaux endroits. L'île d'Elbe n'était plus du tout, comme il l'avait d'abord baptisée, l'île de repos. Lui-même semblait être le mouvement perpétuel. Comme jadis, comme naguère, son imagination enflammée forgeait projet sur projet. C'est ainsi qu'il voulait coûte que coûte assurer aux Elbois leur provision annuelle de grains, et un jour il affirmait à son chambellan Traditi qu'il ferait produire au maigre terroir de San-Martino cinq cents sacs de blé ; Traditi ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! celle-là, elle est forte ! » *O questa è grossa !*

Campbell crut donc, de même que tous les Anglais qui venaient dans l'île, que Napoléon pensait plutôt à s'installer qu'à s'en aller. Il s'arrangeait, disait-on, comme s'il comptait rester dans l'île, et toutes ses entreprises, toutes ses opérations, écrit Pons, étaient empreintes de stabilité. Ne disait-il pas à un de ses visiteurs qu'il se résignait à son sort, qu'il était soldat de fortune et revenait à son point de départ? Sur une colonne de sa résidence de San-Martino il avait fait peindre ces trois mots : *Ubicumque felix Napoleo*, « Napoléon partout heureux ».

L'homme inamusable avait l'air de s'amuser, et il aurait pu prononcer le mot de Talleyrand à Saint-Cloud : « L'Empereur entend que l'on s'amuse. »

Il transformait en théâtre l'église de Saint-François qui servait de magasin militaire : ce théâtre, acquis par une société qui s'intitulait l'Académie des fortunés, fut achevé en trois mois, et son rideau de scène représentait l'Empereur sous la figure d'Apollon banni du ciel et réfugié chez Admète dont il gardait les troupeaux et instruisait les bergers.

Il assistait souvent aux représentations et il vint à un bal masqué où Pauline, plus jolie, plus gracieuse, plus piquante que jamais, parut travestie en Napolitaine et tourna toutes les têtes.

Le mercredi des cendres, 8 février, civils et militaires enterrèrent Carnaval. La garde impériale, avec la jeunesse du pays magnifiquement costumée, fit les honneurs du convoi funèbre. Le commandant des grenadiers, Mallet, menait le cortège; monté sur le cheval blanc de l'Empereur, habillé en sultan, couvert des riches cachemires de Pauline, il marchait superbe et fier. A côté de lui, Schulz, le capitaine des lanciers polonais, très maigre et haut de cinq pieds neuf pouces, monté sur une haridelle, figurait en don Quichotte. Qui pensait au milieu de ces burlesques divertissements que moins de trois semaines plus tard aurait lieu le branle-bas du départ?

Même durant les jours qui précédèrent son évasion, Napoléon paraissait ne s'occuper que de sa petite souveraineté. Il ordonnait le 16 février d'établir le budget de l'année nouvelle. Le 19, il ouvrait aux ponts et chaussées un crédit de

40 000 francs pour quatre mois et il réglait sa villégiature de l'été : aller à Marciana vers la mi-juin et commencer en avril les travaux d'installation et de réparation, agrandir son cabinet de travail, mettre la cuisine dans une baraque en bois, trouver des maisons pour les domestiques, pour une garde de cinquante hommes, pour l'écurie. Le 21, il examinait en détail une maisonnette démontable qu'il projetait d'acheter. Le 22, il organisait l'exploitation directe des salines par l'État et prescrivait l'adjudication d'une route qui mènerait le long de la mer à Porto-Longone. Pouvait-on croire qu'il s'en irait quatre jours après et pour ne plus revenir?

Mais des gazetiers, convaincus qu'il ne pensait plus qu'à vivre dans la retraite, n'annonçaient-ils pas qu'il souhaitait d'échanger son petit État contre des terres en Écosse, qu'il avait fait cette proposition au gouvernement britannique, qu'il aimait la patrie des bardes et qu'à l'exemple d'Ossian, il chanterait son nouvel asile sur le sommet des montagnes et la tête dans les nuages ?

Comme si Napoléon n'était pas encore Napoléon, l'homme qui, selon le mot du poète, s'agite impatient dans d'étroites limites ! Ce n'est pas à l'Écosse qu'il aspire, et il ne peut rester dans cette « Elba » qu'il traite de bicoque. Ni la fréquence des communications de l'île avec l'Italie, ni l'animation de Porto-Ferrajo où tant de bateaux entrent et sortent, ni les promenades, ni les excursions, les séjours à Porto-Longone, au cap Stella, à Rio, à Marciana et au plateau du Monte-Giove, ni les travaux de toute sorte qu'il entreprend, rien n'arrache à Napoléon la pensée de son Empire. Il croit entendre l'armée et la nation qui l'appellent, et dans quelques semaines, dans quelques jours, il dira et aux Français et aux soldats : « Dans mon exil, j'ai entendu votre voix, entendu vos plaintes et vos vœux ! »

Et les Bourbons ne semblaient pas s'inquiéter de cet homme dont la tête n'avait jamais cessé de fermenter !

Vainement Beugnot répétait au roi que Bonaparte ne pourrait se tenir en repos et qu'il fallait par des moyens efficaces l'empêcher d'être dangereux.

Vainement Hyde de Neuville disait, lorsqu'il revint d'Italie

au milieu de novembre, que l'Empereur tenterait prochainement quelque chose : pour un peu, on l'aurait qualifié d'aventurier.

Vainement Fouché, consulté par d'André, l'exhortait à surveiller l'île d'Elbe. D'André savait-il combien de navires parcouraient nuit et jour la partie de la Méditerranée qui sépare l'île d'Elbe du continent? D'André savait-il s'il y avait des soldats sur la côte et combien d'entre eux étaient prêts à tirer sur quiconque voudrait opérer un débarquement clandestin? D'André savait-il si les troupes feraient feu sur le père La Violette?

D'André comme Beugnot n'avaient pas les pouvoirs étendus qu'avait autrefois Fouché, et tous deux virent s'opposer à leurs agents la police du pavillon Marsan faite par de vrais et purs bourbonistes, par des gens bien nés et amateurs qui se piquaient de voir plus clair que la police du royaume composée de révolutionnaires. Quant au roi et aux ministres, ils avaient d'autres soucis en tête. Le roi restait inerte ; quel roi fut jamais moins pressé que Louis XVIII, et Blacas ne l'avait-il pas persuadé que la nation l'idolâtrait? Comme le roi, les ministres demeuraient sourds à tous les avis. « Eh quoi, répondaient-ils aux prophètes, Bonaparte ne tombera pas des nues ! Nous serons toujours prévenus. Qu'est-ce que cet orage que vous annoncez? Une invisible intrigue. Après tout, une échauffourée ne serait-elle pas bienfaisante? » Et l'un d'eux disait en se frottant les mains : « Tant mieux. On prendra Bonaparte et tout finira ! »

Pourtant le ministère de la marine s'était ému.

Il fallait recueillir des preuves de la « trahison » de Bonaparte et montrer aux puissances étrangères qu'il violait les traités, qu'il cherchait à troubler la paix de l'Europe.

On envoya donc un brick et une goélette dans les parages de l'île d'Elbe. Les deux bâtiments devaient surveiller les forbans, assister les déserteurs et, par suite, visiter les navires français et héler les vaisseaux étrangers. Mais cette croisière n'obtint aucun renseignement.

Une nouvelle croisière fut établie sur les côtes de Corse : elle comprenait une corvette, un brick, deux goélettes, deux

felouques, et elle arrêta des bateaux de pêche enlevés et montés par des militaires qui se rendaient de Corse à l'île d'Elbe. Mince résultat ! Il importait moins de saisir ces fugitifs que de savoir qui provoquait leur fuite. Mais on ne découvrit rien.

Vers la fin de novembre, sur le conseil d'Hyde de Neuville, deux frégates, la *Melpomène* et la *Fleur-de-lys*, furent armées à Toulon sous le prétexte d'épier les corsaires barbaresques. En réalité, leur mission était de voir si les troupes de Napoléon n'étaient pas à bord des bateaux algériens, tunisiens ou autres, et de les suivre jusqu'au port ou à la côte où ils voudraient débarquer leur monde, puisque aucun motif ne justifiait une expédition elboise sur le continent. Ces deux frégates croisèrent pour la première fois le 1er janvier en vue de l'île d'Elbe, et Napoléon s'inquiéta vivement. Il crut sans doute qu'elles venaient l'enlever au nom du Congrès, et il dépêcha des gens qui fouillèrent avec soin le bord de la mer et observèrent de près les bâtiments. Il sut bientôt qu'il n'avait rien à craindre. C'étaient des navires de la marine royale, et, à moins qu'ils ne fussent en danger de périr corps et biens, ils ne devaient pas relâcher à l'île d'Elbe pour ne pas exposer le pavillon du roi et ses équipages au contact du pavillon de l'Empereur et de sa garde.

Mais la surveillance devenait plus active, et qu'aurait dit l'Empereur s'il avait su que Beugnot et Jaucourt avaient mis le 10 février un brick à la disposition du consul de Livourne? Ce brick que Mariotti avait demandé depuis six mois, devait établir dans les eaux de Livourne une croisière d'observation selon les indications et instructions particulières du consul. C'était le *Zéphyr*, commandé par le lieutenant de vaisseau Andrieu, et ce fut un bonheur pour Napoléon que ce bâtiment, chargé de débarquer en Corse une centaine de soldats et d'y porter des fonds instamment réclamés par Bruslart, n'arriva qu'au soir du 28 février en rade de Livourne, après avoir, durant la traversée, à la hauteur de Capraja, rencontré l'*Inconstant* et l'Empereur fugitif. « Que n'est-il arrivé deux jours plus tôt à Livourne, s'écriait Mariotti, je lui aurais donné de telles instructions que l'*Inconstant* aurait été pris ou coulé bas avec sa cargaison ! »

Toutefois Napoléon ne désespérait pas d'échapper à la croisière française aussi bien qu'à la corvette anglaise la *Perdrix*, et dès qu'il aurait abordé le sol français, sa marche serait aisée.

Comme en 1804, il pouvait dire : « J'ai le peuple et l'armée pour moi », le peuple qui perdait sous les Bourbons tous ses droits acquis depuis vingt-cinq ans, et l'armée que ces mêmes Bourbons attaquaient dans sa gloire.

Il comptait sur les ouvriers et sur les paysans qui n'avaient sous son règne souffert que de la conscription et qui souffraient maintenant, plus que le reste du peuple, de l'arrogance de la noblesse : ces gens de métiers, ces hommes de la campagne ne l'accueilleraient-ils pas comme un libérateur et, selon l'expression biblique, ne le porteraient-ils pas sur les mains?

Il comptait sur cette armée qui connaissait les véritables auteurs de ses revers et gardait le sentiment de sa supériorité, sur cette armée qui n'aurait pas été vaincue sans la défection de Marmont. Est-ce qu'elle appartenait aux Bourbons, cette armée? N'était-elle pas unie à Napoléon par l'indestructible lien de la victoire et du malheur? Avec les Bourbons, que pouvait-elle attraper, sinon des injures et des coups?

Il comptait sur la cohorte sacrée de l'île d'Elbe. Plusieurs de ses soldats avaient regagné la France pour rentrer dans leurs vieux régiments, parce qu'ils craignaient de succomber, malgré leurs vingt et trente années de service, au mal du pays, à la maladie des conscrits. Mais la plupart de ces vétérans ne voulaient pas abandonner leur Empereur, et, tout en grognant tandis qu'ils cultivaient le jardin de leur caserne, tout en disant qu'ils n'étaient pas venus à l'île d'Elbe pour être pionniers, ils espéraient que leur séjour ne serait pas de trop longue durée et que l'Empereur ne mangerait pas des légumes qu'ils semaient.

Napoléon avait augmenté silencieusement cette petite troupe. Il mettait à la suite de la garde les officiers qui s'offraient à lui et lorsqu'il leur disait qu'il était pauvre, beaucoup se contentaient d'un traitement de trente francs par mois. Il envoyait des racoleurs en Italie. Certains furent arrêtés et emprisonnés. Le recrutement sembla cesser. Il continua pourtant, et le quartier-maître Quilici alla secrètement ramasser

des hommes en Toscane. Il était, dans cette mission, accompagné par le petit-fils d'un ancien ordonnateur de la marine en Corse, Paul du Tillet, qui, comme il dit, préférait à une épaulette dans les gardes du corps un mousquet de flanqueur sur les rochers de l'île d'Elbe [1].

Lorsqu'il partit, Napoléon eut donc un millier d'hommes sûrs et éprouvés. Quelle bravoure, quel dévouement chez ses grenadiers et ses chasseurs ! N'étaient-ils pas plus estimables que les gens qu'il avait enrichis? Combien ressemblaient au grenadier Vraincourt qui disait, en regardant sa cocarde elboise, que les abeilles dont elle était semée piqueraient un jour ! Avec de tels soldats ne pouvait-on faire le tour du monde? Ne suffirait-il pas à leurs bonnets à poils de se montrer? Ils rappelaient tant de souvenirs ! Quelques semaines plus tard, lorsqu'il les passait en revue aux Tuileries, il disait à Bertrand : « Quelles bêtes que ces Bourbons qui ne voulaient pas se servir de pareilles gens ! »

Quoiqu'on ait assuré le contraire, il fut encouragé dans son dessein par ses deux compagnons intimes, par Bertrand et Drouot. Ne nous apprend-il pas qu'après plusieurs mois de séjour à l'île d'Elbe, Bertrand et Drouot voulaient « s'en aller »? Ne nous dit-il pas que tous deux lui conseillaient de gagner à sa cause d'influents royalistes et qu'il n'écouta pas leurs avis? S'il avait pour lui la masse populaire, pourquoi s'occuper des royalistes, et s'il l'avait contre lui, à quoi servaient, pour lutter contre l'opinion nationale, quelques hommes de plus ?

Dès le 16 juillet, dans une lettre à un ami de Bordeaux, Bertrand laissait entrevoir que Napoléon comptait revenir en France ou du moins que son intention n'était pas de rester toujours à l'île d'Elbe. Il a raconté qu'à Porto-Ferrajo Napoléon et ses entours furent d'abord malheureux ; qu'on avait quitté le plus beau trône du monde pour tomber dans une toute petite île ; mais qu'au mois de septembre on avait reçu de bonnes nouvelles et qu'on s'était pris à espérer. Il avouait

1. Ce Paul du Tillet, sous-officier au 1er régiment dans la jeune garde, nommé sous-lieutenant au sortir de Compiègne par l'Empereur, fut blessé à Waterloo.

au mois de février 1815 que la situation morale ne pouvait être pire ; qu'il regrettait la France comme l'enfant qui perd sa mère, comme l'amant qui perd sa maîtresse; qu'il ne se soutenait que par l'attente des jours meilleurs. Qui ne comprend qu'il approuva les desseins de Napoléon et qu'il les seconda, comme a dit l'Empereur, avec le dévouement le plus absolu?

Quant à Drouot, il n'a pas détourné Napoléon de l'entreprise. Au contraire, il fut — tels sont les termes exprès de l'Empereur — un des plus chauds pour le retour en France. Sans doute, après Waterloo et lorsqu'il comparut devant le conseil de guerre, il assura qu'il avait protesté contre le départ, qu'il avait dit à des amis — et il les nomme, le commissaire des guerres Lacour, le trésorier Peyrusse, la femme du fourrier Deschamps, et Pauline Borghèse — : « Si l'on m'en croyait, nous serions restés ; je n'étais pas d'avis de cette expédition ; c'est contre mon opinion que l'Empereur s'éloigne ; il commet une sottise et nous regretterons l'île d'Elbe. » Napoléon, lui-même, témoigne Drouot, aurait, le 27 février, sur le pont de l'*Inconstant*, prononcé ces mots : « Si j'avais voulu croire le Sage, — et du doigt l'Empereur montrait Drouot, — je ne serais pas parti[1]. »

Peut-être Drouot fit-il quelques objections, et par suite, il put dire plus tard qu'il avait combattu le projet de départ. Rappelons-nous toutefois qu'il s'était à l'île d'Elbe épris d'une demoiselle Henriette Vantini. Il avait demandé la main de la jeune fille, et Napoléon, croyant au prochain mariage, promettait à Drouot, outre sa solde, un très beau logement au fort de l'Étoile avec 250 francs par mois pour sa maison. Mais à l'instant des accordailles, Drouot se retira parce que sa mère lui défendait d'épouser une Italienne. Après cet éclat, Drouot n'était-il pas aise de quitter l'île? N'est-ce pas lui qui, comme aide-major général, a sûrement, et comme Napoléon l'affirme, rédigé la proclamation de la garde impériale aux généraux, officiers et soldats de l'armée, cette proclamation qui exhorte

1. Pareillement, Drouot dit à son procès que Napoléon ne lui révéla son dessein que sept ou huit jours avant le départ. Mais l'Empereur dut certainement le mettre dans le secret bien plus tôt ; il fallait plus de huit jours pour calculer et peser toutes les chances de l'expédition.

les troupes à fouler aux pieds la cocarde blanche, signe de la honte, signe du joug imposé par l'étranger et par la trahison? Ne savons-nous pas aujourd'hui qu'il pria l'Empereur de ne pas citer dans cette pièce le nom de l'émigré Vioménil qui, comme lui, était Lorrain, et qu'il emprunta quelques phrases aux deux proclamations de Napoléon à l'armée et au peuple [1]?

Bertrand et Drouot n'ont donc pas dissuadé Napoléon, et ils fixèrent avec lui le point où il fallait débarquer.

Ils n'étaient pas d'abord du même avis que l'Empereur qui voulait atterrir à Fréjus ou au golfe Juan. Tous deux conseillaient à Napoléon de descendre à Toulon où l'esprit était bon et de gagner Marseille où Masséna commandait la 8e division militaire. Mais à Toulon, Napoléon n'aurait imposé ni respect ni crainte. On aurait remarqué qu'il n'avait qu'un brick et qu'une poignée d'hommes. Et pouvait-il compter sur Masséna? Récemment il avait vu dans les mains de Pons une lettre du maréchal : « Vous êtes heureux, disait Masséna à Pons, de pouvoir vivre tranquille! » Et de cette phrase, Napoléon avait conclu que Masséna n'était pas content. Mais, si le prince d'Esling aimait toujours le drapeau tricolore sous lequel il avait combattu durant plus de vingt années, c'était un personnage prudent et avisé qui ne faisait rien à la légère ; il ne se prononcerait donc pas sur-le-champ et plus tard, en effet, il avouait qu'il ne savait pas ce qui serait arrivé si Napoléon avait débarqué à Toulon.

Telles furent les objections de l'Empereur à Bertrand et à Drouot. Une autre, plus puissante, c'est qu'il ne pouvait sans danger traverser la Provence. Cette contrée n'était-elle pas antibonapartiste? Naguère, lorsqu'il prenait le chemin de

1. Voici ces phrases. Napoléon avait dit : « Tout ce qui a été fait sans vous, est illégitime. Charles VII reconnut tenir son trône de la vaillance de ses braves et non d'un prince régent d'Angleterre... J'ai traversé les mers au milieu des périls de toute espèce. » Drouot a écrit, d'après Napoléon : « Tout ce qui a été fait sans le consentement du peuple et le nôtre, est illégitime. Consentirez-vous à être les soldats d'un prince qui se vante de devoir son trône à un prince régent d'Angleterre?... Nous vous ramenons l'Empereur au travers des mers, au milieu de mille dangers. »

l'île d'Elbe, n'avait-il pas dû tourner Avignon par les remparts et changer de chevaux hors de la ville? Les gens d'Orgon ne l'avaient-ils pas supplicié en effigie? N'avait-il pas vu, le 25 avril 1814, à l'entrée de ce village, un mannequin tout ensanglanté et qui le représentait pendu à la potence? Lorsqu'il avait relayé, la foule n'avait-elle pas menacé de le décapiter et de le mettre en pièces? Si les portières de la voiture n'avaient pas été fermées à clef, aurait-il pu échapper à cette populace furieuse? Au sortir d'Orgon, ne s'était-il pas déguisé en courrier? Avant d'entrer à Aix, n'avait-il pas revêtu l'uniforme de général autrichien? Dans une auberge à une lieue d'Aix, à la Calade, l'hôtelière, une jeune et jolie femme qui ne le reconnut pas, n'avait-elle pas montré le plus grand acharnement contre lui? « Elle aurait, assurait-il, bu mon sang », et elle disait hautement qu'il fallait, pour que Napoléon ne revînt pas, soit le tuer sur-le-champ, soit le noyer lorsqu'il serait sur mer. Les gens qui venaient de France à l'île d'Elbe n'affirmaient-ils pas que toutes les villes où se jetterait l'Empereur, se lèveraient pour lui, mais qu'une seule, Marseille, ferait exception et que le plus mauvais esprit y régnait, que c'étaient toujours ces Marseillais qui, au mois d'avril 1814, foulaient aux pieds le drapeau tricolore et brisaient la statue de Napoléon?

De là, chez l'Empereur, alors et plus tard encore, des éclats de colère contre la Provence. « Quels affreux excès, s'écriait-il, la Provence a commis! Elle s'est déshonorée, et cela ne m'étonne pas ; elle ne m'a jamais fourni de bataillon qui fût brave. Les Provençaux ne sont bons qu'à faire du tapage ; le Gascon est bavard et courageux, le Provençal est bavard et lâche ! »

Napoléon ne voulait donc pas traverser la Provence : « Dans notre marche, disait-il, il n'y a qu'elle à craindre. »

Non : il descendrait soit au golfe Juan, soit à Fréjus. Avant de partir pour l'île d'Elbe, il confiait à Pauline que, s'il revenait, il tenterait encore la fortune à Fréjus, que cet endroit lui avait déjà été favorable.

Mais, réflexion faite, il préférait le golfe Juan qu'il avait toujours regardé comme la meilleure rade des côtes de Provence. Il aborderait sans obstacle à une plage déserte, située

à l'extrémité de la 8e division militaire et à cinquante et une lieues de ce Marseille où résidait le douteux Masséna. Il débarquerait sans qu'un seul coup de feu fût tiré, et par Grasse, Digne et Gap, marcherait sur Grenoble où il avait de chauds adhérents[1]. Bertrand et Drouot se rendirent à cet avis.

(La fin prochainement.)

ARTHUR CHUQUET

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre 1917.

LA MAISON DU SAGE[1]

CHAPITRE PREMIER

D'UN PROCÈS CRIMINEL ET DE CE QUI S'ENSUIVIT

I

Sur le quai de la gare de Caen où il attendait l'express de Paris, Raymond Piérard apprécia le déférent empressement de ses deux compagnons. Le plus jeune, docteur d'une station balnéaire voisine, se recommandait de son patronat auprès des Parisiens en villégiature; l'autre, éminent chirurgien provincial, connu pour son savoir, et pour ses mains prestes malgré l'âge que marquaient ses cheveux blancs, rendait par sa présence un hommage au titre officiel du professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Tous deux s'informèrent de ses impressions pendant les cinq jours qu'il a présidé le jury des assises. Sans doute il étaya sur les connaissances et les intuitions neurologiques qui édifièrent sa gloire médicale, ses jugements prudents et dignes de sa réputation de moraliste.

Piérard accepta ces éloges dont l'honnête visage du chirurgien lui prouvait la sincérité.

— L'examen personnel dont j'ai, — dit-il, — conservé l'habitude depuis le temps passé de la foi dogmatique est en même temps la règle et le moyen de ma conscience. J'y ai

1. Livre précédent : *La Maison du Fou*, cinq contes situés dans des *Monastères ambrosiens* (paru chez Émile Paul).

puisé, par le retour sur moi-même, des termes de comparaison et la force de conclure.

Propriétaire d'un château sur les bords de l'Orne, électeur à la deuxième circonscription de Caen, le professeur avait souhaité depuis longtemps siéger au jury des assises ; malgré l'interruption de ses cours et de ses travaux cliniques, il s'est donc félicité de l'obligation que lui imposa le hasard. Par ses observations méthodiques sur des accusés, il pense enrichir un ouvrage dont les conclusions le préoccupent en ce moment.

Le médecin des bains de mer tâchait à prouver que, débarrassé de la futilité de sa clientèle d'été, et par elle du souci de vivre qui le força d'abandonner Paris et les fortes études, il s'était élevé par de sérieuses lectures au-dessus de sa médiocre condition. Il s'est délecté, dans une revue, des premiers chapitres du livre de son ancien maître.

Le vieux praticien sourit. Son illustre confrère parisien consolide dans la *Pathologie du Crime*, avec les procédés et les méthodes d'un novateur, les bases millénaires de l'ordre et de la morale. Les idées de Raymond Piérard, précisément parce qu'il use d'arguments inédits pour fortifier d'immémoriales lois, alimentent des polémiques dans la bonne ville de Caen, présidial, et faculté, et somme toute rallient un grand nombre de suffrages parmi les médecins et les magistrats calvaisiens.

— Toutes les routes du monde jadis menaient à Rome, j'ai tenté, — dit Piérard, — de démontrer que toutes celles de l'esprit conduisent à la vertu.

Et haussant les épaules comme pour secouer un fardeau d'arguties qu'il méprise :

— Il s'est trouvé que mon sens moral l'emportant dans votre Palais de Justice sur la curiosité scientifique, j'ai accompli surtout un devoir social, peut-être le plus noble de tous, à coup sûr le plus troublant et le plus délicat ; et je me loue aujourd'hui de ne l'avoir pas éludé.

Nommé président du jury, il est justement fier d'avoir équilibré dans les délibérations les avis étroitement scrupuleux des citadins cléricaux et ceux trop intéressés, soit à la sévérité soit à l'indulgence, des paysans matérialistes.

Il avoue que pendant les premiers procès, des doutes sur

le droit de juger l'assaillirent. A Paris, il les avait aisément repoussés parce qu'ils s'offraient avec les visages et les noms des personnes de son entourage qu'il domine habituellement; dans le prétoire, ils lui apparurent nus et redoutables. Mais il comprit qu'il ne convenait pas de détraquer une machine à laquelle il avait dès longtemps décidé de se confier.

Il renonça au dilettantisme d'évaluer ses collègues du jury autant que les accusés eux-mêmes.

— Un certain avoué retors, fouinard, m'a pourtant intéressé. Suant le vice et la peur sous sa redingote de défroqué scandaleux, et comme s'il reconnaissait chacune des corruptions dont la théorie des accusés lui apportait les stigmates, il semblait, plus impitoyable qu'aucun autre, se meurtrir lui-même en condamnant, expier sur la chair d'autrui quelque hideux péché secret... Mais je parvins à m'absorber tout entier dans les problèmes des débats. Il s'agissait de l'honneur, de la vie misérable de pauvres gens. Désormais je connus derrière moi la présence d'un dieu, c'est l'homme douloureux et crucifié.

Le « rapide », par son fracas brutal, interrompit tant d'éloquence au grand regret des interlocuteurs. Le professeur monta dans le compartiment où l'ancien interne s'empressait à hisser son bagage et à marquer un coin. Il serra les mains qu'on lui tendait, et le train commençant à peine de s'ébranler pendant qu'il continuait à la portière de son wagon de répondre à des signes amicaux, il s'étonna de l'impudeur et à la fois de la gravité avec lesquelles il venait de s'exposer devant des indifférents.

Il constata en s'asseyant que chez lui une certaine exaltation généreuse contraste parfois à l'improviste avec la correction de son abord et dénote un besoin d'expansion assez grossier, chez un homme bien portant mais austère qui ne se satisfait pas dans la sensualité. Est-ce pour cela qu'il a parlé tout à coup dans cette gare, avec une sorte de soulagement, comme si sa froideur était une fatigante attitude?

Ce qu'il a révélé, c'est la doctrine de son acte de juge. Mais comment jugea-t-il, en vérité? Non, il n'a rien avoué, heureusement, de trop intime. Là-dessus il eût parlé beaucoup moins parce qu'il ne sait encore rien au juste.

Dès le deuxième jour des assises, il s'était établi dans sa fonction, avec une sécurité qui résultait de la préparation professionnelle. Un médecin doit se bien posséder lui-même avant de se pencher sur ses malades.

Il reconnaît un mérite particulier à son impassibilité quand se déroulèrent devant lui les épisodes de l'affaire par laquelle devait se clôturer la session. Il est singulier que le hasard l'ait convié à agir en Caton, à ne se point émouvoir parce qu'une criminelle lui avait rappelé forcément un des êtres les plus chers à son cœur...

Il évoque un pâle visage, ravagé par le doute et le crime autant que par la misère physique et si pareil à celui de Rose-Marie, l'élève préférée, que d'abord il en a frémi, un instant même songé à se récuser.

Et négligeant de se réjouir des pommiers qui dispensent en avril leurs flocons blancs et roses depuis Caen jusqu'au delà de Serquigny, il revise intensément le jugement que la veille il a prononcé.

Devant lui, de nouveau, toutes les phases : la comparution de l'accusée, les premiers interrogatoires...

Venue à Caen sous le nom d'Henriette Durieux, elle cachait son véritable état civil. (Ce mystère avait intrigué Piérard, augmenté son angoisse encore inexpliquée.) Pendant plusieurs années elle a vécu avec Paul Aubois, fils d'un des plus notoires et des plus honorables citoyens de Caen.

Elle a tenté d'assassiner le jeune homme qui soigne en ce moment ses blessures dans le Midi ; et elle a ensuite supprimé leur enfant.

Les mobiles, d'après l'enquête, étaient obscurs. Seuls tendaient à les éclaircir les aveux d'Henriette.

Personne n'accusa Paul Aubois. Il n'avait pas promis le mariage. L'aide financière qu'il accordait, même n'habitant plus avec sa maîtresse, dépassait les engagements qu'il avait pris. Par ses lettres, on eut la preuve qu'il la dissuadait de se débarrasser de son fardeau.

Pourtant elle le rendait responsable du meurtre qu'elle a tenté sur lui afin de se dérober à l'autre qu'elle se sentait près de commettre : « Je l'ai longtemps aimé et admiré. Il

m'a détachée de toutes mes raisons de ne pas commettre le crime, car moi, je suis mauvaise. Avant lui, je n'avais rien fait de mal en dépit de tous mes désirs, parce que j'avais des raisons de me retenir qu'on m'avait enseignées quand j'étais petite. »

(A ce moment-là, Piérard, de son wagon, recompose un milieu dont une autre jadis a fixé dans sa mémoire l'évocation : un père veuf, froid et dur, une grand'mère dévote, une sœur... Et cela vit dans un décor banal où rien ne luit — qu'une lampe brûlant devant une lithographie grossièrement coloriée.)

Paul Aubois, naturellement fort, agissait bien sans daigner s'en expliquer, peut-être sans savoir pourquoi. Cependant, pressé par sa faible amie, il énonçait des théories et nommait des philosophes. Elle ne l'a jamais compris. « Depuis qu'il m'avait fait renoncer à mes idées, j'étais révoltée contre ma vie, que je ne méritais pas. Il disait : « Les mensonges ni les » superstitions ne sont nécessaires pour les gens comme nous. » Mais je n'étais pas comme lui. Mes révoltes le fâchaient. Il blâmait la pauvreté de mon esprit... »

Le voyageur interrompt à ce point la maille de ses souvenirs. Pitoyable fragilité des croyants qui cherchent le bien, le pratiquent au nom d'une abstraction ! Quand donc les hommes unanimes comprendront-ils que le bien se suffit à lui-même, qu'il est à la fois le but et la récompense?...

Et parce que le bien l'a récompensé, le professeur ne doute pas. Il se demande si c'est à cause de cela qu'il ne doute pas... Il raille l'acharnement de sa pensée à s'examiner à travers la loupe et avec la minutie d'un entomologiste. L'insecte est couché sur le dos, misérablement impuissant. Fâcheux excès ! Laissons la bête cheminer.

Il retourne aux aveux d'Henriette :

« Je savais qu'il ne pouvait réellement pas m'épouser. Pourquoi est-il revenu après m'avoir quittée? Je crois que cela l'intéressait de m'interroger, de savoir... Eh bien ! j'étais vaincue, persuadée ; alors j'ai tenté de le tuer, pour me reconquérir, parce que ses raisonnements, si je les adoptais, me

conduisaient, malgré ses conseils opposés, à tuer notre enfant et que je ne voulais pas commettre ce crime... Ensuite, je l'ai commis cependant parce que je n'étais pas guérie. »

Pas guérie ! Ainsi invoquait-elle une protection médicale, comme si elle eût deviné qu'un spécialiste des maladies mentales tenait dans ses mains pour une grande part sa pauvre destinée.

Mais cette attaque involontaire, pourtant si directe à sa personnalité, ne pouvait pas surprendre Piérard. Appelé fréquemment à des expertises judiciaires, il avait déjà diagnostiqué ici la responsabilité suffisante. Le bon ordre des raisonnements était évident. Il en méprisa seulement la misère, la logique naïve.

Elle ajoutait :

« Plus rien ne pouvait me guérir de lui donner raison, — pas même sa mort. »

Elle toussait à la suite d'une bronchite contractée, disait-elle, à dessein, un jour d'hiver qu'il était revenu.

Non moins, non moins absurde et enfantin, peut-être, qui sait? plus nuisible apparaissait à Piérard ce Paul Aubois substituant les sécrétions de l'esprit philosophique les plus démodées aux erreurs révélées. Révélation divine ou classification des sciences, fois et fantasmes ! égale impuissance à inscrire des préceptes légitimes. Cet Aubois est un niais malfaisant.

C'est sur lui que le défenseur a tenté de tout rejeter. Mais Piérard ne permit pas qu'il impressionnât profondément le jury par ses syllogismes. Grossièrement unilatéral, l'avocat flétrit l'orgueil des philosophes contemporains et de leurs adeptes, et il s'en prit à l'école sans Dieu, aux doctrines sans idéal !... Il poursuivait évidemment le rival malheureux du député conservateur, un professeur de lycée, qui avait exposé sur ses affiches un programme anticlérical.

Piérard s'était amusé de cette sottise autant que de la courte réplique du procureur général, soucieux manifestement de sa carrière :

« Considérez-vous, messieurs les jurés, que l'intelligence soit un péril, alors surtout qu'elle anime, comme c'est ici le cas, un homme ordonné dont tous les actes publics ou privés

paraissent conformes à la morale actuelle, et que sa maîtresse n'accuse pas même d'un mauvais conseil? Henriette Durieux devait-elle renoncer à la sagesse parce qu'on l'avait détachée de l'ignorance, des préjugés? »

Le professeur Piérard, satisfait de l'aspect du tribunal, avait goûté les plaidoiries s'équilibrant par leurs excès contraires, approuvé un ensemble de choses excellent et social.

Tandis que les jurés commençaient de délibérer, l'avoué cauteleux, servi par le hasard dans son goût pour l'espionnage, glissa à l'oreille de Piérard le nom véritable de l'accusée, le nom qu'il était près de deviner. Le professeur le persuada de taire ce secret et d'épargner une famille.

Ainsi connut-il à l'improviste l'enfance de la fille-mère ; il y trouva l'explication et les origines de sa faute, non point l'excuse, puisqu'une sœur a échappé à la même emprise qui n'avait donc rien de fatal.

Au fond du compartiment où ses regards semblent ne rien recevoir des paysages jetés au-devant de lui, depuis les profondeurs lentes de l'horizon jusqu'au cent à l'heure des mâts télégraphiques qui lui blessent la vue, le professeur se souvient qu'à ce point de sa surprise et de son raisonnement, il abandonna les discussions confuses et timorées de ses collègues du jury pour les émotions et les curiosités de sa dialectique personnelle :

« Une autre jeune fille, sœur de cette Henriette, élevée par les mêmes parents, dans la même atmosphère débilitante, mon élève Rose-Marie, a surgi comme une plante vigoureuse. — Certes; mais grâce à moi qui sus la libérer des herbes étouffantes. — Les différences morales tiendraient au bonheur de telles rencontres?... — Non ; je n'ai été que l'instrument, le moyen qu'une droite volonté exige et conquiert toujours. »

Toute autre conclusion lui eût paru anarchique.

Alors, il est sorti de son silence respecté des autres jurés, pour les inciter à des conclusions que le tribunal traduisit par une condamnation à cinq ans de réclusion.

Henriette, au prononcé de la sentence, a dit d'une voix dont l'écho déchire encore le cœur de Piérard : « Qu'est-ce que cela fait? Je vais bientôt mourir. »

Un bras passé dans la boucle de drap, une jambe allongée sur la banquette vide en face de lui, la tête appuyée sur le filet frais des coussins, il éprouve à présent, de son acte, un confortable tourment qui augmente l'estime qu'il a de lui-même.

Il l'agace d'ailleurs un peu d'être conscient de toutes ces nuances ; parfois cela le prive des plus méritées béatitudes.

Ne vient-il pas de servir de son mieux l'ordre qui étant nécessaire doit l'emporter sur la pitié? Il s'admire d'avoir triomphé d'elle, et de l'amitié. L'image pleurante de l'élève préférée s'obstine, si ressemblante à l'accusée! Est-il cruel? impassible même quand cela est inutile? Non. Mais assuré d'avoir agi comme il devait, il en éprouve décidément un réel contentement.

A l'arrêt d'Évreux, descendu sur le quai pour respirer l'air léger du printemps, il s'accorda la douceur, d'ordinaire limitée sagement à l'heure qui suit les deux repas, d'un excellent cigare ; ironique, il se surprit distributeur de récompenses. Le sentiment est d'origine bien ancienne (l'enfance de l'humanité) qui l'a poussé à ce petit acte puéril.

Le châtiment, la récompense... il trouve dans le bien en soi de quoi égaler, dépasser ces « béquilles à la vertu ».

A travers la fumée odorante et tandis que le wagon neuf, balancé sur ses boggies, le rapprochait de Paris, il imagina, dans une salle de son hôpital, le beau visage de l'étudiante. Il comprenait maintenant ses supplications, ses objurgations : « Ne jugez point : n'assumez pas volontairement cette tâche écrasante ! » Et les faibles raisons combattues et détruites, elle répétait avec une détresse alors inexplicable : « Ne jugez pas ! Ne jugez pas ! »

« Charmante Rose-Marie, comprendra-t-elle? — Oui, je suis certain qu'elle comprendra que l'ordre, le bien social est digne des holocaustes des hommes ; que les élever à la notion de leur participation à un tout, c'est leur fournir un suffisant idéal. C'est de là que je juge moi et les autres. Il me plaît d'avoir porté des pierres à ce haut mur protecteur que figure le jugement. Je suis sans remords ni inquiétudes. »

Et passant à une autre chambre de son cœur : « Au contraire de Rose-Marie, mon fils a tout de suite approuvé mon dessein.

Stéphane a de son père une haute idée, revigorante pour moi si jamais je doutais... » Fier de la personnalité nettement accusée de ce garçon de vingt-trois ans qu'il ménage afin de conserver sa confiante amitié, il se loua encore de l'éducation choisie avec tact pour ce caractère ardent et ombrageux.

Ainsi Piérard a coutume de se confirmer dans le bien par un raisonnement méthodique, par un enseignement, une pratique publique. « On a besoin, pense-t-il, de regards sur soi, ceux des autres ou les siens propres. »

Un instant, et tandis que l'assoupissait le ronflement des roues, se posa la question de « la morale pour Robinson dans son île ». Il repoussa cette fantaisie.

Encore, que ferait-il seul blanc et civilisé (sans contrôle civilisé), parmi des peuplades africaines?

Le tumulte de la gare Saint-Lazare mit un terme à ces suppositions saugrenues.

En souriant, il reconnut « les diables scrupuleux » des catholiques dévots.

II

Sur le quai, Raymond reçut le bon accueil de Stéphane. N'osant point une embrassade en public, ils se pressèrent l'un contre l'autre, et le père ne se retint pas de serrer dans la foule le bras du jeune homme qui riait de plaisir cordial.

A cause de l'importance des actes qui en avaient rempli les heures, la séparation leur semblait avoir passé les limites de l'absence assez courte ; ils se regardèrent profondément et se réjouirent parce que rien n'était changé.

En Stéphane, Raymond Piérard appréciait la santé, la franche hardiesse et la volonté qui se décelaient si bien par l'équilibre de la démarche, dans le modelé du visage, sur le front barré d'obstination. Stéphane préférait les marques du labeur intelligent sur les traits du professeur, et un grand air de noblesse dans la limpidité un peu fixe de son regard.

Dans la confortable automobile qui les conduisit à l'hôtel familial, Raymond Piérard, sa main dans celle de son fils, écoutait ses propos, répondait à ses questions.

— Dans *l'Écho du Calvados* j'ai suivi tous les procès de la session, et toujours les jurés ont prononcé comme ils devaient. Naturellement ! puisqu'ils t'avaient choisi pour les présider. En somme, le jury est une des meilleures institutions du régime républicain. Il y a fort peu d'exemples de sottise ou de prévarication collectives. As-tu rapporté comme tu l'espérais des impressions utiles à ton livre? les as-tu notées? Je n'ai pas encore reçu le numéro du journal qui rend compte de l'affaire Durieux. L'amant, ce Paul Aubois, me semble bien antipathique. Pourtant on ne doit pas acquitter une infanticide. Comment cela s'est-il terminé?

L'admiration filiale dont Raymond Piérard se sentit l'objet, les paroles qu'il dut prononcer (aucune n'était hypocrite), l'eussent apaisé, réconforté, si cela eût été nécessaire après l'épreuve qu'il venait de subir.

Au bas de l'escalier de pierre que cerne une rampe en fer, ouvrée par d'habiles forgerons du XVIIe siècle, Jeanne et Claudie, âgées de quinze et douze ans, attendaient le voyageur. En fraîches toilettes, avec la libre coiffure de leurs cheveux blonds, elles semblèrent à leur père plus jeunes et plus modernes aussi d'apparaître dans le cadre froid de ce vieil hôtel du quai de la Tournelle. Ses deux bras à la taille de l'aînée et aux épaules de la plus petite, il gravit lestement les marches deux à deux, entraînant son double et léger fardeau parmi des rires et des cris de joie ; et dans le salon garni de meubles anciens hérités ou choisis, quand l'eut rejoint sa femme aux tempes grisonnantes, au visage clair et sans artifices, il éprouva la certitude de goûter ce soir-là, dans la maison du sage, un bonheur mérité.

Il estime Germaine et il l'aime ; elle doit être sa récompense comme il est la sienne. Ils constituent pour la société une base solide, un lien exemplaire. Il l'aime et cela est nécessaire. Ici, l'obligation ne retranche rien, — au contraire.

Il prit place à la table égayée de cristaux et de fleurs, où sa famille lui souriait. Des hautes boiseries sculptées aux marqueteries du parquet, tout attestait autour de lui les vertus de l'ordre et de l'opulence.

A la droite de Germaine, le vieux Mongrolle s'était assis. On lui sut gré d'être venu sans invitation. Comment admettre

que l'ami du professeur, son commensal fréquent, son second et son remplaçant, manquât de se trouver à son arrivée?

Le docteur Mongrolle dirigeait la clinique de l'hôpital Magnan quand Raymond Piérard, à peine admis à l'internat, y témoigna d'une ardeur à tout apprendre « pour mieux faire », qui parfois effrayait le prudent médecin. Dès lors il tenta de modérer l'étudiant qu'il estimait déjà et qn'il ne cessa pas de chérir.

Plus tard, tous deux côte à côte se livrèrent aux études de pathologie psychique, le plus ardent profitant de l'expérience de son collègue assagi, Mongrolle admirant l'audace intuitive de Raymond, mais méfiant de ses effets sur un terrain aussi délicat que celui des maladies connexes des centres nerveux ou de la pensée. Excellent empirique et sagement matérialiste, il ne dominait point cependant sa crainte superstitieuse devant le domaine de l'âme ; la folie dont ses clients bordaient continuellement les abîmes s'ils n'y tombaient profondément, gardait à ses yeux un peu de ce caractère vénérable dont l'entourèrent les anciens. Inquiet des rapports mystérieux entre les désordres, il eût hésité devant des interventions qu'imaginait Piérard mais qu'ils expérimentèrent ensemble ; il accoutuma de considérer la suprématie de son jeune confrère; sans ambition pour sa part, et collaborateur bénévole, il se félicita que Piérard nommé professeur revînt enseigner dans la maison où lui-même avait pratiqué longtemps et dirigé les services. Depuis lors, Mongrolle toujours circonspect, Piérard toujours hardi, ils connurent un parfait et rare accord sur les terrains de la science et sur celui de l'amitié.

Mongrolle soignait les enfants de Raymond ; son âge lui avait permis d'accepter la confiance de Germaine, sans qu'il reçût d'ailleurs de confidences que sur la félicité du ménage, troublée à peine et rarement par les indispositions inévitables des petites filles, les incartades sans gravité de Stéphane.

Pendant le repas le professeur parla peu, mais son visage bienveillant souriait. En vérité tout l'encourageait à poursuivre son rêve optimiste. Dans le train il avait inconsciemment commencé d'établir le bilan de ses années ; au milieu des siens il en résuma les conclusions.

— Je viens de traverser une épreuve que j'ai désirée et que je redoutais. Souvent Mongrolle m'a vu dans une anxiété pareille, au seuil d'une expérience périlleuse. Mais si je réussissais, comme j'en sentais en moi la conviction, à sauver la raison d'un patient au risque de ses jours, c'était le salut de tant d'autres... Je tremblais, mais jamais de n'ai hésité.

— Il est vrai, — approuva Mongrolle ; — et souvent ton bonheur a égalé ton savoir.

— Pourtant j'avais le cœur bien inquiet, là-bas, au tribunal, — une clinique nouvelle pour moi ! — quand un misérable accusé, le premier jour, comparut... Eh bien ! j'affirme devant vous ce soir que, soulevé de pitié, je ne garde pourtant aucun doute sur la légitimité de mes verdicts. Je reçois cette certitude comme une récompense de ma vie loyale, de la tienne, Germaine, de celle de nos enfants excellents ; je vous la transmets donc comme un héritage honorable et sûr.

Et tourné vers Mongrolle, il lui adressa un amical reproche :

— Tu disais : « Dans des cabanons nous avons désespéré de guérir la lésion de malheureux fous qui se croyaient Dieu. Atteint de quel mal pareil, un pauvre homme ose-t-il s'arroger le droit de juger? »

— Tu sais que j'ai toujours été craintif. Il me paraissait redoutable d'aller volontairement au-devant d'une si majestueuse fonction. Comment la remplir? Au nom de qui?

— Au nom, si tu veux, de la continuité de l'espèce. — Et désignant ses enfants attentifs : — Au nom de ceux-ci.

— Peut-être ce levier me manquait-il, en effet...

— C'est ta faute, célibataire !

En riant, ils passèrent au fumoir où, doucement sollicité, Piérard détailla les épisodes de son séjour à Caen, l'estime particulière dont l'honorèrent le tribunal, ses collègues du jury et les notabilités de la ville.

Mongrolle le pria à dîner le lendemain chez lui avec quelques personnalités académiques dont il convenait que le professeur s'assurât les bonnes grâces en vue d'une candidature prochaine ; il les avait réunies sous le prétexte d'accueillir un médecin anglais mélomane et disert connu jadis en Allemagne.

Piérard s'en défendrait en vain ; il constata gaiement que

l'ambitieuse Germaine avait accepté déjà, et même il la soupçonnait d'avoir organisé sournoisement avec Mongrolle ces rencontres utiles.

Germaine, contente de ce confiant reproche, se retira avec ses filles. Après que Stéphane les eût suivies, Piérard retint Mongrolle prêt à prendre congé.

Aux questions concernant quelques malades en observation et la marche des services, Mongrolle crut deviner avec malice qu'on attendait d'autres réponses. Mais une interrogation directe le déconcerta : le professeur désire connaître en détail l'attitude de Rose-Marie en son absence...

Alors Mongrolle :

— Je m'étonne de ne pas la voir ici ce soir. Son intimité dans ta maison l'autorisait à y venir et même lui en faisait un devoir.

Et comme Piérard était prêt à l'interrompre avec impatience :

— Rose-Marie a travaillé avec l'ardeur que tu connais et de manière à n'être égalée par aucun de ses camarades.

— Quand je pense, — approuva en souriant Piérard, — qu'on a si longtemps discuté aux femmes le droit de concourir pour l'internat ! Il a fallu attendre jusqu'en 1887 que mademoiselle Klumpke vainquît pour la première fois les obstacles de la niaiserie et ceux de la méchanceté.

— Rose-Marie s'est montrée plus zélée encore que d'ordinaire. Hier ta femme m'a prié de la gronder parce qu'elle ne l'a pas visitée en ton absence. Elle a prétexté des travaux dont tu l'aurais chargée, tant dans la bibliothèque de l'hôpital qu'au laboratoire qui l'attire beaucoup depuis quelque temps.

Mongrolle observa le professeur avec curiosité.

— Rose-Marie m'a paru ombrageuse, muette malgré nos affectueuses observations, celles de ton fils.

Piérard avec humeur :

— Il fallait la laisser en repos.

— Ne crois-tu pas que Stéphane l'aime?

— Cela se peut. Malheureusement je crains qu'elle ne l'aime pas.

Mongrolle trahit sa satisfaction de l'indifférence de Piérard.

— Tu as dit : malheureusement!

Piérard éprouva une sensation fulgurante de blâme. Vient-il de mentir?... Il sait, il a vu, qu'il s'opposerait à l'amour de Stéphane pour Rose-Marie. Pourtant il répondit avec calme :

— Certes, car je la chéris déjà comme ma fille.

Mongrolle se reprocha le doute qui lui avait traversé l'esprit. Il estimait justement son ami. Un peu honteux il s'expliqua :

— C'est que la nature de tes relations avec cette jeune fille est singulière, comme mystique. J'entrevis cela le jour que résistant à mes suggestions prudentes, tu refusas de faire dans ton livre, à quelques électeurs spiritualistes de l'Académie, des concessions innocentes. Rose-Marie assistait à notre discussion. Elle te remercia avec une chaleur qui selon moi dénonçait son angoisse.

— Quelle folie ! Elle est grave, et je devine ce qui cause en ce moment sa peine, mais je connais aussi sa gaieté. Sur son visage, lis le goût de la vie.

— Sous le tertre, l'eau sombre bouillonne dans la caverne.

— Tu n'es qu'un vieux romantique ! Elle, au contraire, a l'esprit positif.

Mongrolle doutait.

— Ce jour-là, j'ai compris qu'il ne lui fallait pas moins que ta rigueur exemplaire pour ne pas retourner où l'entraînait son penchant religieux. J'ai compris que tu es sa foi.

— Je tâcherai de demeurer digne de cela.

— Prends garde.

Craignant de déplaire en insistant, Mongrolle blâma les internes qui plaisantaient les préférences du maître pour leur jolie camarade.

Mais Piérard l'interrompit. En vérité, la sottise d'élèves qu'il aime le peine et le blesse. Quel pauvre idéal assignent-ils à leur jeunesse? quel objectif à leur âge mur? Quelque chose de son existence passée les autoriserait donc à le soupçonner de bassesse !... Si soumis que l'on soit à vingt ans à l'empire des sens, ils devaient garder au moins d'eux-mêmes un mépris indulgent, mais salutaire, mais nécessaire. Le mal que l'on sent provisoire, que l'on condamne en soi, ne dégrade pas. Ces jeunes hommes qui voudraient se consacrer à la science

en désespèrent-ils donc au point d'admettre gratuitement des suppositions déshonorantes pour un maître irréprochable, qu'ils envient, dont ils prétendent imiter les travaux et la vie ?

— Rose-Marie est traitée en amie par ma femme, par mes filles. Elle ne demeure pas dans ma maison à cause d'un besoin d'indépendance que j'ai respecté. Mais Germaine aussi s'est attachée à la malheureuse et sage orpheline. Je m'enorgueillirais justement que grâce à notre influence elle eût connu quelque douceur à demeurer un noble esprit, qu'elle méritât demain d'être une femme heureuse, et peut-être un savant. La confiance de cette enfant je l'ai reçue, moi vieil homme déjà, sans l'avoir sollicitée, mais avec respect et avec joie, et je la conserverai, je l'espère, malgré les railleries de ces gamins ! Je reste assez sûr de moi pour mépriser des apparences, puisqu'il y a, paraît-il (je l'ignorais), des apparences. Je ne les braverai point, — je sais le mal qu'avec leur aide on peut faire ; tout de même je ne sacrifierai rien, ni de Rose-Marie ni de moi, à la crainte des apparences.

Après le départ de Mongrolle, Piérard s'inquiéta, à cause de la lueur qui tout à l'heure semblait lui brûler la conscience.. Mais pouvait-il souhaiter que Stéphane épousât la sœur d'une condamnée? Il se rassura.

III

Dans un des quartiers les plus excentriques et les plus paisibles de la rive gauche, les vastes bâtiments de l'hôpital Magnan offrent un refuge aux stigmatisés de la vie moderne : alcooliques, victimes ou héritiers innocents de maladies spécifiques, tuberculeux, ébranlés par la misère et l'âpreté des luttes, proies de cette névrose spéciale à qui joue contre la société son existence ou son honneur et a perdu, dans l'angoisse de ce risque, l'équilibre nécessaire au fonctionnement de l'organisme.

Au centre d'une pelouse, sur une gaine élégante qu'entoure une corbeille fleurie, le fin visage aux yeux perçants profondément abrités de l'illustre professeur V. Magnan, élève sa

sereine égide au milieu d'un grand jardin. Sur la stèle, le sculpteur et médecin Paul Richer incrusta un bas-relief symbolique :

Le Maître affectueux et paternel, au lit d'une grande agitée qu'il vient de libérer de ses entraves, et qui dans l'effusion de sa reconnaissance, le remercie d'avoir préféré la douceur à la contrainte : *Maluit lenitatem quam vim adhibere*[1].

Témoignages à jamais honorables, Magnan supprima la camisole de force dans le traitement des agités ; il ferma les cabanons des asiles et soumit aux progrès de l'hygiène les milieux hospitaliers où vivent les aliénés.

Le rappel de ces simples réalisations modère sans les arrêter les initiatives de la thérapeutique, impose d'abord aux imaginations hasardeuses les lois de l'expérience.

Pourtant, en entrant à l'hôpital Magnan, on ne laisse pas toute espérance. Ici, des nerveux, des déséquilibrés, peu de fous incurables. Les médecins luttent avec un espoir passionné. Tous les spécialistes tournent les regards vers cette vieille maison récemment débaptisée qu'une ardente activité vient de rajeunir. Parmi les internes et les élèves assidus, de jeunes auditeurs étrangers recherchent l'enseignement de Raymond Piérard obstiné, avec une foi communicative, à retenir ou à rappeler dans la matière le souffle de l'esprit.

Piérard se trouva dès l'école attiré par les désordres cérébraux ; leurs atteintes à la responsabilité devaient hanter ses préoccupations morales. Une étude attentive lui révéla fréquemment, à l'origine d'un grand nombre d'accidents mentaux, la faute du sujet ou de ses ascendants ; mais des constatations identiques s'imposent pour tant d'autres misères physiques !

Il refusa de consigner ces patients dans une catégorie à part. Indignes d'un respect sacré ou d'un mépris superstitieux, — ni inspirés ni châtiés par des dieux mystérieux, — des malades

1. Cette citation ainsi que les renseignements concernant V. Magnan sont empruntés à une note substantielle parue dans la *Presse Médicale* du 12 octobre 1916, sous la signature de l'éminent professeur Dupré. Nous saisissons cette occasion de le remercier pour le courtois accueil qu'il consentit à nos investigations indiscrètes. Nous avons rapporté, de la clinique qu'il dirige à l'asile Sainte-Anne, des sentiments de vive admiration pour son haut enseignement et pour son active bonté qui ne le cèdent en rien aux traditions reçues de V. Magnan.

n'échappant pas aux lois naturelles. Ces lois s'offrent aux découvertes de l'homme ; il n'y a plus de terres inabordables.

Cet état vigoureux de son esprit l'engageait souvent dans des expériences hardies, malgré les objections timides de Mongrolle.

Ni sceptique ni respectueux, mineur persévérant des profondes veines de la vie, Piérard, séduit d'abord comme la plupart des jeunes gens par les interventions positives de la chirurgie, s'acharna ensuite, au laboratoire, à découvrir la fonction encore inconnue de certaines substances dont la présence est constatée dans le corps humain.

Avant lui, les méthodes histologiques et l'instrumentation insuffisantes constataient bien les lacunes, l'atrophie irréparable de telles circonvolutions du cerveau; elles ajoutaient ainsi un élément à l'étude des psychopathies [1]. Piérard illustra son nom par une observation plus attentive et plus heureuse du liquide que contiennent les méninges et qui enveloppe le cerveau et la moelle épinière [2].

Encouragé par quelques découvertes et impatienté par l'enseignement insuffisant comme un constat que « les maladies mentales découlent fatalement des désordres anatomiques », confiant dans la volonté universellement bienveillante de la nature, il se convainquit que la cause de ces désordres est extérieure à l'organisme naturellement sain. Il s'agissait donc d'aider « la Bienveillante » à réparer elle-même l'offense que lui avaient infligée des ancêtres ignorants et destructeurs, et de connaître l'ennemi que, par faute ou négligence, ils avaient laissé pénétrer du dehors, de l'expulser.

Tous les troubles du cerveau sont reliés encore à la pathologie des autres organes et se rattachent ainsi à la médecine générale. Piérard connut que, pour approcher seulement du but, la puissance de son effort devrait être infinie.

Sans doute parce qu'il s'était assuré d'abord de vérités et de principes scientifiques fondamentaux qu'il ne contrôlait

1. Mais aucun verre grossissant ne permet de découvrir les causes de la plupart des troubles vésaniques, ni par conséquent de les prévenir et de les traiter.

2. Par le procédé de Bordet et Gengou, *la Déviation du complément*, il constata chez certains malades, en outre des leucocytes et de l'albumine, des éléments anormaux.

plus, les échecs relatifs d'expériences toujours imparfaites ne le découragèrent point de pénétrer, aux lueurs artificielles de l'intuition, dans des domaines jusqu'à lui demeurés ténébreux.

Il aimait pourtant auprès de lui Mongrolle, méfiant de tout ce qui n'a pas encore été découvert, et même de ce qui l'a été depuis longtemps. Il lui disait en riant :

— Tu es le lest nécessaire à la bonne marche de mon aéronef, à son équilibre. Quand je veux m'élever plus haut, je te jette par-dessus bord.

Les hardiesses de Piérard avaient obtenu des succès. Par l'inoculation au milieu du bulbe rachidien de préparations arsenicales nouvelles et de dérivés de la quinine, il avait rendu en peu de temps à une existance à peu près normale des pensionnaires désespérés de son hôpital. Pourtant, avec le sceptique Mongrolle, il admettait le prochain retour de leur mal :

— Je cherche, — disait-il, — dans le sens de la nature ; elle ne peut manquer de m'aider.

Respectueux de son harmonie, il en admirait les mécanismes et l'énergie. Tout se réduisait pour lui à leur bon fonctionnement. Le bien gisait là. Et il estimait les vertus d'une loi sociale à la mesure des rouages d'une locomotive, d'un cil protecteur de l'œil, ou d'une fonction du pancréas.

Responsable d'abord de sa machine propre, il exigeait que sa conscience la réglât attentivement ; aussi ne lui laissait-il pas de repos.

Satisfait à peu près de toutes choses et de la vie, son panglossisme en attribuait les maux à des fautes d'attention ou de science que les hommes atténueraient de génération en génération en se perfectionnant eux-mêmes. Et si on lui objectait la mort, il répondait que l'homme futur ne manquera pas de l'accepter comme l'éjection normale d'un déchet par l'organisme sain... Son cœur amoureux, conjugal, tendrement paternel se fût indigné à l'idée d'une sèche et indolore séparation des siens ; alors il admettait la douleur comme une émotion salutaire à l'organisme, à l'activité de certains nerfs dont l'atrophie amènerait, égoïsme ou cruauté, des désordres purement physiques.

IV

Rose-Marie avait suivi toute la matinée la tournée du docteur Mongrolle à travers les salles. Tous deux attendaient Piérard dans son cabinet haut et clair donnant sur les jardins.

Après un salut abrégé à cause de la présence du personnel, surveillants, docteurs, étudiants, le professeur dut tout de suite examiner quatre ou cinq malades dont l'hospitalisation, selon les règlements, devient définitive seulement après quinze jours d'hygiène et de traitement.

Piérard écouta les plaintes des agités, répondit avec bonté, conclut avec exactitude, et de chaque cas particulier il dégagea un enseignement que son entourage recueillit avec une déférente admiration. Il en appréciait habituellement les témoignages, mais ce jour-là, il supporta impatiemment la durée de cette visite, soucieux de l'attitude de Rose-Marie qui semblait l'éviter, retenu de l'interroger par le sourire de ses auditeurs qu'il devinait maintenant curieux et ironiques.

Tandis qu'il pressait à l'économat une conversation d'ordre administratif indispensable après une semaine d'absence, Rose-Marie dépouilla sa blouse de travail et quitta l'hôpital, renonçant au privilège de cheminer en compagnie de son maître le long de la Seine et jusqu'à son logis proche du quai de la Tournelle.

Dans l'après-midi, Piérard, assuré de la retrouver mais sincèrement persuadé que le goût de reprendre le travail du laboratoire, uniquement, l'avait ramené à Magnan, fit prier Rose-Marie de le rejoindre.

A peine la porte fermée sur eux, il s'inquiéta de son embarras. Que savait-elle, et qu'allait-elle lui dire? D'elle qui le fuyait et de lui qui l'obligeait un peu brutalement à l'entendre, c'est Rose-Marie la première qui rompit le silence.

D'abord elle appuya son front à la vitre, immobile comme une enfant chagrine, et Piérard guettait le mouvement de ses épaules qu'il croyait secouées par des sanglots. Mais non ; retournée, elle le dévisagea de ses yeux secs.

— Comment avez-vous osé juger?

Il subit de longs et durs reproches. Toutes les tentations

du prétoire, il les reconnut comme de vieux ennemis vaincus. Le timbre d'une voix chère, les marques émouvantes d'une grande peine le bouleversèrent mais ne changèrent rien à la certitude du devoir accompli, — et cela lui plut.

L'étudiante puisait dans la colère une singulière éloquence. Elle ne pouvait concevoir que le professeur eût osé *cela*, qu'il l'eût recherché volontairement. Longtemps elle l'a admiré, mais c'est trop d'orgueil! Elle ne le comprend plus. Qu'a-t-il appris en quelques heures, ce savant consciencieux? Qu'a-t-il connu en une audience, ce psychiâtre, des tares héritées, irrésistibles, des malheureux qui défilèrent à la barre devant lui, dispensateur audacieux de grâces ou de châtiments? Tout crime contre la collectivité, a dit quelquefois Piérard, autorise des juges. Non pas ! mais des vengeurs. Car juger au nom de quoi? au nom de qui? Si ce n'est au nom du Christ?

Piérard sourit. Ce cri ne signifiait pas un retour à la foi, mais, dans cette minute, un appel à l'anarchie, comme il était naturel chez une ancienne ultramontaine! Ceux que dompta la camisole romaine ne supportent aucun autre vêtement ; ceux donc qui l'ont rejetée demeurent longtemps nus et révoltés.

Il se tut, jusqu'au moment qu'elle le reprit avec une sorte de fureur, et revenant sur les circonstances du procès, parce qu'il avait condamné Henriette Durieux.

— Pourtant, je savais qu'elle est votre sœur.

Piérard regarda doucement Rose-Marie atterrée. Elle cachait son visage dans ses mains.

Piérard expliqua pourquoi il devait condamner comme un saint inquisiteur (nul de plus pur !) et pour d'aussi exigeants motifs.

Mais elle l'interrompit, moins hautement soucieuse :

— Votre femme, vos filles ! Qu'elles ignorent que je suis la sœur d'une criminelle!

Assise maintenant, elle pleurait sur l'infortunée pire que morte.

— Je l'aime. Est-elle belle encore? Elle était la plus pieuse. Ma grand'mère s'en félicitait, disant que sans cela elle eût été la moins sage. Elle aimait tout. Tout la tentait.

Rose-Marie revenait à ce qui semblait surtout l'accabler :

— Comment reparaître chez vous? Jeanne et Claudie m'appellent souvent leur sœur. Plus tard me reprocheront-elles leurs caresses? Comment revoir votre femme sans tout avouer? Comment mentir? Mais attendez, voulez-vous? attendez que je lui apprenne, un jour, moi-même, plus tard...

— Ce matin, Rose-Marie, j'ai tout confié à Germaine.

Elle se tut, combien différente de la jeune fille ombrageuse, apparemment irritée parce que son maître l'avait déçue par une contradiction de doctrine. Elle détestait son hypocrisie de tout à l'heure ; elle avait eu peur et honte, voilà ce qu'avait caché sa colère. Elle demandait qu'on lui pardonnât.

Piérard ne connaissait pas de remèdes pour les angoisses morales. Ne peut-on rien tenter contre elles? Au secours de cette enfant innocente et humiliée, se trouvera-t-il ici inférieur au vieux catholicisme, consolant avec ses promesses de rachat par le martyre d'un Dieu, et qui prétend pour les croyants alléger le cruel fardeau? Le Christ cheminant vers le Calvaire en soulevait une part sur son épaule meurtrie...

L'orgueil poussa Piérard à chercher, — et la pitié.

Il haïssait la révolte, et il la craignait. Elle engendre les désordres dont les révoltés d'abord sont les victimes. Impuissant à écarter le mal, il l'expliquait et il le justifiait. Ainsi les médecins satisfont-ils eux-mêmes, et parfois leurs malades.

— C'est par la douleur que nous communions avec les hommes. Ils nous reconnaissent dès que nous pleurons. Ils aiment la souffrance, ils l'exigent ; ils font des martyrs et aussitôt ils les adorent par un sadisme logique et merveilleux. Par la souffrance on se sent pareil à eux ; on achète le droit d'enseigner à ce prix seulement. Voyez par quels détours les démagogues haineux prétendent soulever le peuple, par quelles lois de désastre et de ruine, sachant bien qu'il tient à nous faire partager sa misère plutôt qu'à voler nos plaisirs. Mais le jour terrible où chacun verrait auprès de soi le visage de la douleur, qui sait si l'amour ne serait pas près d'être universel?

— Mais la honte?

— La honte aussi, Rose-Marie, est bonne et féconde. Jésus choisit dans l'humiliation le chemin de sa puissance, et sa

croix honteuse domine l'orgueil des sceptres. Souffrir, courber le front, ouvrirent les voies de son ambition.

Il semblait à Piérard qu'il acquittât envers Rose-Marie une partie de la dette, contractée le jour qu'il accepta sa soumission spirituelle. Il poursuivit :

— Jamais, mon enfant, vous n'aurez atteint aussi haut si vous le voulez ; et déjà votre visage est enrichi d'une beauté nouvelle... Je sais que vous n'avez pas interrompu votre travail ; continuez. Je promets qu'il sera fructueux et rayonnant.

Raymond Piérard parla seul et longtemps. Les regards anxieux et reconnaissants de Rose-Marie soutenaient son éloquence... Son éloquence ! il l'embarrassa un peu de la constater. Si l'orateur est encouragé à la tribune par le consentement collectif, il s'est senti, lui, fortifié par la bonne volonté de cette jeune fille dont il pesa la valeur secrète. Elle avait désiré qu'il parlât ; voici que ses larmes ne coulent plus ; l'âpreté de ses traits s'adoucit.

Il souhaitait de ne pas se trouver inférieur à la tâche de cette minute ; apaiser le chagrin d'une enfant lui paraissait digne de l'effort de son intelligence et de sa volonté.

Séparé d'elle par une large table, à mesure que son cœur s'ouvrait il n'osait plus regarder Rose-Marie. Par quelle étonnante pudeur? Le riche ne doit pas gâter ce qu'il donne en cherchant sur la face du pauvre les traits de la gratitude ou ceux de l'embarras.

Piérard s'assura qu'une telle délicatesse l'éloignait de celle qu'il situait dans sa paisible tendresse proche de Jeanne et de Claudie.

Il se félicita de rencontrer son fils qui après le cours de droit, et tenté par la tiède journée, était venu le chercher ici.

— Reste avec elle. Reconduis-la.

Il sait que Rose-Marie n'aime pas Stéphane ; alors pourquoi s'est-il admiré de les laisser ensemble et a-t-il cru vaincre ainsi l'hypocrisie, se guider à la lueur fulgurante qui, l'autre soir, raya sa conscience?

Incapable de toute besogne, il rentra seul et songea :

« Avais-je le droit de parler ainsi, moi qui n'ai jamais souffert à tel point ni rougi? »

Mais pouvait-il dire autre chose que cela qu'il a pensé, senti ?

Attentif, même sévère, il se jugea irréprochable, mais il constata l'impossibilité de se connaître totalement soi-même. L'essentiel est d'écarter les causes d'aveuglement.

Rose-Marie refusa l'offre de Stéphane un peu inquiet du trouble que marquait le visage de la jeune fille.

Peut-être devait-elle une explication à ce loyal camarade qui ne l'interrogeait pas.

— Je viens, — dit-elle bravement, — d'éprouver une grande peine.

— Confiez-la-moi.

— Une honte !

— Faites-m'en l'aveu.

— Pas encore...

Voici que, devant ses yeux, de nouveau a passé l'image qui depuis trois jours ne la quitta pas : une coupable toujours chérie, devant les juges ! un jury d'hommes médiocres ; parmi eux, et tout aussi impitoyable, le maître qu'elle estime entre tous, celui qui remplaça le prêtre dans sa vie...

La colère ne crispait plus sa lèvre et son petit menton, mais un chagrin tel qu'en éprouvent les enfants, profond et non sans douceur. Les larmes qui consolent un peu s'éparpillaient sur ses joues fraîches.

Elle regretta cette faiblesse, parce que Stéphane ému avait fait un pas vers elle... Bien vite elle a repris, comme pour établir qu'elle est forte maintenant, et même consolée, qu'elle n'a besoin de personne :

— Votre père sait.

Elle a ajouté, le front penché, avec toute sa confusion revenue :

— Votre mère aussi...

Et Stéphane, avant qu'elle eût achevé, pensant au père qu'il vénère :

— Il mérite votre confiance !

Rose-Marie a relevé la tête :

— C'est pour cela que je l'aime.

Seule, dans le soir déjà étoilé, Rose-Marie, longeant les quais, songe au professeur Piérard sorti pour elle de son amicale froideur. Cette nouveauté l'occupe. L'étudiante a vingt-deux ans. Sans doute paraît-elle davantage à cause de son allure décidée et même garçonnière, mais ses yeux dénoncent une parfaite et pure jeunesse à qui les autopsies n'ont rien révélé, peut-être parce que la vie ne réside pas dans les corps.

Les inductions des prophètes rationalistes l'intriguèrent sans la séduire ; son maître enseigne et pratique un idéal sensible. Les traits de Piérard marquent seulement d'une discipline un peu étroite et volontaire ; elle vient de reconnaître le son d'un cœur et d'un esprit ardents.

Elle le préfère ainsi plus humain, au-dessus de la défaillance mais plus près de ceux qui défaillent.

Elle ne souffre presque plus...

CHAPITRE II

COMME L'AMOUR, L'AMITIÉ CHOISIT SES VICTIMES

I

Au dîner où l'avait convié Mongrolle, Raymond Piérard connut Édouard Ryde ; mais ce médecin anglais préférait lui-même le diminutif de son prénom, il signait : Ned, sa correspondance et ses travaux scientifiques.

Nous tenterons d'expliquer comment Ned Ryde joua dans la vie de Raymond un rôle singulier, prépondérant ; et pourquoi le professeur, assuré dans la conduite ordonnée de sa vie par ses convictions, sa vanité, ses intérêts, et même la médiocrité relative de son intelligence, — tant de raisons de demeurer inébranlable ! — subit l'influence de cet étranger.

Ce soir-là, d'après les souvenirs de Germaine et de Mongrolle qui souvent les évoquèrent, l'hôte avait réuni avec quelques femmes deux membres de l'Académie, dont un grand seigneur qui acceptait d'être le parrain de Piérard à une prochaine élection, un sénateur titulaire autrefois du portefeuille de l'Instruction publique, et le peintre Slevin, un artiste cruellement intuitif qui, après avoir portraicturé

avec un rare bonheur les plus belles mondaines et les hommes notoires, venait de débuter avec éclat dans la littérature par plusieurs volumes de mémoires où il décrivait les actes et les tares de ceux qui pensaient se dérober à l'indiscrétion de ses pinceaux.

Tout de suite l'Anglais, rencontré par Mongrolle à Berlin avant la guerre, témoigna d'une sympathie particulièrement déférente pour Piérard.

A table, il se montra brillant, ingénieux, aisé avec une nuance d'excès, — tels ces causeurs qui inclinent aux confidences aussitôt qu'ils se sentent maîtres de l'attention, — sans doute par une feinte engageante, car parmi tant d'opinions que Ned soutint devant l'ancien ministre avec verve et parfois avec chaleur, aucune peut-être qu'il ne semblât prêt à percer d'une raillerie, pourvu qu'un seul convive s'y révélât hostile, si bien qu'en se prodiguant on eût observé qu'il se réservait.

Érudit avec les deux académiciens, il marqua surtout pour le professeur une connaissance étendue des sciences psychiques. Par des anecdotes tirées les unes des auteurs anciens, d'autres de ses observations personnelles, il ouvrit en ces matières abstraites un accès pour des auditeurs ignorants, et il profita de l'amusement et de la bienveillance pour citer avec respect l'œuvre de Piérard, charmé déjà par cette intelligence variée. Ned, attentif, démêla une part de plaisir dans son apparente confusion.

Au fumoir, l'étranger lassé ou méprisant s'assit auprès de Slevin avec qui il affectait une entente amicale. Il se montrait flatté que le peintre eût souhaité de fixer son attitude et ses traits, et ne s'offensait pas de l'inquiétante ressemblance saisie en quelques poses rapides. Les autres hommes parlaient peu, redoutant inconsciemment les critiques ou les comparaisons soit de Ned Ryde soit de l'analyste.

Dans le salon d'attente un Steinway chargé de partitions attestait les goûts du docteur Mongrolle. A sa prière Ned Ryde s'assit au piano; il motiva sa préférence pour Chopin qui, dit-il, lui apprit la vie, manifestant « qu'il en faut posséder, aimer également les peines et les joies ». Comment laissa-t-il deviner dès lors que sa jeunesse fut romanesque,

voire tourmentée? Il s'exposait avec l'exubérance indiscrète des séducteurs... Qui voulait-il séduire?

Il joua un prélude, ou un nocturne, et il le commenta en quelques paroles qui semblaient le prolongement naturel de la mélodie. Il s'adaptait singulièrement aux rêves maladifs, aux appels du musicien romantique ; il dit l'idéalisme, mais aussi la sensualité de Chopin appuyé sur les grands classiques mais tendant vers l'avenir...

Chopin désire, regrette et se déchire !

Slevin, qui se souvenait de l'ardeur du pianiste à interpréter *la Mort d'Yseult*, lui tendit la partition préférée. Mais Ned Ryde affectait aujourd'hui de dédaigner le maître allemand :

— Wagner puisa dans *Struensée* le modèle du leitmotiv qui ne fut jamais dépassé. Ah ! l'admirable phrase qui après avoir rampé comme une racine dans tous les groupes de l'orchestre offre sa fleur à la fin seulement du drame !

Et Ned, d'une voix mélodieuse, chanta avec sa juste notation l'air émouvant de la *Bénédiction* tandis que ses doigts distraits, sur le clavier, paraissaient délivrer la rumeur contenue des instruments combinés par Meyerbeer.

Il fit tourner le tabouret, ralluma son cigare éteint, et s'adressant au peintre encore frémissant d'une joie musicale :

— Tous ceux-là sont des enchaînés. Il faudrait se lâcher un peu les mains, et marcher seul. Éternellement modifiera-t-on les formes précédentes? Le canon de la beauté doit demeurer intact, ou bien il est arbitraire. Tous les artistes aujourd'hui vénèrent une logique en marbre pur. Sous des chairs diversement teintées, ils s'appliquent au vieux squelette.

Il semblait que Slevin, silencieux, approuvât. Il songeait simplement au portrait offert à ce passant à la suite d'une émotion analogue à celle qu'il vient encore d'éprouver : œuvre qu'il avait entreprise et réalisée sans le soin minutieux habituel, avec une rapide et poignante sûreté.

Le sénateur intervint :

— Dans cette logique résident le secret des sociétés, leurs lois.

— Certes, confirma Ned Ryde, et nul ne les transgresse.

Et après un silence :

— Pourtant je crois que naît à cette heure, dans l'univers musical, un Slave qui sera le maître du désordre.

Et Mongrolle :

— Mais l'harmonie est identique à l'art; le désordre ne saurait rien féconder.

— Gardons-nous, cher monsieur, de tant d'affirmations ! ou servons-nous-en par jeu, en les opposant tour à tour à leurs contraires. Je tiens d'un ornithologue une curieuse observation sur les heureux effets du désordre. Pendant la guerre, les oiseaux sur les champs de bataille, impressionnés par le fracas perpétuel des obus, chantaient sans arrêt comme de petites boîtes à musique détraquées.

— Mais votre Slave?

— Eh bien ! celui-là, exempt de tout plan, coupe, structure raisonnée, obéit à cette règle seule et difficile de n'en subir aucune.

Et avant qu'on l'y invitât, Ned Ryde, ardemment, comme s'il défiait, arracha au piano des sons d'un charme dissonant mais non douteux. Il ne nomma point le compositeur. Pourquoi rit-il en déclarant :

— Celui-ci m'apprend la liberté par le mépris de ce qui fait communément la valeur de la vie.

Et il ajouta une boutade :

— Il faut la désorganiser si l'on en veut jouir sans qu'elle se défende !

On sourit à ce paradoxe. Slevin apprécia que jamais il n'avait fait plus audacieusement ressemblant... Piérard demeura impassible, parce qu'il réprouvait trop fortement. Germaine crut cela et sans doute Ned Ryde aussi, car il dit à peu près :

— Il y a la vraie face des choses, mais je ne puis m'empêcher de voir l'autre en même temps...

En somme il s'excusa, et cela ne paraissait pas nécessaire.

Ce soir-là Piérard invita Ryde à le visiter.

Ainsi débuta une liaison surprenante entre le professeur correct, réservé, parfois hautain, et l'Anglais exubérant dont l'élégance péchait toujours par quelque excès dans la recherche ou dans la négligence.

Dès le lendemain Piérard conduisit Ned Ryde à « Magnan », où tous deux plaisantèrent la surprise de Mongrolle. Mais

celui-ci dut bientôt s'habituer aux visites fréquentes de Ned dans les salles où il écoutait avec déférence ; instruit et même ingénieux, il objectait ou interrogeait.

Piérard s'amusait du contraste entre la modestie voulue de l'attitude et l'audace des propositions. Nous savons qu'il estimait la hardiesse chez un médecin ; il ne refusa rien à la sympathie naissante, à l'estime pour le nouveau venu.

En quittant l'hôpital, les deux hommes cheminaient souvent ensemble jusqu'au quai de la Tournelle où Ryde, quittant les sujets médicaux, hasardait en riant devant ses hôtes des paradoxes dont le cynisme semblait inouï.

Parmi l'étonnement (tout au plus) et l'hésitation de l'entourage, l'antipathie de Stéphane trancha et, par sa rigueur obstinée, amena des réactions dont le docteur Ryde profita d'abord.

Les premières fois que l'Anglais prit un repas à la table de famille, Germaine constata la réserve de son fils. Stéphane voulut nier ; ensuite il avoua que la présence de Ryde lui avait paru surprenante, fâcheuse, intolérable. Le jeune homme refusait de s'expliquer mieux si sa mère le reprenait sur sa sauvagerie.

Obligée à combattre ce penchant que rien absolument ne semblait excuser, elle observa davantage l'étranger, et se souvint.

Au retour de la première rencontre, dans la voiture qui les ramenait de chez Mongrolle, Germaine avait supputé, selon la manie commune à tous les ménages de candidats, les chances académiques de son mari, et Piérard l'ayant interrompue pour lui parler de ce M. Ryde qui l'intriguait, Germaine, — maintenant elle se le rappelle, — avait exposé sa gêne devant cet esprit aigu et trop souple. Piérard avait opiné que l'Anglais s'était montré singulièrement amical en tâchant à lui attirer des suffrages utiles. A l'objection de Germaine :

— Ne trouves-tu pas cela indiscret de la part d'un inconnu?

— Non, fut-il répondu, mais au contraire fort obligeant.

Alors Germaine s'était étonnée du peu de résistance de son mari, de son consentement tacite (il l'a nié) aux doctrines subversives (le sont-elles?), en art du moins, exposées devant les deux personnages à qui il importait de plaire.

— Tout à l'heure, n'as-tu pas reproché à cet aimable

homme de m'avoir trop flatteusement, tu as dit : indiscrètement, loué?

Quant à plaire aux électeurs, Piérard pensait y réussir ailleurs que sur des questions musicales... Pourtant il avait avoué son embarras, à lui aussi, dans la soirée, de s'être montré inférieur à lui-même, d'esprit moins prompt que ce mélomane original qu'il approuvait au fond, contre l'opinion unanime... car l'entente passagère avec un artiste aussi sensible que Slevin n'impliquait aucun accord essentiel. Raymond a développé sans y penser, et implicitement approuvé la doctrine du compositeur slave : « La beauté est en chacune des parties... L'émotion musicale est un désir vers une région spirituelle que rend irréalisable l'ordonnance d'une mélodie ou même d'une règle, d'une prosodie harmoniques... » Germaine ayant fait observer à son mari combien ceci était à l'opposé de ses opinions habituelles, il a secoué la tête, un moment silencieux ; ensuite il a reconnu sa contradiction ; il s'en est excusé.

L'automobile confortable, bourgeoise, classique, s'harmoniait avec la cordiale présence de Germaine, le sourire attendri de son mari. Doit-elle à cela d'en garder elle-même un souvenir rassurant? Depuis bientôt vingt-cinq ans ne repose-t-elle pas en sécurité contre le cœur de Raymond, ce cœur aux battements forts et réguliers? quel secours supérieur pour sa ferme intelligence?...

Ces petits faits, ces impressions ne justifient en rien les manières de Stéphane qui d'ailleurs a tout ignoré. Connus de lui, quels arguments en eût-il tirés en faveur de sa résistance déplaisante et absurde?

A ce souvenir elle en joint d'autres malgré elle... Comme les éléments d'un réquisitoire contre le docteur Ryde? plutôt d'une plaidoirie en faveur de Stéphane.

Elle évoque ainsi la mémoire d'un déjeuner, quai de la Tournelle, où pérorait le député Ostaldi, un de ces philanthropes que le mot « progrès » boursoufle et qui souhaitent d'être les prêtres gras de cette religion nouvelle. Une religion ! Ned approuva, même il surpassa les dithyrambes, et conclut bonnement que les deux bases de son mystère fondamental et nécessaire ne sont autres que la haine et le désordre..

Germaine a retenu peu de choses, seulement quelques bribes de phrases et d'idées : « Pour progresser, les hommes doivent détester d'abord les méthodes et les lois actuelles... ensuite viendra leur destruction... et naturellement celle de leurs fauteurs. » — Ned Ryde, une heure durant, se joua de l'homme politique, démontant le pantin, l'amena à s'enfuir. Et la réactionnaire Germaine qui juge habituellement trop avancées les opinions de son mari, connut dans les arguments ironiques de Ned, dans sa voix sifflante, dans son flegme sincère, une telle insolence, un tel mépris de toutes les recherches de l'esprit humain qu'elle en voulut à Raymond de l'avoir toléré, de l'avoir approuvé.

Ned Ryde riait ; il tenta d'atténuer ses paroles scandaleuses par des sarcasmes sur la personne qui venait de sortir et sur ses ridicules, mais dans ses yeux brillait une sorte de fièvre qu'il attribua le lendemain à un malaise subit. Assurément il se possédait mal, car il commit, ce même jour, une incorrection; du moins, Piérard n'admettant pas ce jugement trop sévère, une indiscrétion.

Sur le bureau du professeur traînait habituellement parmi des objets favoris, un charmant petit bronze ciselé par un artiste de la Renaissance. La statuette polie par les mains de tant de collectionneurs, depuis Jules II peut-être à qui l'eût destinée un élève de Benvenuto, était revêtue d'un or à peine usé mais luisant diversement de manière à animer d'une vie singulière les plis de la draperie et les saillants des visages.

Car c'était l'effigie d'un Janus à deux faces.

Ce dieu monstre, inconnu des âges pieux où les arts ordonnaient la plastique divine, se trahit seulement par des pierres gravées ou des monnaies d'une basse latinité. Il appartenait à des périodes de décadence ou de renouveau de se complaire à l'énigme de son double sourire. Ned Ryde en parla d'abord en érudit, avec une froideur affectée ; mais il contemplait avidement le menu chef-d'œuvre ; bientôt l'intensité de son émotion se décela par un diapason au-dessus de ce que permet la bonne compagnie. Et Germaine blâmait au hasard soit le lyrisme excessif, soit le vulgaire cabotinage.

— Janus, — dit-il, — Janus, en sa poitrine creuse, reçoit comme en une caverne noire les lumières et les sons. Ses

fronts plissés, ses yeux de bouc tournés les uns vers l'Orient, les autres vers l'Occident contemplent et écoutent le passé et l'avenir; ceux-ci le oui, ceux-là le non. Mais l'Orient et l'Occident à l'antipode se rejoignent, et si deux yeux abandonnent les humains, les temps trop éloignés, les vérités vieillies, c'est qu'à leur horizon deux autres les voient poindre, grandir et s'approcher, immortels et rajeunis, identiques. Le passé a rejoint le futur, le non s'est fondu dans le oui. Janus ayant connu le réel et le néant de tout, a voilé ses regards d'un sourire ironique. Il s'est réfugié dans les ténèbres intérieures que seuls des rêves illuminent.

L'ardeur nerveuse de Ned Ryde était surprenante, plus forte peut-être que sa volonté, car il ne se retint pas de désirer hautement la possession de la statuette que sa main trop fine caressait, retenait excessivement. Par quoi Germaine fut-elle surtout choquée? par l'impudeur? le pessimisme ou l'immoralité?... Piérard refusa avec un peu d'agacement. Après le départ de Ned Ryde, il traita de plaisanteries des propos si contraires à sa doctrine. Pourtant Germaine a regretté que l'homme qu'elle admire se fût plu à de tels jeux.

Elle est heureuse que Stéphane, ce jour-là, ait été retenu loin de la maison. Ainsi aucune excuse ne lui est accordée de détester celui qu'il appelle l'intrus.

Germaine s'irrita contre son fils. Sans lui, jamais sa pensée ne serait revenue sur ces vétilles. Comment ose-t-il juger les amitiés du père?... Elle fit à Ned un accueil plus chaleureux.

Dans le même temps Mongrolle, après des expériences nombreuses, soumit ses conclusions au sujet d'un médicament combiné par le professeur, une nouvelle préparation colloïdale, efficace, sans danger, mais dont les effets, hélas ! ne durent point. Mongrolle, Germaine confessèrent leur déception. Cette panacée des névroses pouvait procurer une fortune par l'entremise des chimistes industriels. Avec les profits, Piérard avait rêvé d'édifier dans les jardins de l'hôpital Magnan un laboratoire et une salle d'opérations munis des plus récents perfectionnements...

Ned Ryde arrivant quai de la Tournelle fut averti de cet échec. Il le nia. Le remède ne procure-t-il pas un réel soulagement? Pourquoi négliger une occasion de s'enrichir?

Piérard motiva son refus.

Gagnée par les préventions de Stéphane, Germaine observait Ned. Insisterait-il? Elle connaît la probité de son mari ! Elle a prévu qu'il repoussera l'idée même d'un mensonge; elle attend, désireuse, une insistance imprudente de l'Anglais qui situerait chacun une fois pour toutes.

Ned Ryde, négligent, satisfait par la réponse, parla d'autre chose...

Alors Germaine accusa Stéphane d'injustice ; elle se taxa d'absurdité.

Enfin Mongrolle, Rose-Marie et même Germaine, à peine défiants du nouveau venu, peut-être jaloux de la place qu'il avait conquise dans l'affection du professeur, s'avouèrent souvent enchantés par son esprit, sa science et une liberté dans la courtoisie dont il s'excusait par sa qualité d'étranger.

L'été devait mettre une fin naturelle à tout ceci.

Le professeur ayant préparé son départ pour la Normandie et confié ses services à Mongrolle, regretta que Rose-Marie, absorbée par son travail, refusât de l'accompagner comme les autres années ; il dit adieu pour deux mois, très légèrement, à son nouvel ami.

II

Du château normand où Germaine se réjouissait de passer des vacances paisibles, elle écrivit au fidèle Mongrolle.

Sennecy-sur-Orne, 28 juillet 19...

« N'accusez, mon cher Mongrolle, ni la paresse d'écrire, ni la tiédeur de mon amitié. Depuis notre arrivée à Sennecy, — déjà plus d'une semaine ! — j'ai dû m'occuper de soins domestiques et régler hâtivement toutes choses pour qu'aucune des petites contrariétés matérielles qu'il m'appartient de deviner ou de prévenir ne vienne troubler le repos de Raymond.

» Il va bien. Il compte que vous vous retiendrez de mettre à feu et à sang la clinique que vous dirigez en son absence et que vous modérerez vos transports révolutionnaires...

Vous voyez qu'il ne cesse pas de vous taquiner, ni de vous aimer bien ; et vous savez qu'il apprécie l'admirable prudence de votre esprit. « Sans lui, m'a-t-il dit souvent, je n'oserais rien tenter de hardi. »

» Il se réjouit toujours de revoir notre vieille maison. Moi, je l'aime pour les souvenirs que j'y retrouve de mon enfance, mais bien davantage à cause de la joie vraiment naturelle, presque enfantine que mon mari éprouve chaque fois qu'il y revient. Il va d'abord au jardin à la française dont les tapisseries lui plaisent surtout et il en parcourt toutes les allées ; puis aux étangs où dès le premier jour il pêche ; au bois et dans la campagne où il cause avec les paysans et prévoit les données de la chasse prochaine.

» Cela est bon et sain et le délasse d'un long hiver d'études et de claustration. C'est aussi le moment où il nous appartient davantage. Jeanne et Claudie revendiquent leur privilège et pendues à son bras le suivent en toutes ses promenades.

» Et c'est pour moi le bonheur.

» Je ne suis pas une grande ambitieuse. La vie tient en si peu d'années ! Je comprends bien qu'il faut aux hommes des buts éloignés. Mais la route pour y parvenir excède de bien peu le tour de notre jardin.

» Quand le cycle des saisons ramène mon mari sur le banc adossé au tronc du tilleul où tout enfant je commençai d'épeler, je ne puis (c'est ainsi chaque année, moquez-vous de moi, c'est un rite) me retenir de presser sa main (le remarque t-il?), de mettre ma tête sur son épaule et de le remercier (vous l'a-t-il jamais dit?) parce qu'il demeure fidèlement enfermé dans le petit enclos de notre amour.

» Hier il s'est assis sous le tilleul et j'ai répété sans le vouloir, — car il n'y a, je vous assure, nulle préparation, — les mêmes choses que chaque année; et tout bas, j'ai prié Dieu (si Raymond s'en doutait!) pour qu'il ne sorte jamais du cercle; et même s'il se pouvait, pour que les limites s'en restreignent davantage. C'est que je deviens moins jeune, mon bon Mongrolle, et, à cause de cela sans doute, plus craintive.

» Mais mon vœu n'a pas été exaucé, et j'ai même éprouvé, en guise de punition, une légère contrariété.

» Au hasard de la conversation, ai-je prononcé le nom de

M. Ryde? ou bien est-ce Raymond qui en a parlé le premier?... Il se reprocha tout à coup son égoïsme et plaignit la pauvreté de son nouvel ami. A tout l'art et à toute la science, le poétique Anglais préfère, paraît-il, le spectacle d'une feuille qui tombe. Mon mari s'est rappelé cette confidence dont je suspecte un peu la sincérité. M. Ryde professe tant d'opinions contradictoires ! Mais Raymond enchanté de son idée s'est persuadé que son hôte appréciera comme lui nos arbres et nos champs, que d'ailleurs lui-même jouira mieux de son repos et de ses promenades avec un tel compagnon...

» J'ai objecté timidement, Jeanne et Claudie ont été mes complices. Tout de même leur père a envoyé l'invitation, et cela m'a fait de la peine.

» *30 juillet.* — Je ne sais pourquoi je n'ai pas achevé ma lettre. J'avais le cœur un peu gros, — mais ce n'est pas cela. Pardonnez-moi, j'ai tout simplement oublié.

» Hier soir M. Ryde est arrivé, toujours brillant, cordial, plus libre qu'à Paris, peut-être trop... mais je n'avais pas désiré sa visite, alors je suis sans doute injuste.

» Depuis que nous l'attendons, — deux jours seulement, car il est accouru sans se faire prier ! j'ai cédé à des impressions, j'ai recueilli des souvenirs où je n'ai retenu que le mauvais, par rancune de la part qu'il gâte de mon bel été.

» Franchement, je ne puis m'accoutumer à sa présence chez nous. Cela n'était pas aussi évident à Paris, mais dans ces allées où cheminèrent de simples gens traditionnels et vénérables, — vous avez connu mes parents, — dans la salle à manger dallée aux murs jamais repeints, dans le salon au mobilier rustique tapissé par des bisaïeules, sa présence me choque indiciblement... tenez, comme ce tableau de Vetturio, fort beau sans doute, je n'en juge pas, que Raymond, malgré vos insistances, s'obstine à conserver dans sa galerie du quai de la Tournelle pleine d'œuvres qui honorent son choix.

» Vous et moi nous avons insisté inutilement pour qu'il l'en retirât.

» Quelquefois Raymond témoigne ainsi de préférences un peu surprenantes. Ce sont des taches imperceptibles...

» Ce tableau, M. Ryde lui-même l'a remarqué tout de suite,

et presque méchamment ; et l'ironie de son observation sur l'étonnant voisinage imposé à un peintre, — il dit : ésotérique — que lui, M. Ryde admire, a embarrassé Raymond, insensible à nos amicaux reproches sur ce même sujet. A-t-il deviné les conclusions qu'en tirait le visiteur? Moi, je ne pouvais supporter, qu'à propos d'une affreuse peinture, cet étranger se méprît sur le goût sobre et délicat de mon mari. Et Raymond, — étiez-vous là? — semblait troublé, confus. Il n'opposa rien aux moqueries de M. Ryde.

» D'ailleurs, mon vieil ami, tout ceci est sans importance. Je suis trop nerveuse et vous m'accuserez à bon droit d'incohérence si je reconnais cette vérité que M. Ryde est charmant, que je l'ai souvent trouvé tel, particulièrement le jour qu'il me parla de Raymond en des termes chaleureux, inoubliables. Raymond prétend que personne ne l'a mieux compris. Affirmation bien soudaine, et un peu injuste. Mais il est naturel que se recherchent ces deux intelligences préoccupées des mêmes problèmes, et non pas entièrement différentes. Combien Raymond lui est supérieur !

» Ce qui compense l'infériorité morale (là surtout je l'apprécie) de M. Ryde, c'est qu'il me paraît aimer sincèrement Raymond, et cela désarme naturellement le sens critique de mon mari si sensible et si bon.

» Je serais folle de croire que le pire peut impressionner le meilleur ; le contraire est vrai. Raymond est un meneur d'hommes. Dans leurs causeries il veut toujours forcer son partenaire à souscrire à sa haute notion du bien.

» M. Ryde a entrepris de conquérir Jeanne et Claudie par son goût musical, sa connaissance des maîtres du piano ; et chaque soir il nous ravit par son admirable virtuosité.

» Somme toute, le château compte un hôte agréable de plus.

» Dans cette lettre, j'ai chassé ma crainte en l'exposant. Maintenant, j'en rirais presque si je ne prévoyais la venue prochaine de Stéphane. Sans motif avoué il déteste M. Ryde. Je crois qu'il est jaloux de son père ; il se fâche qu'on ose le contredire... et l'accaparer.

» Si M. Ryde veut s'en donner la peine il séduira Stéphane en quelques phrases adroites. Je le demanderai à notre invité qui se montre pour moi très empressé. »

De Germaine à Mongrolle, le 6 août.

« Mon vieil ami,

» Stéphane est arrivé.

» Vous avouerai-je que je m'en réjouis moins que d'ordinaire?

» A la place du jeune garçon que vous avez vu jouer avec fougue et gaieté dans les allées du parc, autour de la maison calme et le long des routes, un homme vit maintenant, mûr, au visage grave, changement sans doute ancien qui vient seulement de m'apparaître. Obligée à le considérer comme un soutien ou comme un adversaire, voici que je redoute ses jugements. L'enfance s'évanouit; était-ce le palladium? Vais-je trembler pour la maison?

» Une lettre déjà m'avait annoncé sa déception. Ce mois de vacances partagé, les promenades avec le père, c'était une joie dont l'étranger, décidait-il, allait le priver. Pourtant, à la gare où nous l'accueillîmes Raymond et moi, la bonté de son sourire, la franchise de son étreinte me rassurèrent d'abord. Il serra naturellement la main de M. Ryde qui l'attendait sur le perron du château et je me persuadai volontiers de la folie de mes craintes, du moins de leur exagération.

» Dès ce moment, il se montra pour notre hôte un censeur impitoyable. Il ne me permit plus de ne pas voir.

» Il est probable qu'exaltée, suggestionnée par lui, je dénature ce que je vois, qui se réduit à un différend sentimental entre le père et le fils. Il s'agit décidément d'une ombrageuse amitié, d'une jalousie touchante de Stéphane pour Raymond.

» Mon mari jusqu'à présent ménageait le caractère de son fils, loyal, net, mais difficile. Il dit qu'il en est las, que l'enfant est formé, qu'il doit plier; et cela est vrai, mais inquiétant. Continueront-ils d'opposer l'un sa tendresse blessée aux exigences légitimes de l'autre?

» Par une attitude, par un mot ou par un silence, Stéphane accuse toutes les négligences de M. Ryde, toutes les dissonances qui secrètement me gênent moi-même ; il les met en valeur. Raymond plaide, ou plutôt juge. Il approuve le ton et les manières de son invité, il les encourage ; il semble dire : c'est moi qui les exige.

» Dès lors M. Ryde assuré d'une plus solide autorité renonce

sans doute à se déguiser devant des témoins de chaque instant ; parfois il paraît, je ne sais pourquoi, s'affermir lui-même, réagir contre un milieu sympathique mais interdit et j'imagine qu'il en souffre. Alors il révèle à la caustique observation de Stéphane, — à la mienne plus craintive, aussi lucide, — une part de lui-même jusqu'ici soupçonnée seulement.

» Il s'agit là, mon ami, d'impressions, de nuances. Je tire un peu témérairement des conclusions; je conviens que la moindre passion pourrait altérer ma logique. J'y veille. J'en tiens compte. Au besoin signalez-moi cette sorte de faute.

» Dans une discussion qui commençait paisible, M. Ryde, irrité par une opposition systématique de Stéphane, a passé soudain des concepts de l'intelligence à ceux de la morale, avec la même audace et le même désordre.

» Le beau et le laid, la vertu et le vice ! comment se montrer cynique, paradoxal, révolutionnaire ici et non pas là? M. Ryde n'hésita pas ; il n'avait jamais hésité ; il fut naturel, abominable ! et je jugeai en cet instant que c'est nous, — nous tous y compris moi, — qui avions ménagé son dilettantisme, méfiants de son goût de tout bafouer. Certes, sans lâcheté de notre part, mais par pudeur, courtoisie, afin de n'avoir pas à reprendre fortement un hôte.

» Ici, il n'y avait plus matière à jeux; le monologue à facettes du causeur hardi exigeait que le professeur et le moraliste opposât publiquement une résistance.

» Visiblement Stéphane triomphait de l'obligation pour son père de combattre enfin l'étranger. Silencieux maintenant, celui-ci s'inquiétait peut-être.

» Je pense qu'aucun de nous n'interpréta exactement que Raymond aussi restât muet. Chacun, dans un sentiment différent, attendait qu'il parlât.

» Les propos, après un moment de gêne, reprirent sans que rien d'important survînt.

» Je m'étais rassurée. J'avais craint de lire dans ses yeux une grave approbation des paroles de M. Ryde ; je me reprochais déjà cet effet de mon imagination, ces soupçons injustes. Mais mon mari, dès que nous demeurâmes seuls, me pria de raisonner Stéphane, de le modérer. Je tentai d'objecter ; mais il ne parut pas m'avoir entendue ; il insista :

« La liberté de penser de notre invité doit être respectée. »

» Je ne m'acquittai point de cette commission. Stéphane y eût trouvé confirmation de doutes que je devine et qu'il ne convient pas qu'il formule. Je tâche seulement à atténuer les causes de mésentente. Mais mon fils supporte de plus en plus difficilement l'attitude de M. Ryde; il prétend qu'il exagère le sans-gêne devant moi ou ses sœurs, et même avec son père. Deux fois des altercations ont failli s'élever ; Raymond les a d'un mot réprimées. Mais comment cela finira-t-il? »

De Germaine à Mongrolle, le 9 août.

« Mon cher Mongrolle,

» Depuis quelques jours Stéphane a l'air mystérieux et triomphant ; à la suite d'une lettre qu'il a reçue de Paris et lue devant nous. Il a ricané et ne s'est pas expliqué. Seulement, le lendemain, aimable avec M. Ryde, il lui a demandé à table, de quelle faculté il avait reçu ses diplômes de docteur. M. Ryde a répondu sans embarras. De même sur les lieux où il avait passé son enfance, et cætera... Je tremblai qu'il s'irritât de l'indiscrétion, malgré le ton enjoué, bienveillant de Stéphane. Au contraire il se réjouissait de la bonne grâce des paroles. Dans le jardin ensuite, et comme pour profiter d'un avantage, il frappa amicalement l'épaule de mon fils.

» Alors Stéphane se trahit par un geste d'antipathie, un recul violent qui m'effraya, et qu'un long silence suivit.

» Un peu de temps après, Raymond m'entretint avec chaleur de son hôte « savant et charmant », et il me sembla qu'il m'implorait. Il m'en voudra parce que je me suis abstenue de souscrire à cette louange banale. Mais je ne le pouvais pas.

» Stéphane ne m'a pas parlé de sa lettre ; je ne sais rien ; pourquoi soupçonnai-je cet Anglais d'avoir un lourd passé?

» Peut-être Stéphane souhaite que je l'interroge... Je sens que je ne le dois pas. Pourtant qui trahirais-je?

» Non, je ne dois pas encourager cet enfant dans son insolence, dans sa coupable opposition à son père. Mais vous, par qui nous avons connu Ned Ryde, dites-moi ce que vous pourrez apprendre de lui. Mon mari lui témoigne chaque jour plus de visible sympathie comme pour le défendre contre nos accusa-

tions informulées. Raymond les devine-t-il? Alors c'est qu'il le redoute... Et son amitié devient plus étroite, exclusive !

» Il le loue avec une sorte d'ostentation provocante pour nous ; je comprends bien que cela signifie : « Je prends comme je le dois le parti de mon ami que vous méjugez. » Et il supporte, devant nous, sans les reprendre, ses propos blâmables. « Convient-il, à chaque fois que son intelligence fantaisiste a choqué ton étroite raison, qu'il proteste : *C'est pour rire*? Je le déclare en son nom une fois pour toutes. » Quand il m'a dit cela j'ai répondu : « Songe à ton fils ! » — « Stéphane est un homme. » J'ai expliqué que l'âge de Stéphane est le plus fragile, plus sujet aux impressions que soumis aux règles du jugement. Il a haussé les épaules. J'ai parlé de Jeanne, de Claudie... « Éloigne-les donc, a-t-il répondu, par des promenades, des visites, ou même de courts séjours chez des voisins, tandis que je garderai près de moi Ned Ryde devenu indispensable à mon travail. »

» Enfin j'ai senti que le mystère de ceci m'enveloppait, que j'allais y perdre la clairvoyance que vous louez en moi ; j'ai renoncé à résoudre le problème pour en étudier avec moins de passion les éléments. Et je pense que cela m'a réussi de suivre vos conseils.

» Sans doute ai-je tort de m'inquiéter. Prochainement, à moi ou à vous, — pourquoi pas à vous, désintéressé, et qui sauriez l'interroger habilement? — il dira le secret *d'une intimité plus apparente que réelle.* Oui, voilà ce que j'observe à coup sûr. Après des heures où Ned Ryde et lui ont dû interminablement causer, Raymond n'a pas le visage d'un vaincu ; au contraire, à la fin de journées pareilles, certains propos de son partenaire provoquent visiblement en Raymond d'intimes répulsions.

» Je veux croire cela, je le crois. Mais pourquoi Raymond craint-il de m'avouer que parfois il lui tient tête?

» Songez à ce que je vous demande. Renseignez-vous. Venez vous-même apporter votre réponse. Le temps est beau. Tous ici souhaitent votre visite, les enfants et moi, et Raymond qui vous aime.

» GERMAINE RAYMOND-PIÉRARD »

III

A l'invitation de Germaine, Raymond joignit ses instances et le docteur Mongrolle, confiant à son tour les services de l'hôpital à l'assidue Rose-Marie, accepta de passer en septembre deux jours sous les ombrages de Sennecy.

Germaine ne se retint pas longtemps de le questionner.

Mongrolle répéta qu'il avait connu son collègue Édouard Ryde par le hasard d'une conversation dans le hall d'un hôtel. Il avait cédé au charme indiscutable qu'exerce sur les hommes cet Anglais instruit et disert. Sans raison de méfiance, il ne l'a pas soumis à une enquête avant de lui ouvrir sa maison de célibataire habituellement peu rigoureux. Il refusait de le garantir et regrettait de l'avoir présenté à ses amis.

Il plaisanta Germaine et ses inquiétudes. A Paris il avait eu de fréquentes occasions d'observer le docteur Ryde qui toujours lui parut irréprochable... irréprochable assurément ! Il répéta ce mot comme pour bannir une hésitation, et Germaine aussitôt insista.

Tous deux cheminaient sur le sable d'une allée contournant une prairie. Quelques bouquets d'arbres cachaient parfois les promeneurs qui, longeant sa molle étendue, descendaient tour à tour vers un étang herbeux bordé de saules, et doucement remontaient sous la terrasse chargée d'espaliers du jardin dessiné par quelque élève de Le Nôtre.

Aux interrogations pressantes de Germaine qui appuyait sur son bras une main trop nerveuse, il ne songea pas à se dérober :

— Pardonnez-moi. Je fouille en ma mémoire, et vraiment je ne puis expliquer cette intonation douteuse que vous avez justement remarquée. Il n'y a rien à dire contre Édouard Ryde, rien... A moins de faire état d'une scène dont j'ai gardé, je ne sais pourquoi, le souvenir, et qui laissa à Rose-Marie et à moi une impression de gêne, si peu justifiée somme toute qu'à peine nous avons osé nous la confier l'un à l'autre...

Il commença, avec prudence, de reviser des incidents datant déjà de plusieurs semaines et, se conformant à d'habituelles

méthodes scientifiques, il tâcha à en « dégager l'inconnue ».

Libérons-nous de son effort, de ses réserves et de ses scrupules et livrons les faits dans leur clarté.

Dans le temps que Piérard enchanté de son nouvel ami commençait de proposer à ses louanges et à sa critique les services de sa clinique à Magnan, il l'admit un matin à la visite des malades qui viennent de la ville accompagnés, le plus souvent, d'un de leurs proches demander des conseils, et, pareils à de dévots pèlerins, sollicitent la grâce et croient au miracle d'une ordonnance médicale.

Avant de délivrer à un ouvrier ajusteur, éloigné de son service à la suite d'une crise alcoolique, le certificat de guérison exigé par une compagnie de chemins de fer, le professeur examina les réflexes et vitupéra rudement l'ivrogne.

L'homme, écrasé sous la prédiction des catastrophes et des déchéances, secouait sa grosse tête, et ses petits yeux luisaient pleins de malice et d'épouvante. L'évidence charmante de son vice balançait déjà le doute mystique. Dans huit jours, et le coude au zinc du mastroquet, il se souviendrait d'un bon dieu élégant et sévère, à barbe presque noire et bien taillée, et vêtu d'une robe blanche ; une petite cour de séraphins pareillement blousés, munis de binocles quelques-uns, la plupart crayonnant des choses irrévocables, tous le guettant, le menaçant. Alors pour affirmer que sa pensée est libre il conclurait par une chopinette de trois-six sa victoire sur la chimère métaphysique.

Ensuite une dame corpulente au teint coloré entra en souriant et tendit, affable, sa main au professeur. Chaque quinzaine elle lui rendait compte des troubles étranges de sa digestion. Assurément un animal habite en sa poitrine ; en témoignage indiscutable, elle apporte que tant de médecins consultés sur son mal, nièrent toute lésion organique. Par moments elle endure réellement des souffrances atroces. Quant à l'effet des calmants précédemment ordonnés, ils amènent un redoublement de douleur immédiat.

Tandis que continuait le pitoyable défilé, les étudiants, les médecins étrangers, les internes et parmi eux Rose-Marie, à un bout d'une grande table Mongrolle, étudiaient les fiches antérieurement établies de chaque visiteur, écoutaient, proposaient

parfois des questions que le professeur transmettait au malade, à moins qu'il n'invitât le curieux à les formuler lui-même.

Ned Ryde, comme toujours, se montra intelligent. Son dédain de toute thérapeutique opposé à l'ardente espérance du professeur Piérard rencontrait plus d'un écho parmi les jeunes gens sceptiques comme auprès du vieux Mongrolle découragé ; par contre ils s'étonnèrent d'une liberté de langage inhabituelle devant leur maître et plus d'un se choqua de la gaieté de Ned Ryde en présence des malades qui heureusement n'en soupçonnaient pas les causes.

Mongrolle devait détester l'ironie, marque des sots et des méchants.

Pourtant, d'accord avec Rose-Marie, il appréciait la science du docteur Ryde et sa curiosité de l'enseignement de la clinique.

Enfin devait comparaître un dernier malade. A son sujet le professeur fit remarquer d'abord que les familles de musiciens transmettent fréquemment des tares vésaniques.

Voici la fiche de ce malheureux :

EDGAR T..., 28 ans, violoniste.

Hallucinations bilatérales de l'ouïe, intermittentes, extérieures, dialoguées, impératives, antagonistes. — *Aboulie*, consécutive des troubles précédents.

Son père jouait de tous les instruments, — pauvre virtuose prostitué dans les cirques ; pourtant il avait aimé passionnément son métier d'excentric musical.

Edgar T..., dès son enfance, paraissait souffrir de cette situation, — *humiliation poussée à l'état morbide.*

Le frère aîné, qui accompagne habituellement Edgar à notre consultation, est un compositeur de talent.

Edgar T..., très doué lui-même, est incapable de tout travail suivi depuis plus de trois ans, à la suite d'une « fièvre nerveuse » que les siens attribuent au surmenage précédant ses concours au Conservatoire, et au chagrin de n'avoir pu obtenir le prix qu'il croyait mériter. Parfaitement rétabli et avec l'apparence de la santé, il entend depuis lors deux voix. Il ne leur attribue aucune personnalité précise ; il les situe dans le monde occulte ; il les appelle « le bon dieu » et « le mauvais dieu ». Il ne sait que répondre quand on lui demande comment ces deux abstractions parviennent à sa conscience par une émission sonore. Pourtant toutes deux se dénoncent par un timbre différent qu'il reconnaît avant même qu'elles lui présentent les deux faces opposées de chacun de ses actes.

Ces voix neutralisent sa volonté en formulant avec une égale autorité dès conseils et des objurgations contraires.

Le point de vue moral de l'action la plus insignifiante, comme de manger, de sortir, etc., lui est ainsi constamment présenté. Les deux voix en discutent à tel point que la seule sagesse qu'Edgar T... puisse admettre est l'abstention.

Il semble qu'il ait éprouvé dans son enfance une crise particulièrement aiguë de *scrupules religieux*.

A l'invitation de Piérard, le docteur Ryde avait lu attentivement cette notice avant que le frère, un homme de trente-cinq ans environ, l'air intelligent et distingué, fût questionné seul sur l'état actuel du mal qui empirait, dit-il, lentement. L'effet était épuisé des toniques qui avaient, un temps, rendu au malade la force de vouloir. Le frère se désola parce que son action efficace sur la volonté d'Edgar diminuait. Il désespérait de convaincre le malheureux, mangeant seulement si les narcotiques préférés maintenant avaient endormi ses voix.

Edgar T..., introduit, avait beaucoup maigri. On l'interrogea.

Edgar se croit victime d'un sort atroce, *unique* (et cette injustice exceptionnelle l'exaspère), d'un acharnement impitoyable des dieux.

Le frère guidait ces confidences avec de tendres précautions contre l'impatience du malade, et avec une honte sensible à découvrir la tare de sa famille.

Le docteur Ryde, on ne savait pourquoi, parut irrité par ce cas singulier, non pas inouï. Les leçons par exemple du docteur Ravmond sur les *Obsessions et la Psychasthénie* en démontrent d'analogues sinon d'identiques. A peine le délire d'Edgar T... était-il apparemment plus équilibré, un peu plus troublant à cause de la forme de son hallucination dialoguée, empruntée, semblerait-il, aux plus vieilles théogonies. Mais celles-ci ont puisé leurs dogmes grossiers dans les observations de fous mystiques soumis eux-mêmes au double instinct sur quoi s'équilibre avec peine l'éternel effort de la morale. Car tout est en nous, la vertu, le vice et la folie. Les religions, les arts, les crimes sont de sublimes ou de hideux dérèglements naturels.

Peut-être Ned Ryde éprouvait-il simplement cette répugnance qu'inspire la folie, plus elle imite la sagesse.

Il dissimula mal son agitation que trahissait un ricanement

méchant, et qui surprit. Autorisé par le professeur à parler à Edgar T..., il entra hardiment dans son rêve.

Le pauvre garçon avait écouté avec méfiance les allusions à sa maladie dont il n'était pas conscient. Le docteur Ryde le satisfit par un acquiescement total. Si Edgar T..., promenant autour de lui des regards qui craignaient la contradiction, affirmait entendre réellement des voix : — Comme tout le monde, mon ami, — ripostait Ryde. — Moi-même j'entends une voix qui me dit : « Prends! » et l'autre : « Laisse ! » une voix qui ordonne : « Agis! » une autre « : Arrête! » et c'est, les premiers temps, extrêmement ennuyeux. — Il lui tendit la main : — Par hypocrisie les autres n'avouent pas leurs voix. Ils ont tort, car tous sont pareils !

Edgar T..., réconforté par son identité d'état avec cet homme heureux et bien portant, en reçut volontiers des avis. Alors Ned Ryde força de se fixer les yeux vacillants du presque fou ; impérieusement il le tutoya :

— Obéis au plus bas de tes conseillers ; l'autre habite trop haut pour toi. Cède une fois pour toutes à celui qui t'aime et te le prouve, en te flattant. Mange à ta faim ! Révolte-toi ! Va ! les dieux ne sont plus nos maîtres !

Edgar T... s'éloigna après un chaleureux remerciement au docteur anglais. Son frère le suivit en pleurant.

Alors le docteur Ryde, tourné avec déférence vers le professeur Piérard, et sûr de son approbation :

— Ce malade ira mieux, il mangera... Son bien-être durera peu de temps, mais — je pense, mon cher maître, conclure dans le sens de votre enseignement — il est à cette heure amélioré par notre consentement à son délire, par ce prolongement dans la vie réelle d'une hallucination à forme raisonneuse, d'ailleurs si répandue parmi des gens qui se croient sages.

Il rit. Edgar T... étant le dernier visiteur inscrit ce matin-là, on se leva, dans un silence réprobateur, mais de quoi précisément?... L'intervention de Ned Ryde n'était ni absurde ni même mauvaise en soi ; à peine inconvenante par la hardiesse des mots et du son de la voix, mais la gêne venait d'ailleurs.

Mongrolle, quand il fit ce récit à Germaine, regretta de ne pouvoir expliquer cela, ce malaise que tous ils avaient éprouvé.

Les trois hommes restés seuls, Ned retirant la blouse blanche se félicitait en riant de renoncer du même coup au jargon. Il souhaita que, traversée par la raillerie salubre d'un nouveau Molière, la médecine quittât une terminologie pédante digne des vieux docteurs en bonnets pointus.

Piérard n'osa rien lui reprocher. Pourtant il revint en souriant avec un peu de trouble sur le dialogue singulier... Ned éclata de rire :

— Entendez-vous aussi deux voix? N'en avez-vous pas, une fois pour toutes, étouffé une? Croyez-moi, les fous seulement en écoutent deux, et les débiles. Vous et moi nous sommes des forts !

L'embarras de Piérard en présence de Mongrolle devint alors évident. Pourquoi? Avait-il honte de son nouvel ami? de lui-même parce qu'il ne lui avait pas imposé silence devant ses élèves?

— En attendant, — poursuivit Ned Ryde, — j'ai réjoui cet original chez qui doivent se développer de bien curieux dialogues. Il serait plaisant qu'il notât les disputes de ses voix. Cela ressemblerait fort aux querelles des scolastiques qui jadis firent la gloire de la Sorbonne.

— Sa lésion ne tardera guère de s'aggraver.

— Qu'en savons-nous?

Et il termina par une démonstration où Piérard fut heureux, comme soulagé, de le suivre, — qu'il n'y a pas chez la plupart des fous de lésions, mais seulement des sécrétions un peu différentes des naturelles, des *habituelles*, car à vrai dire la nature participe identiquement aux unes comme aux autres et la norme est établie arbitrairement par le plus grand nombre des cas.

IV

Mongrolle frappé de ces incidents égara souvent Germaine par un abus et une confusion de détails où rien ne paraissait concluant. L'attitude de Ned Ryde à bien peu de chose près correcte, ses dires autorisés par de saines doctrines scientifiques, il demeurait seulement le relief singulier de la personnalité de l'Anglais exubérant et excessif à côté du professeur

Piérard, chez qui l'audace de la pensée s'alliait à la mesure.

Germaine retint encore que Mongrolle et Rose-Marie, deux esprits nets et deux cœurs loyaux, subissaient comme elle-même en présence de l'étranger une impression d'inquiétude à laquelle il était surprenant que Piérard échappât, mais qui prenait par contre chez Stéphane l'aspect d'une antipathie violente...

Que Mongrolle demande amicalement les motifs de Stéphane afin d'éviter qu'elle-même les exige ! Et pourquoi tarder puisque justement le jeune homme est seul et lit sous l'abri du tilleul ?

De loin elle guettait leur attitude, elle s'efforça de deviner par les gestes, le sens de leurs paroles ; elle trompait par ce jeu l'anxiété de l'attente.

Bientôt Stéphane entra dans la maison, avec quelque humeur semblait-il, laissant la place à Mongrolle qui d'abord hésita s'il le suivrait, mais qui revint témoigner à Germaine que son fils basait sur des racontars un réquisitoire inadmissible. Il l'a sévèrement blâmé : avant d'accuser un homme, on s'assure qu'il n'est pas la victime de grossières calomnies.

Germaine souhaitait d'en entendre davantage ; mais son mari survint accompagné de Ned Ryde, et Mongrolle fut heureux d'interrompre l'entretien ; il partit le lendemain sans l'avoir repris.

Piérard avait accueilli sa courte visite avec une satisfaction visible qui rassura Germaine. Les deux journées avaient été remplies par des promenades, des causeries où Ned Ryde mit obligeamment en valeur la science et l'esprit de Mongrolle. Piérard avait questionné son suppléant sur les malades de l'hôpital, sur quelques travaux de laboratoire, sur Rose-Marie. Le vieux médecin, craignant de froisser la susceptibilité de Piérard, hésita à avouer que lui aussi avait obtenu les confidences de l'élève préférée.

Il évoqua les suites du procès de Caen : la sœur de Rose-Marie bientôt mourra dans sa prison. Rose-Marie se félicite aujourd'hui de l'influence de son maître qu'elle accepte de subir...

Est-ce à dessein que les deux hommes ont retardé cette conversation délicate? Elle eut lieu dans la voiture où Ray-

mond reconduisit jusqu'au train le visiteur. Mongrolle rougit un peu de la leçon qu'il insinuait, des allusions à l'influence qu'exerce Raymond, à sa responsabilité morale. Silencieux, se fâcherait-il du procédé puéril, de l'encouragement indiscret?

Mongrolle ne fut pas entièrement éclairci de son doute. Pourtant son ami accompagna son départ d'un adieu cordial.

Raymond Piérard parcourut à pied les quatre kilomètres qui séparent de la gare le bourg de Sennecy par une route large qui, lui sembla-t-il, encourageait la marche de sa pensée.

Quoi de justifié dans l'inquiétude qu'il lit aux regards des siens? Leur étonnement du moins est naturel, et il l'éprouve, car de sa vie il ne s'est lié ainsi avec personne ; tout en « cet homme » contraste tellement avec lui professeur Piérard que c'est presque inconcevable.

Où trouver le sens et la raison de son goût pour Ned Ryde? Jusqu'ici un examen rigoureux de ses actes et de ses intentions avait fourni à ses jugements le point fixe... Sent-il, pour la première fois, qu'il existe des ténèbres où il n'est jamais descendu? où il a peur de descendre? Ou bien en est-il incapable? Oh ! l'angoisse d'ignorer quel parti l'on prendra dans une heure, dans une minute, en présence d'un événement pourtant prévu depuis longtemps ! Honnête ou non? brave ou lâche? Que va-t-on décider d'être?

Quel penchant l'attire soudain vers un inconnu, quelle pressante curiosité? Oui, c'est cela Ned Ryde intrigue surtout Piérard qui cherche à le comprendre et s'irrite de n'y point parvenir.

Hormis les cas de psychiâtrie relevant de sa clinique, le professeur, renonçant à découvrir par la connaissance des hommes les bases de cette morale dont il se soucie noblement, avait cru jusqu'à présent les avoir trouvées dans la connaissance de soi. Pourquoi s'acharne-t-il sur celui-ci? N'est-ce pas qu'en parcourant les routes claires de cet esprit bizarre il y a rencontré un prolongement surprenant des siennes?

Tout en lui proteste contre une telle hypothèse qui lui semble à elle seule l'indice d'un grave dérèglement. Pour s'en défendre et pour y remédier, il suscite sa volonté.

Souvent il s'est accordé que l'Anglais intelligent, aimable, instruit, méritait qu'on répondît à ses avances amicales et, suivant la sympathie qu'il inspirait, à celle qu'il paraissait ressentir. Mais Piérard vient d'entendre les craintes de Mongrolle, ses reproches, encore immérités ; il se demande si, pareil au séducteur de la pauvre fille que son verdict condamna, Ned Ryde, installé maintenant dans sa confiance et dans son amitié, ne tend point vers un but préconçu « en lui enlevant, à lui aussi, ses raisons de ne pas mal agir »...

Il se rassure. Quel rapport entre la croyance morte, la fragile barrière théologique de la pauvre fille-mère, et la doctrine éprouvée, vivante, de sa raisonnable philosophie?

Agacé, mais atteint par le malaise de tous les hôtes du château, il fut tout le jour obsédé de l'idée d'une emprise exercée sur lui par Ned, qui lui apparut comme une sorte de Méphisto romantique.

Il se réjouit, quoique un peu ironiquement, de l'avoir en ces deux mots, diminué, ridiculisé. L'a-t-il donc senti dangereux? — Quelle meilleure façon de lui échapper s'il était nécessaire, de se ressaisir intellectuellement, de garder une suprématie, du moins des relations d'égalité?

Ses rapports avec Ned Ryde n'offraient-ils que l'opposition élémentaire de l'honnête homme et du tentateur?

« Du péril des mauvaises relations ! » Illustraient-ils tous deux ce chapitre élimé de la *Morale en actions*?

Il entrevit qu'il s'agissait entre eux d'une autre lutte, mais vraiment d'une lutte, dont les instruments et le but fugaces irritaient sa recherche entêtée.

Piérard sourit d'une confidence, d'un aveu récent de Ned. L'Anglais s'était effrayé de l'ascendant de Raymond? Un matin, seul, dans le jardin à la française, il a éclaté de rire à la pensée que l'ordre social et moral que représente Piérard eût pu le séduire un moment. Il détesta ces plantes en tapisseries, ces allées au cordeau. Il s'en est éloigné. A cette heure Ryde était donc le plus faible?...

Le docteur Piérard connut ses muscles sains, son cerveau libre. Il méprisa ses doutes et ses inquiétudes aussi bien que ceux de Germaine et de Mongrolle.

Son abattement tout à l'heure provenait simplement du poids de la température. A cause de cela certainement il ne parvint pas à se délivrer de l'angoisse qui chargeait — était-ce sa conscience? — depuis qu'il avait pensé à Rose-Marie, à sa malheureuse sœur.

Sous cette influence, le soir, sur la terrasse qui domine l'Orne et sous un ciel orageux, noir à l'horizon, étoilé au-dessus de sa tête, il sentit peser sur ses épaules comme les courroies d'un fardeau.

Deux jours après Germaine écrivait à Mongrolle :

« Mon cher ami,

» Ne vous trompez point sur le calme apparent où vous nous avez laissés. J'avais prévu que des événements graves suivraient votre départ.

» Le soir même, Stéphane retiré seul pour lire à son ordinaire, et moi occupée dans la maison auprès de Claudie légèrement indisposée par la chaleur, Raymond et M. Ryde sont demeurés sur la terrasse. Ils causèrent longuement. Mon mari surtout parlait ; sa voix résonnait au loin. Que disait-il qui si longtemps imposât à l'autre le silence? Cela prit fin seulement quand l'orage éclata, un orage effrayant, brutal, mais qui dura moins longtemps que la nuit.

» Est-ce le fracas de la foudre et de la pluie qui me tint éveillée, ou le tourment? L'aube me rasséréna ; vous savez que la nature m'exalte ou m'assombrit, je lui suis assujettie comme les plantes. Le matin, je me réjouissais d'une buée rose sous le ciel pâle au-dessus des ébéniers du parc. Raymond et son ami vinrent s'asseoir sous ma fenêtre ouverte, tandis qu'un garde cherchait leurs fusils et les chiens.

» M. Ryde discutait :

» — Je ne vous ressemble pas.

» Il y avait de l'orgueil et de la gaieté dans sa voix.

» Raymond approuva :

» — Nous sommes opposés comme le bien et le mal; notre hostilité est foncière, essentielle.

» Il semblait irrité. L'autre riait :

» — Croyez-vous que le bien et le mal se haïssent?

» Ces paroles sont textuelles. Ensuite il rappela leur conversation de la veille. Il se moquait un peu de Raymond :

» — Vous avez parlé avec crainte du bien, de l'ordre, de la morale, comme d'une personne qui vous trompe, d'une foi qui vous quitte...

» Alors, ayant obtenu ce qu'ils attendaient, ils sont partis. Je me suis levée pour les regarder. La jeunesse de ce Ryde était frappante à côté de mon mari, son contemporain pourtant, qui suivait d'un pas lourd.

» Cependant je l'entendis qui protestait :

» — Moi aussi je crois en moi.

» Je l'ai, tant que cela m'a été possible, suivi du regard.

» Jamais une journée ne me parut aussi longue, aussi appesantie par les pressentiments.

» Ils sont revenus tard, à la nuit tombante. La pluie ayant refroidi la température, nous attendions dans la hotte de la haute cheminée où le thé était servi selon le goût de Raymond.

» Très las, il est monté directement chez lui. L'étranger est resté avec nous. Stéphane aussitôt s'est retiré ; le dîner silencieux a passé sans que Raymond ait paru. Il m'a fait avertir de ne pas m'inquiéter ; je l'ai rejoint dans sa chambre ; j'ai vu que ma présence lui pesait.

» Que se sont-ils dit? »

A la fin de septembre, Germaine écrivit encore :

« Nous tarderons à rentrer à Paris. Certes ce n'est point à cause des plaisirs familiaux de l'arrière-saison. J'y renonçais plus volontiers cette année que toute autre ; la date approche de la candidature de Raymond à l'Académie ; nous savons que pendant l'été ses concurrents l'ont activement combattu. J'avais tout préparé pour le retour à la date habituelle. Pourquoi rester? Raymond a exigé, cédant au caprice de son nouvel ami pour les bois en automne !

» Depuis leur première journée de chasse, ils se tutoient !

» Le sans-gêne de Ned Ryde s'accentue, et parfois son cynisme qui s'attaque à toutes choses, sauf peut-être à la

morale, mais c'est qu'il la méprise ou qu'il affecte de la mépriser. Il ne s'excuse plus devant moi des négligences de sa tenue, de ses écarts intellectuels, pourvu que mon mari l'approuve. Par suite de quel envoûtement surprenant? il n'y manque jamais.

» Je suis la pensée de Raymond de très loin, de très bas. Vous savez ce que fut ma jeunesse, qu'avant lui je ne concevais le bien qu'en Dieu, par Dieu. Les mots sont vides, disais-je, si le ciel est désert! — Mais il les a remplis de son exemple. Plus de vingt ans j'ai vécu à côté d'un homme de bien et qui ne croit pas. Alors moi non plus je ne crois plus, qu'en lui.

» Vous-même, quelle confiance vous lui accordez! Celui que nous avons tant de raisons d'admirer, si tendre et si bon, votre ami est devenu silencieux, impatient... Va-t-il nous manquer? Rassurez-moi, Mongrolle, j'ai peur.

» Hier, mon cher Mongrolle, j'ai surpris ses regards sur moi. Alors, pour la première fois de ma vie je me suis sentie vieille, parce qu'il ne me regardait plus avec la même indulgence touchante.

» Cependant, je dois cacher ma peine, à cause de mes filles qui déjà s'inquiètent — elles ne sourient point à notre hôte et leur père s'irrite et m'en veut! — à cause de Stéphane! S'il devinait à quel point je pense et je crains comme lui, saurait-il maîtriser sa colère?

» Il se tait, vit à l'écart. J'attendrai d'être à Paris pour l'interroger. Que vous a-t-il dit? Il hait cet odieux Anglais. S'il veut le chasser je l'aiderai.

» Ned Ryde devait rentrer à Paris vers le 20 septembre. J'avais compté sur une semaine de solitude à la campagne pour reconquérir mon mari. Je suis sûre qu'il n'en eût pas fallu davantage. Mais cela même me sera refusé. L'étranger partira avec nous, dans huit jours. »

(A suivre.)

LOUIS ARTUS

LES COOPÉRATIVES RUSSES

Parmi tant de coups de théâtre dont le Conseil Suprême des Alliés fut coutumier, celui de la levée du blocus russe (19 janvier 1920) n'a pas été le moins sensationnel ni le mieux compris. Le commerce va reprendre avec la Russie. C'est inattendu, mais le public comprend. Il va reprendre par l'intermédiaire des coopératives russes, et ne sera repris que par elles. Ici le public ne sait pas et ne comprend pas.

Que sont donc les coopératives russes? Ne sont-elles pas des Soviets déguisés? Cette entreprise n'est-elle pas absurde? Voilà ce que se sont demandé les coopérateurs français.

Il faut donc, et d'urgence, puisqu'elles viennent de remporter ce succès, rappeler les principaux faits qui les concernent.

I

LES DOCUMENTS

La Russie, par son immensité, par la faiblesse de l'organisation capitaliste, par ses vieilles traditions de communisme et de coopératisme est destinée à être une terre d'élection pour les coopératives.

J. V. Bubnof en a publié une histoire et une théorie, en anglais. On peut se procurer le livre par l'intermédiaire de de la F. N. C. C. (Fédération Nationale des Coopératives de Consommation). Il est intitulé *The Cooperative Movment*

in Russia, its History, Significance and Character, et donne les chiffres certains jusqu'en 1918, comprenant en somme les premiers mois du régime bolcheviste. Depuis, K. I. Morosoff, le représentant en Occident des Coopératives sibériennes, a publié une brochure intitulée : *The Union of Siberian Cooperative Unions.*

G. A. Martiushin, le représentant, ou plutôt le représentant en Amérique des Coopératives de producteurs de lin, a publié les documents concernant l'industrie linière coopérative (septembre 1919, New-York : *The Flax Industry in Russia and the Central Association of Flax Growers*). D'autre part il existe à Londres un bureau fondé à frais communs, des coopératives russes et des Wholesale Societies, Sociétés de Gros anglaises, écossaises et irlandaises. Ce bureau, dirigé par F. Rockell, a publié une brochure : *An Experiment in International Cooperation.* Cependant les bureaux mixtes des coopératives russes publient à Londres le *Russian Cooperator* (3 vol.), dont nous extrayons la plupart de nos documents.

II

LES ORGANISATIONS

1° EN RUSSIE

Il y a en Russie (si l'on distingue — comme il faut sans doute — le mouvement sibérien) quatre sortes d'organisations coopératives.

Coopératives de consommation.

Sociétés. — D'abord, celles qui sont pour le moment au premier plan, les coopératives de consommation. Le mouvement s'était sûrement considérablement étendu et intensifié avant. mais surtout pendant la guerre, malgré toutes sortes d'obstacles que le gouvernement tsariste, toujours soupçonneux de tout ce qui pouvait être démocratique — mettait en travers : perquisitions, dissolutions, etc., comme après la révolution avortée de 1905, 1906.

Les sociétés, qui étaient un peu plus de 1 000, en 1905, et, pour la plupart, de petites sociétés de village, étaient plus de 10 000 en 1914, plus de 20 000 en 1917. Le nombre des membres de ces sociétés dépasse aujourd'hui les chiffres les plus grands qu'on ait enregistrés. Au 1er janvier 1918, rien que les sociétés groupées dans l'Union centrale étaient :

20 sociétés de plus de 10 000 membres chacune.

307 unions (régionales) de sociétés groupant plus de 30 000 sociétés. Au total 10 241 047 membres. Et il ne faut pas oublier qu'en Russie la famille du consommateur est en général deux fois plus nombreuse que celle de nos sociétaires français. Leur chiffre d'affaires dépassait à cette époque de beaucoup le milliard de roubles. Il est vrai que nous ne savons pas exactement ce qu'était la valeur or de ces roubles.

Organisation centrale. — Les coopératives ont une organisation centrale, dont il est fort parlé en ce moment sous son nom abrégé, son adresse télégraphique connue dans le monde entier *Centrosoyus*, ou « Union centrale panrusse des Sociétés de consommation ». Elle a son siège à Moscou.

Établie en 1898, voici les principaux chiffres qui résument son histoire.

	Capital en roubles (2 fr. 60).	Chiffre d'affaires en roubles.
Année 1899	800	31 340
— 1919	47 822	1 278 511
— 1913	225 413	7 985 234
— 1915	663 158	22 855 407
— 1917	10 269 757	212 000 000 au moins
— 1918		1 000 000 000 au moins
6 mois (centre de Moscou seul) (au moins)		467 051 000

La « Centrosoyus » a ses manufactures, au nombre d'environ une trentaine : moulins, savonneries, confiseries, pêcheries (dont nous reparlerons), papeteries, etc.

M. Morosoff dit (*Russian Cooperator*, 1919, p. 182) : « La population fournie par ces sociétés est estimée à environ 50 millions d'habitants. Dans de nombreuses parties de la Russie,

jusqu'à 75 p. 100 de la population se ravitaillent dans les coopératives de consommations. »

Coopératives agricoles.

Nous sommes mal informés sur l'état actuel des coopératives agricoles de la Russie d'Europe. Elles semblent extrêmement nombreuses, 10 000 au moins. Mais elles sont plus ou moins confondues : avec les coopératives de consommation dont nous venons de parler; avec les « artels », coopératives de travail et d'achat des paysans, corporativement et officiellement organisées; avec les coopératives de crédit.

Là comme toujours en Russie, nous nous trouvons en présence de documents mal établis et de statistiques vagues.

L'organisation centrale de ces coopératives, on pourrait dire de ces syndicats agricoles, est d'origine récente : l' « Union panrusse des Coopératives agricoles », en abréviation : *Selskosoyus*, a depuis 1917 une agence à Londres, et son siège est établi à Moscou depuis 1916. Une autre siège à Odessa qui se cantonne, elle, définitivement en 1919, dans les affaires de banque, dont nous allons parler. En fait, c'est la filiale agricole de la *Narodny Bank* que nous allons étudier.

Coopératives de crédit.

Les institutions de crédit, surtout agricole, formées coopérativement, sont extrêmement nombreuses en Russie, surtout en Grande Russie. Les banques populaires ont été parmi les institutions paysannes les plus favorisées par le tsarisme pour bien des raisons : intérêts joints de la Banque de la noblesse et des nobles, opposition aux prêteurs usuriers, juifs, arméniens, russes, etc. Elles répondent d'une part aux énormes besoins de crédit avant la récolte, et utilisent d'autre part les énormes disponibilités temporaires des paysans entre le paiement de la récolte ancienne et la récolte nouvelle. Mais nous n'avons pas à leur propos les précisions nécessaires. Leur nombre n'est pas inférieur, dit-on, à une dizaine de mille de sociétés.

Organisation centrale. — Nous n'avons de documents vraiment détaillés que sur l'organisation centrale, la puissante « Banque Populaire de Moscou », *Narodny Bank*, établie en 1912, contrôlée par les sociétés. Il n'y a que 647 actions possédées par des particuliers, les fondateurs de la banque, sur les 40 000 des premières émissions. Les 100 millions de roubles de capital (35 millions entièrement versés) étaient, au 1er janvier 1918, aux mains de 4 449 sociétés ou organisations de sociétés, parmi lesquelles 3 000 unions représentant 12 000 sociétés coopératives. Au 1er février 1919 (d'après M. Morosoff), elle groupait :

110	Unions de sociétés de crédit et d'épargne.
2 309	Sociétés de même ordre adhérant individuellement.
76	Unions de coopératives de consommation.
1 069	Sociétés de consommation adhérant directement.
137	Unions de sociétés coopératives agricoles et autres.
758	Coopératives diverses.

Elle a 12 sièges rien que dans Moscou, plus le siège central, 34 dans toutes les parties de la Russie, de la Sibérie, de la Caucasie — soviétique ou non ; 3 à Kharkov, 3 à Pétrograd.

Les affaires — sans distinction de lieux — se sont développées considérablement pendant toute la guerre et la Révolution. Elle a une importante agence à New-York, et a fait des chiffres considérables, comprenant des mouvements de marchandises, semences, machines, etc., d'importation, d'exportation; de paiements et de recouvrements dans toutes les parties déchirées de l'immense empire. Elle est un vrai succès financier. Elle a distribué 6 p. 100 de dividendes en 1916, 1917. Elle est une des seules institutions financières russes — elle est peut-être la seule — qui survive et se développe. Les chiffres suivants sont démonstratifs.

Les affaires en roubles, kopeks, furent en :

1912	22 735 535,15
1913	56 006 168,74
1914	110 221 080,64
1915	243 234 049,63
1916	1 188 463 936,37
1917	5 823 578 394, »

Il est évident que la crise des prix, l'enrichissement formidable des paysans russes pendant les débuts de la guerre et même de la Révolution, l'ont favorisée, et que le gouvernement des Soviets a été obligé — comme les autres gouvernements — de respecter cette institution démocratique de crédit et d'organisation commerciale.

Coopératives linières.

Le lin russe. — On sait l'importance de la production linière en Russie. Si on y ajoutait celle du chanvre, les chiffres seraient encore plus éloquents [1].

Voici quelques données qui permettent d'apprécier cette importance dans le monde (moyenne de 1904-1919).

	Superficie lin (acres).	Poids (lin en fibre) tonnes.	Graines de lin. (livres).
Russie	2 646 810	363 359,7	891 000 000
Total dans le monde...	3 074 200	479 880	6 331 000 000
Pour cent.....	85,6 0/0	75,9 0/0	14 0/0

Le poids moyen des récoltes russes semble être aux environs de 400 000 tonnes. 260 000 tonnes en moyenne sont exportées. 347 000 tonnes en ont été exportées de Russie en 1913, année de bonne récolte. Les besoins russes (en plus de la consommation domestique) absorbent de 50 à 100 000

1. La plupart des chiffres qui suivent sont extraits de la brochure de M. Martiushin qui les a extraits des travaux du Département Technique de l'Association des liniculteurs. Cette excellente brochure comprend cependant une grave erreur, doublée d'une contradiction, entre le diagramme 1 (cf. p. 4), et les chiffres absolus du tableau de la page 4, sur la proportion des surfaces cultivées dans le monde entier. C'est évidemment le tableau qui donne les chiffres exacts. La culture du lin en Russie occupe évidemment 85,6 p. 100 de la superficie consacrée au lin dans le monde, non pas 18,2 p. 100, ni même, en supposant simplement une erreur de composition typographique du diagramme, 81,8 p. 100.

Cette remarque doit être pour le lecteur — comme pour nous — un avertissement à ne nous servir qu'avec précaution des meilleures statistiques russes. Même dans le mouvement coopératif, et dans leurs comptabilités et calculs, nos amis Russes n'ont pas toujours la précision et la constance dans les méthodes que nous requérons ici, en France, de nos comptables et de nos services d'information et de statistique.

tonnes. Rien qu'en France, en 1913, la Russie importait 40 000 tonnes environ, deux fois plus de lin que la France n'en produisait.

Pratiquement, sauf en ce qui concerne la graine de lin, grâce au bon marché de sa main-d'œuvre agricole, grâce à l'énormité de son terroir, grâce aux facilités d'exportation, la Russie était la maîtresse de la production du lin dans le monde. Et l'exportation de ce produit, toujours en hausse, était avant la guerre une des principales ressources de Russie, surtout pour les gouvernements du centre. Il semble que jusqu'en 1918, la production pendant la guerre est restée assez forte. Mais la consommation locale a augmenté. Cependant, en 1918, l' « Union centrale », dont nous allons parler, réussit encore à exporter, à vendre aux gouvernements de France et dans le Royaume-Uni, par Archangel, 18 333 tonnes de lin (valeur 75 millions de francs). Cette association dit qu'il lui en reste encore, de la récolte de 1917, 23 400 tonnes. Elle maintient que le stock de la récolte de 1918 existait en partie dans ses magasins, en partie dans ceux des producteurs. Il est généralement reconnu que les stocks et la récolte de 1919 laissent peu de disponibilités à l'exportation.

Les Sociétés. — Nous sommes assez mal renseignés sur les coopératives de producteurs eux-mêmes. La plupart des documents publiés — et je dirai même connus des représentants autorisés — ne concernent que l'organisation centrale, et celle-ci n'existe que depuis la guerre, 1915. Mais nous savons (Martiushin, p. 16.) qu'elle comprenait :

	Unions de Sociétés.	Coopératives adhérant directement.
	—	—
Juillet 1916	18	82
— 1917	37	135
— 1918	48	150

Comme on nous dit d'autre part que ces unions groupent de 20 à 40 sociétés, nous pouvons raisonnable-

ment affirmer qu'il y a, organisées, environ 1 500 sociétés [1].

Un certain nombre semblent d'ailleurs être des sociétés de crédit, d'autres des coopératives de vente, ou même d'intermédiaires, mais la plupart font à la fois l'office de coopératives d'achat, de vente et de crédit, l'entrepôt et le classement des marchandises préalables, la vente étant d'ordinaire entrepris par les unions régionales. Elles semblent jouer un rôle assez important non seulement dans la collection et le triage du lin, mais aussi dans la sélection des graines, engrais. Et le lin coopératif fait, nous dit-on, prime sur le marché.

L'organisation centrale. — Nous sommes mieux renseignés sur l'organisation centrale, l'Union coopérative panrusse des liniculteurs, en abréviation *Flaxcenter* (du mot anglais *Flax*, lin).

Celle-ci est de date récente. Fondée en pleine guerre, 1915, après la disparition, en Russie, des agences des principales maisons d'achat françaises et anglaises, de Lille, de Belfast. Elle semble avoir groupé un certain nombre des anciens acheteurs de ces firmes, si nous comprenons bien le but de ce que l'on appelle les Sociétés coopératives d'agents.

Elle a des représentants dans 13 gouvernements de Russie centrale, dans 3 des gouvernements du Nord, un en Sibérie,

1. Le dernier prospectus de l'Association centrale donne des chiffres plus clairs :

3.500 Sociétés coopératives de liniculteurs.
3.500.000 membres environ.

Mais ces chiffres nous semblent être de simples suppositions, sans preuves. En fait ils doivent se rapporter à l'exercice 1918-1919, pendant lequel les correspondants londoniens de l'Association centrale ne semblent avoir disposé que d'informations indirectes sur la Russie soviétique, où cependant ils savent qu'il existe une diminution considérable de la production linière; celle-ci, restreinte de près de 50 p. 100 en 1918, l'a encore été davantage en 1919 (voir Martiushin, p. 12, 13). La crise est telle, paraît-il, que la préparation de la récolte de 1920 est encore plus gravement affectée. Dans ces conditions une augmentation pareille du nombre de ces sociétés doit correspondre tout au plus à des formations de nouvelles sociétés, et non à de véritables organisations fonctionnant pratiquement.

un siège central à Moscou, des agences à Londres et New-York.

Son chiffre d'affaires a progressé comme il suit :

	Roubles.
1915-1916	1 300 000
1916-1917	30 000 000
1917-1918	200 000 000

Son actif est passé de 10 430 roubles à 2 352 278 roubles (2 493 926 roubles au 1er janvier 1919);

Ses opérations de crédit de 5 192 351 roubles à 421 593 093 roubles.

Les quantités de lin manipulées sont passées de 1 685 tonnes en 1916 à 40 985 tonnes, et les exportations de 1 022 tonnes à 18 833 tonnes en 1918, — ce dernier chiffre représentant 55 p. 100 de l'exportation totale de la Russie à cette date. L'état des transports et la guerre civile ont empêché le mouvement d'un tiers au moins des 100 000 tonnes qui restent entre les mains des producteurs associés.

En plus de ces opérations de vente et de crédit, le *Flaxcenter* a opéré environ 6 000 000 de roubles en affaires de fournitures de grains, sacs, matériels, etc., à ses membres en 1917.

La société fait un gros effort pour standardiser les produits, améliorer les semences et cultures.

2° LES COOPÉRATIVES EN SIBÉRIE

Nous sommes bien mieux informés sur le mouvement sibérien que sur le mouvement russe. D'abord, les coopératives sibériennes sont restées en relations constantes avec l'Europe, et leurs représentants ici. Ensuite, là comme en tant d'autres points, les Sibériens font preuve d'une exactitude et d'un sérieux supérieurs à ceux de leurs compatriotes de la Russie européenne. Le mouvement a pris deux formes : d'abord les coopératives de crémerie, groupées et déjà prospères avant la guerre, qui restaient isolées jusqu'à ces derniers temps; ensuite les coopératives de consommation,

mais qui en même temps ne sont pas sans s'occuper d'affaires agricoles.

Coopératives agricoles sibériennes.

L'Union des Associations sibériennes de crémerie groupait en 1917 : 2 038 crémeries (beurres et fromages), et 1 859 magasins coopératifs fournissant leurs 800 000 sociétaires de toutes sortes de marchandises, machines, etc.

La même union faisait les chiffres d'affaires suivants (en 1 000 roubles).

	Ventes (Exportation).	Machines vendues aux membres.	Autres marchandises vendues aux membres.
1914	20 208	663	8 999
1915	34 854	1 113	10 670
1916	73 498	1 371	9 780
1917	160 367	2 049	24 765

Le capital était au 1er octobre 1917, de 3 294 264 roubles. Le siège est à Omsk (Sibérie) ; une agence à Londres.

La plus grande partie des ventes était dirigée vers l'exportation, en particulier vers l'Angleterre, où les Wholesales coopératives étaient les gros acheteurs de beurre coopératif sibérien (44 p. 100 du beurre, 66 p. 100 des œufs). Les exportations de beurre passaient de 678 793 pouds (le poud : 17 kilos environ) à 2 514 622 pouds.

Coopératives de consommation et vente.

Les Sociétés. — Groupées autour de l'autre organisation centrale sibérienne, et adhérant à celle-ci par 29[1] unions coopératives. Il y avait au 1er novembre 1918, 9 520 sociétés de consommation, de crémerie, de pêcherie, entre l'Oural et l'océan Pacifique. Elles organisaient en 1917, 1 728 056 membres avec une moyenne de 207 membres par société, 2 696 529 membres en 1918. Ce qui prouve une extension en

1. Ces chiffres sont ceux des derniers prospectus de la *Zakupsbyt*. Ils sont fort différents de ceux de la brochure de M. Morosoff. Mais ceux-ci (p. 9) s'arrêtent à 1918, et ne mentionnent pas deux nouvelles Unions dont les chiffres sont venus accroître les chiffres totaux.

même temps qu'une intensification du mouvement [1]. En somme presque les deux tiers des 15 millions d'habitants de la Sibérie sont coopératisés par ces deux mouvements d'agriculteurs et de consommateurs.

La Société centrale. — L'Union des Unions des Coopératives sibériennes est probablement la plus solide et la plus complète des organisations centrales coopératives russes.

On l'appelle en abrégé *Zakupsbyt*, mot composé russe qui veut dire achat-vente. Et en effet elle fait pratiquement tout ce qui concerne le commerce et l'industrie en Sibérie. Elle achète : tissus, chaussures, machines agricoles, outils, etc., que les Unions cèdent aux Sociétés, qui les cèdent à leurs membres. Elle vend: beurre, graisses, œufs, fromage, miel, peaux, fourrures, etc. Elle a ses manufactures et ateliers. Elle a ses journaux, un département d'études législatives, etc., etc. Elle est la seule entreprise industrielle et commerciale, avec l'autre organisation coopérative, qui ait prospéré en Sibérie depuis 1917. Son capital est passé de 9 750 roubles au 1er janvier 1917 à 3 971 973 roubles au 1er mai 1918, à 9 180 735 roubles au 1er novembre de la même année. Son chiffre d'affaires a été, dans les neuf derniers mois connus, de 98 636 446 roubles.

Établie à Novo-Nicolaïevsk, elle a des sièges dans toute la Sibérie et en Mandchourie et en Russie ; une représentation à Londres, et des agences à Londres, Copenhague, Kobé (Japon), Shanghaï (Chine).

III

HISTOIRE RÉCENTE

Tel est le mouvement coopératif russe dans son état actuel.

Passons sur son histoire d'avant la guerre. Non pas que nous ne regrettions de ne pouvoir rendre hommage aux

1. Comme un bon nombre de ces sociétés sont des « artels » de producteurs (cf. Morosoff, p. 10), le nombre des sociétaires devrait être établi en tenant compte des multiples adhésions d'un même individu à des sociétés de divers ordres.

fondateurs du mouvement, aux Michaïloff, aux Malakhov, aux Totomianz et autres. Mais la graine qu'ils ont semée a germé d'une façon tellement inattendue, qu'il n'y a pour ainsi dire pas de relation exprimable entre l'état où une guerre et une révolution placent la coopération en Russie, et celui où la paix favorable, le tsarisme obstructeur et de lents efforts l'avaient laissée en 1914.

On a remarqué les chiffres que nous avons donnés. Il n'est aucune organisation russe coopérative qui n'ait pour ainsi dire décuplé depuis la guerre. Pratiquement, datent de la guerre toutes les organisations centrales, sauf deux. Et encore celles-ci, la Banque populaire et la Centrosoyus (Union panrusse des Sociétés de consommation) présentent les augmentations suivantes :

	Capital roubles.	Chiffres d'affaires.	
1913.....	225 413	7 985 234	*Centrosoyus.*
1917.....	10 269 757	212 000 000	
au moins			*Narodny Bank.*
1913.....	1 000 000	6 006 168	
	500 000 payés		
1917.....	100 000 000	5 823 578 394	
	50 000 000 payés en 1919.		

Inutile de calculer les pourcentages. Ils cessent d'être expressifs. Les autres organisations centrales passèrent brusquement, de 1916 à 1918, du néant à des sommes fabuleuses.

Les coopératives russes, et tout particulièrement les organisations centrales, ont donc eu un développement formidable, absolument unique dans l'histoire économique du monde entier. Elles semblent s'être développées comme ces champignons qui, en moins de quelques jours d'une pluie chaude d'automne, prennent toute leur taille dans nos pays.

Que s'est-il donc passé? Nous répondrons d'un mot : le krach du capitalisme russe proprement dit. Pendant la guerre, bien antérieurement à la Révolution de mars 1917, et à celle des Bolcheviks d'octobre 1917, tout le système russe privé de répartition et de crédit, avait lamentablement et rapidement disparu. Les grandes maisons étrangères d'exportation des céréales du Sud se trouvèrent bloquées par la Turquie et

cessèrent leurs affaires et les importations correspondantes dès 1914. Les grandes maisons d'exportation de lin et de bois de la Baltique cessèrent également d'importer leur or et leur crédit. Il n'y eut plus en Russie que les capitalistes russes et l'État russe. Et ces deux éléments de la vie économique russe se montrèrent dès 1915 également incapables, également déficitaires ; la faillite russe est bien antérieure au Bolchevisme. On nous l'a cachée, ici, en France, et encore plus au front. Mais c'était un fait acquis. Le mouvement coopératif fut la seule forme d'organisation économique qui subsista et agit. Il fut l'héritier et le syndic de la faillite des quelques maisons proprement russes d'exportation, d'importation, de distribution des marchandises et de crédit. Celles-ci, faibles, mal armées, routinières, vivant en somme de la négligence du public, et des privilèges des premières ghildes de marchands, n'avaient pas résisté à la tourmente de la guerre. Le capitalisme russe, encore dans l'enfance, avait été étouffé par la crise.

M. Morosoff décrit extrêmement bien le processus en Sibérie :

Le commerce privé a totalement disparu en Sibérie. Même dès le commencement de la Révolution en mars 1917 il ne restait en Sibérie, pratiquement, aucune grande maison privée : leur liquidation s'était opérée sans interruption dans les dernières années. De même les moyennes et petites affaires commerciales se fermaient graduellement. Il serait inutile d'analyser ici ces faits plus à fond. Qu'il suffise de noter cependant que la cause de la faillite du commerce privé a été principalement son incapacité à s'adapter aux nouvelles circonstances. Des méthodes antédiluviennes, qui étaient devenues une sorte de tradition, accoutumaient les commerçants sibériens à attendre sur place les offres de marchandises, et à n'entreprendre que de rares voyages aux principaux marchés : Moscou, Nijni-Novgorod, à l'étranger, pour reconstituer leurs stocks.

La guerre a fait que ces traditions ont été leur perte. Les conditions extraordinaires obligeaient à des achats nouveaux et constants de marchandises, pendant toute l'année ; il fallait faire ces achats aux lieux de production. Or ceci nécessitait un vaste système d'agences permanentes, répandues partout, que le capital privé ne possédait pas [1].

1. *Loc. cit.*, p. 12.

Des descriptions du même genre vaudraient pour le reste de la Russie. Nous savons par exemple que, bien avant la fameuse « socialisation des banques » par les Soviets en janvier 1918, dès 1917 et Kerenski, un mouvement important de capitaux s'était produit vers la Narodny Bank. M. F. Rockell nous raconte [1] que :

de même que le commerce privé s'effondra en Russie, de même les banques privées s'écroulèrent spécialement après la Révolution (mars 1917, s'entend). Rappelez-vous que la masse de la population russe est paysanne, et que les paysans sont en majorité coopérateurs. Ils n'ont pas confiance dans les banques privées, et même la bourgeoisie se mit à retirer son argent des banques privées, et à le placer, pour plus de sûreté, dans la Banque coopérative.

Ce qui prouve bien que le phénomène n'est pas dû à l'influence exclusive de la Révolution d'octobre (bolchevik), c'est que, là où la coopération s'est le plus développée, c'est dans les parties de la Russie qui échappèrent, pour un temps, au joug des Soviets : en Sibérie, dans le sud de la Russie, au Caucase, dans la République d'Archangel.

Prenons cette dernière pour exemple. En 1919, la « Centrosoyus » ayant établi un centre important dans les provinces du Nord, celle-ci réussit à organiser une bonne partie du commerce et du transit maritime de ces régions abandonnées à elles-mêmes, restées jusqu'alors diminuées par de puissantes bandes de spéculateurs. La coopérative put importer les marchandises américaines et scandinaves, *avec des fonds, sur des bateaux russes*, évitant ainsi changes et frets. Elle réussit à exporter, à Londres et en Scandinavie, de la potasse, des peaux et fourrures, et du lin, compensant ses achats par ses ventes, et évitant tout déplacement d'argent. La principale industrie de la population clairsemée de ce pays est la pêche. Cela aussi a été coopératisé. Sur la côte Mourmane, sur celle de la mer Blanche, deux flottilles, des saleries, fumeries, etc., ont été installées ou louées. Les produits de la chasse et de la pêche sont entreposés dès maintenant et prêts pour l'exportation (automne 1919). N'évaluons pas en roubles ces produits, mais donnons les précisions en quantités. Quiconque

1. *Cooperative News Anglaises* du 24 janvier 1920.

sait les prix que l'on paie actuellement, en Europe, pour ces marchandises sentira leur valeur :

	Murmansk.	Nord.	Mezensk.
	—	—	—
Huiles (foie de morue) (tonnes)	2	20	
Graisses (morue et phoques) (tonnes)..	27	16	30
Poisson salé (tonnes).....	265	420	
Fourrures (unités) (phoques).....	3 229	8 000	1 300

Il faut en effet se rendre compte que la disparition de toute entreprise capitaliste dans ces régions a mis pour ainsi dire subitement le producteur en face du problème de la vente des produits qui n'ont pour lui pas d'autre valeur que leur valeur d'échange.

Les « artels », les coopératives de travail, d'artisans, d'agriculteurs, de pêcheurs, aussi vieilles que la civilisation russe, ont été partout ainsi forcées de prendre forme d'organisation coopérative moderne, et ont trouvé dans les organisations centrales l'appui, le crédit d'une part, le débouché nécessaire d'autre part, les marchandises d'échange enfin.

III

LES DERNIÈRES AVENTURES

Telle est donc la cause profonde. Dans l'immense effondrement de toutes les formes supérieures de la vie économique en Russie, la coopération a été le seul organe de vie, d'échange, de crédit, d'affaires. Elle s'est trouvée là, à point, pour reprendre l'héritage d'un capitalisme qui n'avait jamais été bien fort, ni bien enraciné. Elle a groupé autour d'elle ce qui restait de bonnes volontés et de forces pour assurer les transits, entrepôts et répartitions. Elle a laissé évidemment de côté toutes les grandes affaires métallurgiques, minières, etc. Mais elle a été capable de reprendre une partie des affaires de vente de produits agricoles et de crédit aux paysans. Ce qui est beaucoup en Russie, surtout aujourd'hui, où il semble qu'en effet

la civilisation urbaine, ses concentrations, ses grandes industries ont sinon complètement disparu, du moins singulièrement diminué d'importance [1].

Par rapport à ce fait fondamental, les divers avatars que la coopération connut en Russie soviétique et non soviétique, depuis la Révolution d'octobre, nous paraissent des phénomènes d'ordre secondaire.

On a beaucoup discuté, surtout en ces derniers temps, pour savoir si tel ou tel gouvernement russe avait eu telle ou telle relation avec les coopératives. Un fait domine tous les autres. La coopération en Russie a toujours été hors de la politique. Dès la fondation du mouvement vers les années 1890-1900, même sous la Révolution de 1905, même sous le tsar Nicolas II, même sous la Révolution de Kerensky, même sous celle de Lénine, comme sous les gouvernements antirévolutionnaires de Koltchak et de Denikine, comme dans les Républiques cosaques et caucasiennes, toujours ses militants, ses organisations, ses masses se sont tenus à l'écart des opinions diverses. Et si elle a traité avec tous les gouvernements simultanés ou successifs de l'immense et malheureux empire, c'est avec le plus vif souci de son indépendance. Autant qu'il fut possible, ce fut sur le pied d'égalité, presque comme un « État dans l'État ». Elle a été profondément, radicalement apolitique, et c'est ce qui l'a sauvée.

Puissant enseignement, de valeur historique, pour nous autres, coopérateurs français ! Nous aussi devons être prêts à recueillir bien des héritages. Nous aurons à liquider bien des fautes, et à créer bien des institutions essentielles. Pour cela il nous faut des forces, une autorité intacte, un mouvement pur. Jamais nous n'écarterons trop ceux qui voudraient faire servir notre mouvement à d'autre fin que la sienne : l'établissement du régime coopératif dans le commerce et l'industrie, dans la production et la répartition des richesses !

Nos amis russes détachés par leurs organisations en

1. M. Alexinsky, ancien député à la 1re Douma, ex-secrétaire du Comité ouvrier de Pétrograd, ex-secrétaire des Syndicats russes ouvriers, jusques et y compris toute l'année 1918, disait dans une conférence que le nombre des habitants ouvriers de la grande industrie — (on sait que les classes sociales existaient encore en Russie sous les tsars) —, qui était de 12 millions environ en 1913, était réduit à 2 millions à peu près, en 1919.

Europe et en Amérique ne se lassent pas de manifester leur indépendance. « Essentiellement non politique, cette association des coopératives russes... »; ainsi débute la note communiquée à la presse le 20 janvier par les deux représentants à Paris, auprès du Conseil Suprême, du Comité central des Coopératives russes.

Car s'il est un pays où cette indépendance d'attitude est justifiée, c'est bien en Russie, dans toutes les Russies. Dans ce pays où l'État fut toujours despotique, les coopératives n'ont agi sur l'État que dans la limite de leur propre mouvement et de leurs propres besoins. Elles ont transigé ici, plié là, disparu quelquefois dans la tourmente; ailleurs elles ont fleuri, elles ont eu une influence dans l'État. Mais elles l'ont eue en tant que coopératives et non pas en tant qu'affiliées à un parti politique quelconque. La *Zakupsbyt*, la grande société sibérienne, avait, sous Koltchak, à Omsk, un « Département des Transports » qui, d'accord avec le gouvernement, préparait les « consignements, les transits, les tarifs de marchandises, les frets, voire les études de chemins de fer ». Elle avait son « Conseil économique », d'ailleurs représenté au Conseil économique du gouvernement et préparait des lois et décrets. Elle n'était nullement pour autant ni inféodée à Koltchak, ni agent d'aucun parti. Il est à présumer qu'elle est restée la même depuis la débâcle de l'amiral et de son administration.

De même la *Centrosoyus* a gardé jalousement et avec succès son indépendance. La grande association centrale des coopératives russes de consommation a été plus ou moins disloquée par la guerre civile ; elle a fondé de nombreux sièges à Odessa, à Novorossisk, à Archangel. Là, comme dans son ancien siège central toujours plus prospère de Moscou, elle a su obéir aux tyrannies et aux anarchies et aux gouvernements divers, sans se compromettre avec aucun d'eux. Le centre de Moscou a pu déléguer, sans devenir bolchevik pour autant, un certain nombre de ses membres au Conseil supérieur économique des Soviets, tout comme *Zakupsbyt* avait délégué de ses membres au Conseil supérieur économique de Koltchak. C'était une nécessité pour le mouvement, pour les consommateurs comme tels, ce n'était pas par bolchevisme. Si nous sommes bien informé,

elle a fondé, de même, une nouvelle organisation centrale de transports, et celle-ci a également ses délégués aux Conseils centraux du gouvernement des Soviets.

Ce caractère apolitique de la coopération était d'ailleurs une nécessité en Russie. On se fait mal une idée de l'état de division des opinions, religieuses, politiques, nationales, de la masse russe. Il nous souvient d'avoir compté quarante-deux partis socialistes différents, organisés et représentés en Russie du temps des tsars. Nous vîmes défiler leurs drapeaux et leurs délégations aux obsèques à Paris du grand révolutionnaire Lavroff. Mais ce n'est pas qu'en politique que les Russes sont divisés : c'est par les nationalités diverses, c'est par l'immensité des provinces, c'est par les classes sociales diverses qui existaient encore là-bas légalement avant mars 1917, c'est par les religions et leurs innombrables sectes que cette énorme masse de peuples, même cette énorme masse uniforme des grands russiens, se pulvérise en une infinité, en une poussière de chapelles, de coteries, de paroisses, de corporations, de clans. Les consommateurs et les producteurs comme tels ne pouvaient, sous peine de ruiner leur propre mouvement, leur organisation, se laisser entraîner sur un autre terrain que le leur propre. Au temps des tsars, de nombreuses tentatives de coopération mise au service de la réaction, échouèrent. De même, échouèrent récemment toutes les tentatives de faire des coopératives russes les servantes de tel ou tel gouvernement, de tel ou tel parti. Un grand nombre de sociétés ainsi fondées, ou violemment déviées, ont trouvé tout de suite leur perte. De même encore ont avorté les tentatives récentes et fort nombreuses de déguiser sous forme coopérative certain mercantilisme, et d'accaparer des marchandises soi-disant réparties dans l'intérêt du coopérateur ou concentrées pour la vente dans l'intérêt du producteur. Le mouvement coopératif est resté un mouvement économique à but social, à forme démocratique, isolé, à part, comme il le fallait pour qu'il pût grouper une population qui oscille entre 50 et 80 millions des 135 millions d'habitants de la Russie proprement dite.

C'était une nécessité et cette nécessité a sauvé la coopération. Pendant deux ans, depuis la formation des armées rouges et

blanches, la guerre civile a fait fluctuer toutes choses en Russie. Seul le vaisseau de la coopération n'a pas sombré. Les frontières, les fronts, tout cela a été en perpétuel mouvement ; des États indépendants se sont formés, ont croulé; tel pays, gouverné par Koltchak, le fut ensuite par Lénine, puis par Koltchak, puis a été repris par Lénine ; Kiew a maintenant changé dix fois de mains depuis l'invasion allemande. Chaque régime, chaque État a lui-même changé de nombreuses fois sa politique. Révolution et contre-révolution se sont succédé, balancées, au Kouban, en Sibérie, chez les Cosaques, dans le Nord, partout. Les coopératives ont eu les faveurs et défaveurs alternées de tous les gouvernements. Leur politique a été de s'écarter de la politique. Et ceci fut leur condition de vie. Ce fut la condition même de leur adaptabilité. En ceci elles furent profondément russes, souples, habiles. Comme les Églises, en sachant rendre à César ce qui lui appartenait, elles ont plié, et n'ont pas rompu. Et maintenant le mouvement est solide. Anormalement développé certes, mais sûr dans sa base, et indépendant dans ses fins. Il est une des seules choses sociales et l'un des seuls espoirs qui restent en Russie, avec le sol, « la force du sol » comme on dit là-bas, et la masse paysanne, avec les richesses enfouies et le capital humain.

Les faits fondamentaux ainsi décrits, les variations historiques, les événements tragiques et comiques de la Révolution et des contre-révolutions qui affectèrent le mouvement sont aisément compréhensibles. On a fort agité la question de savoir si les coopératives en Russie soviétique ont été ou non bolchevik ou antibolchevik. Les gens entendus, ici, disent — s'ils sont sympathiques au Bolchevisme — que Lénine et les coopérateurs sont les meilleurs amis du monde, et que le mouvement coopératif, officiellement reconnu par Lénine, en avril 1918, est un simple rouage de l'économie sociale des Soviets. Ils en ont la preuve, en effet, dans cette abondante littérature officielle, et dans la suite incohérente des décrets plus ou moins appliqués du gouvernement central, et des Soviets locaux. Il est vrai qu'il y eut, en particulier en avril 1918, une tentative de mainmise de Lénine sur le mouvement coopératif. D'autres gens, également entendus, — qui ont

vu des rapports d'agents secrets, et d'autres rapports officiels, — vous diront, de la meilleure foi, avec de nombreuses anecdotes, que les Bolcheviks n'ont pas eu de plus violents ennemis que les coopérateurs ; que ceux-ci furent décimés, comme formant la masse du « Parti du Centre » ; que les sociétés furent dissoutes, leurs biens confisqués, comme ceux des syndicats ouvriers [1].

Il faut toujours, quand on écrit l'histoire de choses russes, soumettre documents et témoignages à une sévère critique. Les gouvernements russes écrivent, impriment, décrètent beaucoup. Ils sont rarement obéis. Les citoyens et les organisations russes, parlent, écrivent et souvent exagèrent. Ce qui est vrai d'un gouvernement ne l'est pas d'un autre ; et chacun change souvent d'avis. Tel corps d'armée rouge, tel Soviet, tel général des armées sibérienne ou volontaire est favorable aux coopératives et tels autres, rouges ou blancs, les pillent et persécutent les leaders. La puissance de l'anarchie russe excède beaucoup même celle de la Terreur et des diverses Terreurs. Et bien des choses détruites ont été simplement cachées... Au surplus, tous les régimes rivaux en Russie ont passé par les mêmes alternatives et voici qu'on imprime [2] : « Toute la Révolution sibérienne, dit-on, aurait eu pour point de départ la mise à mort de quatre coopérateurs influents par un obscur officier de l'armée de Koltchak. »

Toute cette histoire est moins tragique et moins obscure qu'on ne dit. En Russie centrale, dans ce qui fut la citadelle, le donjon du Bolchevisme, deux principaux décrets, 12 avril 1918, 20 mars 1919 [3], de Lénine ont marqué deux tentatives, également infructueuses, des Bolcheviks pour s'emparer du mouvement. Le premier décret spécifiait, entre autres : 1° que les coopératives devaient se considérer comme des agents du gouvernement ; 2° que tout membre d'une commune devait faire partie de la coopérative de son district. Pratiquement, les coopératives continuent à fonctionner par elles-mêmes. Et il n'était pas possible qu'il en fût autrement.

1. Speech de M. le Colonel J. Ward, M. P. — *Times* du 20 janvier 1920.
2. M. Paul Dukes, *The Times*, 20 janvier 1920.
3. Malakhoff, *Cooperation in Soviet Russia. Russian Cooperator*, 1919, p. 161 et 179.

Moscou, la Mecque bolchevik, a vu le développement *autonome* de *Kooperatsia*, la grande société de consommation. Celle-ci joue un rôle tellement indépendant du Soviet que 35 p. 100 à peine des marchandises réparties en novembre 1918 venaient du ravitaillement officiel du Soviet. — Le deuxième décret de Lénine, de mars 1919, celui qui établit la « Commune des Consommateurs », a encore moins de succès. Il n'a même pas été réellement ni uniformément appliqué. Les coopératives de certains gouvernements ont souffert; dans un certain nombre de cas les « commissaires du peuple » adjoints aux sociétés ont fait des leurs ; dans d'autres on a transféré fonds et marchandises à des Conseils de commune, souvent administrés par de malhonnêtes gens, voire par des mercantis qui, en ces jours, fleurissent en Russie et y fondent une énorme et puissante petite bourgeoisie. — Dans la plupart des cas, il y a eu entente. Le commissaire du peuple appointé se contente d'encaisser un bon salaire payé par la coopérative ; la commune s'est gardée d'intervenir; la coopérative a transigé, elle imprime sur ses presses, les *Isvestya* locales, le moniteur officiel du Soviet du lieu. La coopérative paie ses taxes et réquisitions. Cependant elle se fortifie, elle devient le centre de ralliement de tout ce qui reste *d'intelligentsia*, d'agents d'affaires honnêtes [1]. Ainsi le « Centre linier » a su s'adjoindre la plus grande partie des échantillonneurs experts. — Mettons encore que, dans de nombreux cas — mais, chose extraordinaire, ceci s'est plutôt produit dans les gouvernements du Sud, où Denikine régna [2] — la coopérative est tout simplement un « camouflage », soit du commerce local, soit de la commune bolchevik. Ce camouflage est encore, comme toute hypocrisie, un hommage rendu à la force du mouvement.

Le fait est là. En Russie soviétique ou non soviétique, le mouvement coopératif est fort, indépendant, extrêmement étendu, encore plus étendu qu'intense, encore plus centralisé qu'organique, plus théorique que pratique. Sa croissance rappelle la végétation folle, brusque, luxuriante de la steppe

1. Malakhoff, *Russian Cooperator*, 1919, p. 179.

2. Novo-Russisk, voir lettre de M. le Colonel G. Maitand Edwards, M. P. — *Times*, 21 janvier 1920.

méridionale russe à la fonte des neiges. Mais il a passé les moments les plus difficiles. Il a survécu à la tourmente qui a englouti le capital et la grande industrie en Russie. Il a survécu à l'état de siège tsariste, à celui de Koltchak et de Denikine. Il a survécu à la terreur de Lénine et de Djerzhinsky. Certes un bon nombre des sociétés sont jeunes ; tous ces énormes chiffres d'affaires sont en roubles-papier, dont nous ignorons, dont tout le monde ignore la valeur [1] ; ces capitaux s'évanouiront peut-être ; mais les marchandises, les organisations, les agences seront là et les installations fonctionneront encore plus sûrement le jour où elles ne manieront plus que des marchandises réelles, et non des bons de réquisition, du papier-monnaie, des obligations, des crédits.

IV

L'AVENIR

Ceci posé, nous, coopérateurs français, nous ne pouvons que nous réjouir du succès, du triomphe de nos idées en Russie. C'est une date historique dans l'histoire du mouvement coopératif dans le monde entier que celle où le Conseil suprême des Alliés a traité avec les représentants officiels de toutes les coopératives russes, de toutes les Russies, de celle des Soviets et des autres. Lorsque M. Berkenheim et M. Malakhoff, auxquels le « Comité mixte des Associations coopératives russes » à Londres adjoignit M. Morosoff et M. Shmeleff, ses président et vice-président, ont traité avec le Conseil suprême dans ses dernières séances, ils l'ont fait comme s'ils étaient l'État économique russe. Nous savons parfaitement ce que l'on dit sur quelques-uns de ces messieurs, dont l'on voudrait faire des agents bolchevistes. Ce sont pures insinuations. Ils représentent leurs mandants, aussi bien qu'on peut actuellement représenter quoi que ce soit en Russie. Le

1. Signalons que la Section septentrionale de la Société centrale des Coopératives de Consommation a réussi à maintenir, avec le gouvernement d'Archangel, un change relativement favorable (1 or à 4 papier) en régularisant les importations, la circulation de l'argent et les exportations et les prix.

1er février ils ont reçu l'autorisation ferme du Comité central de Moscou de traiter avec les puissantes Wholesales des coopératives du Royaume-Uni, et avec tout autre organe d'importation et d'exportation. Et, autre victoire, intérieure celle-là, le gouvernement des Soviets, menaçant au début, approuve et autorise la rentrée des délégués en Russie (2 février 1920), pour mettre à exécution le plan de commerce entre les coopératives russes et le monde entier. De bonne ou mauvaise foi, de bon ou de mauvais gré, peu importe. Le monde ne fait crédit qu'aux coopératives russes, et les Soviets admettent que l'étranger ne procède qu'en vertu de cette confiance, et refuse sa confiance à l'organisation communiste. C'est un succès pour la coopération russe, pour la coopération en général, comme les plus utopistes d'entre nous n'en pouvaient rêver.

Maintenant que faut-il penser de l'application de ce projet de reprise des relations commerciales par la voie coopérative ?

Car il va falloir que les coopérateurs russes démontrent leur capacité et leur véracité.

Nous savons que la décision du Conseil Suprême a été surtout prise sous la pression britannique : sous l'influence directe du représentant anglais au Conseil Économique Suprême, M. E. F. Wise C. B.; sous la pression du *Food Controller*, du ministre du Ravitaillement M. G. H. Roberts M. P. [1], lui-même documenté par les coopératives anglaises elles-mêmes, dont il est un ancien militant, et par le « Bureau d'Informations russo-britannique », que les coopératives anglaises ont fondé d'accord avec les coopératives russes.

Mais il ne suffit pas de proposer des projets, et de lancer des chiffres. Il faut encore réaliser. Le succès diplomatique n'est rien, et se traduira même par un désastre, s'il n'est suivi d'une exploitation commerciale. La traite que nos amis russes viennent de signer est la plus lourde que la coopération ait jamais endossée. Comment feront-ils honneur à l'échéance?

Laissons-les faire et nous verrons. Leurs efforts seront

1. Voir son discours du 19 janvier, *Times*, 20 janvier 1920.

environnés de la sympathie des millions de coopérateurs du monde entier, de celle de tous ceux qui sont épris sincèrement de l'ordre et de la démocratie, et qui ont gardé des amitiés pour le malheureux peuple de Russie.

Nous ne pouvons ni ne voulons apprécier les chances de succès d'une entreprise si grande et si neuve, et si inattendue.

Mais nous pouvons aider le lecteur à se figurer comment les représentants des coopératives russes ont l'intention de réaliser ce vaste projet.

Deux précédents les encouragent : d'abord, leurs exportations-importations en 1919, de la mer Blanche et de la côte Mourmane dont nous avons déjà parlé. Ensuite et surtout l'importante opération du même genre qu'ils ont réalisée en 1919, en Sibérie. La grande société centrale sibérienne *Zakupsbyt* réussit l'essai suivant. Non contente d'avoir eu pour ainsi dire le monopole de l'importation du thé et des allumettes en Sibérie, de l'exportation des fourrures en Amérique, elle tenta par les mers glaciales, à partir de la mer de Kara, au milieu de difficultés énormes, avec un bateau affrété par elle et la *Centrosoyus*, une dure expédition qui rappelle les hardis navigateurs et trafiquants des anciens temps. Le bateau arriva là-bas et en revint, ayant déposé pour 18 millions de marchandises, et en ayant repris pour davantage en échange : 4 500 quintaux de beurre, 100 tonnes de graine de lin, 100 tonnes de laine ; 10 000 peaux de lièvres blancs, plusieurs centaines de mille pelleteries, bref une cargaison qui a laissé un gros bénéfice. Car il faut le remarquer, le commerce ainsi pratiqué, l'apport et l'achat des marchandises rares sur des marchés raréfiés, est et a toujours été l'une des opérations les plus fructueuses qui se puissent imaginer. Il y a gain dans les deux sens.

Or ce qui est remarquable dans ces affaires coopératives, c'est que ces gains considérables profitent dans les deux sens à la collectivité. Cette forme de commerce, d'un côté rappelle les formes les plus primitives de l'échange, le troc ; elle se fait en somme sans argent, sans monnaie. Mais par un autre côté, par sa forme organique, sociale, elle régularise les prix et les échanges, elle évite la spéculation, elle règle non seulement la consommation, mais même la production

de la collectivité et elle représente ainsi tout d'un coup une forme supérieure de vie économique. Si paradoxal que soit ce résultat, il découle nécessairement de la ruine du commerce et de l'industrie russes, et du développement anormal de la coopération russe. La Russie saute brusquement, pour la faible partie de sa vie économique encore ouverte, du régime compétitif au régime coopératif.

Peut-on concevoir que de pareilles opérations vont être faites? Comment seront-elles poursuivies par les coopératives russes autorisées enfin à commercer pour le public russe, par le Conseil Suprême des Alliés d'une part et par le Conseil des Soviets de l'autre?

L'expérience nous répondra bientôt. Il est inutile de proclamer que tout le programme approuvé par l'Entente est un « non-sens », comme l'ont fait certaines Chambres de commerce américaines ou anglaises, à qui, en effet, le Comité russe coupe un peu l'herbe sous le pied. Il est aussi inutile de s'abandonner à des espoirs indéfinis et de supposer que toute l'exportation de tous les stocks restants en Russie et en Sibérie, l'importation de tous les produits fabriqués de l'Occident va s'opérer tout de suite, et entièrement par cette voie. Bien des événements de tout ordre, politique et autre, peuvent tout bouleverser.

En tout cas il ne faut pas s'imaginer que tout se fera très vite, ni très en grand. Le programme dicté par la Conseil Suprême et accepté par les coopératives russes[1], est, après tout, assez modeste. Au fond il se réduit aux échanges de marchandises déjà entreposées dans les ports, ou engrangées dans les régions immédiatement voisines de ceux-ci. Les crédits à faire, et que garantiront les coopérateurs anglais en particulier, ne semblent pas excéder les forces des coopératives russes. Les Wholesales anglaise et écossaise ont depuis longtemps étudié ces questions, et leur capacité financière et commerciale est une garantie certaine. Elles auront leurs agents et leurs camions dans l'aventure. Ce seront des affaires sporadiques. Mais méthodiques, elles représenteront sans doute tout de suite de gros chiffres. On va opérer d'abord sur la mer Noire. On demande quatre trains par jour de Moscou, des

1. Voir *Temps* du 27 janvier 1920.

ports et vers les ports. Même si ces trains n'arrivent pas, l'exploitation des richesses à échanger dans les ports contre celles que la flotte coopérative amènera formera déjà un gros mouvement d'affaires. Prévoir qu'au printemps les 40 000 tonnes de lin que le *Flaxcenter*, le « Centre linier » dit avoir dans ses magasins pourront être sur le chemin de l'Europe, ce n'est pas rêver une impossibilité. Et quand on sait que le lin atteignit 360 livres sterling la tonne en 1919 (près de 17 000 francs au cours actuel de la livre), on voit cette simple opération, toute prête paraît-il, se traduire par un mouvement de fonds de plus de 600 millions de francs, dans deux sens. Et l'on sent l'importance que prendra même une succès modéré.

Aristote remarquait que les plus grandes révolutions débutaient par de petits événements. Il est possible que nous assistions en ce moment, sous cette forme modeste, en Russie, à quelque chose de grand. Cette révolution n'a pas l'apparat historique et dramatique. C'est peut-être la vraie. Attendons. Soyons patients. Il faudra noter soigneusement ce qui va arriver.

MARCEL MAUSS

AU MOGHREB PARMI LES FLEURS

Jeudi 17 avril.

Ouf, quelle randonnée ! Et pour commencer notre voyage, quelle aventure de faux départ !

D'abord Paris, l'intolérable, l'odieux Paris. Joie sans mélange de le quitter avec tout ce qu'il comporte de gens, de choses, de tramways, de téléphones et d'énervements. Le sentiment délicieux de délivrance qu'il y a en échappant à tout cela.

La joie d'aller enfin vers le soleil, vers le pays du rêve, de l'insouciance, de la beauté calme, vers ce pays d'Islam auquel je fus si rapidement initiée il y a plus de trente ans, et dont l'emprise sur moi fut telle que j'en suis restée à jamais une exilée.

Qui ne sent pas l'irrésistible et mystérieuse attirance de l'Orient radieux ne pourra jamais comprendre avec quel soulagement j'ai pris ce bienheureux train qui, en deux jours et trois nuits, nous a déposés à Algésiras, dans le paradisiaque jardin de l'hôtel Reina Christina. La mer bleue, Gibraltar allongeant à gauche sa forme impérieuse de grand lion couché, des balustres de marbre et des fleurs, des fleurs, des fleurs. Tout un éternel été exotique jeté là sur ce petit coin de la côte d'Espagne, et préludant délicieusement à la grande orgie du printemps africain.

Ce matin nous nous sommes levés à cinq heures et demie

pour embarquer sur le petit bateau espagnol qui va à Tanger. Qui va, est une façon de parler, disons : qui part pour Tanger. Quant à arriver, c'est une tout autre affaire.

Sous un ciel merveilleux, la mer moutonnait ferme et avait ce ton bleu foncé qui n'est pas rassurant. Très vite la danse commença et fut tout de suite sérieuse. Cet affreux petit bateau n'a aucune stabilité, de plus il n'est pas lesté et n'a que peu de charbon, autant de raisons pour voltiger à la crête des vagues et mettre à l'envers les cœurs les mieux accrochés.

A bord, cela n'allait pas, et les gens s'isolaient avec des airs absorbés de mauvais augure.

A la hauteur de Tarifa, le commandant, Espagnol facétieux et qui, je crois, a peur de l'eau, a décidé qu'il ne passerait pas le détroit par un temps pareil ; et faisant froidement faire demi-tour à son bateau, il nous a ramenés à Algésiras où nous sommes revenus furieux, après une atroce traversée de quatre heures, juste au moment où nous aurions dû arriver à Tanger.

En débarquant sur le quai je suis littéralement tombée dans les bras d'un Arabe : « C'est l'Afrique qui me reçoit », pensai-je ; mais comme j'eusse préféré que cela fût de l'autre côté de l'eau !

Il faut pourtant y arriver, à ce Tanger, et demain nous partirons sur le *Régulus*, bateau de guerre de chez nous venu faire du charbon à Gilbraltar, et dont le commandant ne demande pas mieux que de nous récolter.

J'ai passé tout de même une journée mélancolique, écoutant le vent qui ne s'apaise pas, et traînant dans Algésiras, dont les distractions sont vite épuisées.

Nous avons fait une piteuse promenade en voiture pour n'aller nulle part, nous avons jusqu'à satiété regardé les gens tourner en rond sur la place. Quoi encore ? Le vent souffle toujours, et dans le ciel ironiquement et délicieusement bleu les martinets tournoient en criant toute la joie de vivre.

Allons ! à la grâce de Dieu ! A demain cette traversée, puisqu'on s'obstine à ne pas nous construire un pont !

Vendredi 18.

Quelle exquise bouffée d'Orient dès le premier jour, et combien nous sommes déjà loin de tout ce qui opprime ! Cette terre d'Afrique nous fut accueillante et douce. Ce matin, traversée enfin agréable sur ce *Régulus* que nous sommes allés pêcher à Gibraltar. Et en bons Français, c'est-à-dire gens peu coloniaux, nous fûmes déjà contents, au bout de trois jours d'absence, de voir des matelots de chez nous et de naviguer sous notre pavillon.

Le *Régulus*, au lieu de gagner Tarifa pour couper le détroit, ce qui comporte la danse échevelée que nous connaissons, a pris simplement le biais, et malgré une mer tout aussi dure que celle d'hier, nous sommes arrivés tranquillement et sans secousses en buvant du porto assaisonné d'agréables propos avec nos compagnons de route.

Quant au voltigeur espagnol, c'est plus simple, il n'est pas parti du tout. Tanger et sa région seront une fois de plus privés de leur courrier. Il est vrai que, en guise de compensation, leurs lettres ne partiront pas. C'est délicieux !

Entre son ciel et sa mer bleue, Tanger la Blanche nous est apparue comme un émerveillement.

C'est le cher pays d'Islam retrouvé, l'unique pays dans lequel on puisse un peu échapper aux hantises trop cruelles ; dont le mystère apaisant et la beauté ont la puissance d'isoler d'eux-mêmes les cœurs trop meurtris. Oh ! comment dire la grâce de ces villes nonchalantes étendues dans leurs voiles de chaux blanche, sous un azur plein d'insouciance parmi les fleurs et les palmiers? Tanger n'est que la porte de ce Moghreb dont je rêve depuis si longtemps ! « Le sombre Moghreb », a dit un écrivain de génie, le seul qui ait su vraiment comprendre et décrire l'enchantement de l'Islam.

Moghreb ! Islam ! ces deux mots aux syllabes sonores ne sont-ils pas déjà toute une évocation? Je plains ceux qui ne comprennent pas la griserie spéciale que donne la musique de certains mots prononcés. Tous ces noms d'Orient, jolis comme des fleurs et doux comme des parfums, ont toujours contenu pour moi, je ne sais quel charme attirant et féerique. Ils ont toujours ouvert à mon imagination la porte des songes

ailés, ils me représentent l'évasion hors des réalités de la vie cruelle, la fantaisie, l'illusion sous ses mille formes chatoyantes. Dans le fond, le superflu seul est indispensable, et l'Orient m'a toujours représenté ce superflu nécessaire.

Cette fois, au Maroc, nous sommes au vrai Moghreb, c'est-à-dire à l'extrême Occident, au pays du soleil couchant. C'est l'Orient tout de même, mais combien différent de celui de Stamboul ! Ici, rien de turc. Le pays a toujours été habité par les Berbères, puis par les Maures et les Arabes ou Sarrasins. Ce sont ceux-ci, nomades et conquérants, qui sont allés en Espagne et qui ont laissé partout où ils ont passé d'immortels chefs-d'œuvre de leur art si fin et si élégant. Ils eurent une civilisation intense, puis ils s'endormirent, ne sachant même plus entretenir leurs admirables monuments, les laissant tomber en poussière et tournant le dos à toute action. Alors on se promène dans d'émouvantes ruines, dans les débris d'un passé magnifique dont les vestiges restent si imposants et si merveilleux qu'on est confondu par ce faste évanoui et par la puissance qu'il atteste.

Hélas ! Tanger a changé depuis dix ans. L'odieuse civilisation, l'Europe niveleuse et utilitaire a passé par là. Tout de même, la vue que j'ai de ma fenêtre contenterait les plus difficiles. Un premier plan de fleurs et d'arbres, puis une petite rue sur laquelle donne un grouillement confus de burnous et de djellabahs. C'est un marché. Il part de là le vacarme de vociférations inhérent à toute transaction arabe. Un minaret vert sort d'un enclos plein d'herbe, plus loin la ville indigène étage ses blancs cubes de pierre, et la mer bleue scintille à droite.

Nous partons à l'aventure. Quel dommage ! On a nettoyé le grand Socco (marché) de toutes les malpropres et si amusantes petites échoppes qui l'encombraient. Quelle manie d'alignement a présidé à cette exécution sanitaire et stupide? Tel quel, le Socco est encore l'endroit où se passent les événements de Tanger, et vers six heures, au moment de la grande agitation quotidienne, nous y verrons des choses. Pour le moment, nous nous enfonçons dans les ruelles blanches, au hasard, ayant des joies uniquement parce qu'un Arabe vient à nous, de loin, faisant majestueusement flotter ses voiles;

parce que des femmes nous frôlent, nous laissant l'énigme de leurs grands yeux entrevus entre les mousselines ; parce que deux ou trois gamins, drôles avec leurs têtes rasées et leur petite mèche, nous regardent curieusement et se sauvent en courant dans l'ombre blanche faite de toutes les blancheurs ambiantes.

Nous pénétrons dans la maison du maghzen ou maison du gouvernement chérifien. Nous passons devant une salle où, pour rendre la justice, le cadi s'assied sur un divan recouvert d'un ancien velours rose au ton précieux et rare, et nous entrons dans la cour.

Elles sont adorables ces cours arabes, pavées de dalles fraîches ou de mosaïques avec au milieu une fontaine. Parfois des arcades les entourent et elles sont ornées de fleurs. Les appartements prennent leur demi-jour sur ces cours par de grandes portes percées d'autres toutes petites pour qu'on puisse aller et venir quand les premières sont barricadées pour la nuit. Ces portes et ces arcades, d'une immuable forme de fer à cheval, sont généralement ciselées de sculptures délicates, fouillées en alvéoles comme des nids d'abeilles, ornées d'or et de peintures avec un goût sûr et discret.

Des pigeons volaient dans le rectangle d'azur et se posaient sur le bord du toit de tuiles vertes d'où pendaient toutes sortes de plantes légères et fleuries.

Un silence absolu émanait de cet ensemble reposant et calme. Tout à coup tomba du ciel la voix du muezzin qui appelait à la prière. Et dans cette petite cour, entre notre guide et le gardien qui tous deux faisaient tableau, ce fut la première, profonde et complète impression d'Islam.

Il fallut rompre le charme. Nous revînmes en flânant, nous amusant de tout, regardant par les portes entr'ouvertes.

Dans les échoppes on travaillait, des enfants, presque des bébés, aidaient aux broderies. Dans l'une d'elles, plusieurs tout petits s'escrimaient de leur mieux, très tassés avec quelques jeunes gens, et là dedans grouillait une famille de poussins dont la mère coquetait dans une cage d'osier. Un poussin déterminé, et sans doute inspecteur du travail, était monté sans cérémonie sur l'ouvrage d'un des petits qui continuait sa broderie sans s'embarrasser pour si peu.

Nous repassons par le grand Socco où cette fois il y a affluence. Un cercle s'est formé autour d'un conteur qui retient l'attention de ses auditeurs à coups de tambourin. Un autre cercle pour le charmeur de serpents, grand sauvage échevelé, rasé jusqu'à la moitié de la tête, et qui, avec des gestes saccadés de singe, avance et recule d'un pas dansant, presque rythmé. Ses deux serpents, admirables bêtes vertes et blanches, n'ont aucune envie de travailler et ne pensent qu'à rentrer chacun chez soi ; quand l'homme en tient un bout, tout le reste file vers son panier. C'est impayable, et voilà bien la première fois de ma vie que je trouve un serpent sympathique.

Nous avons vu notre mécanicien, la voiture arrivée de Rabat est en forme, on dit la zone espagnole calme en ce moment, les ordres sont donnés pour le départ demain matin à sept heures et demie.

Samedi 19.

Cette fois, c'est le vrai voyage qui commence, les valises sont arrimées dans l'auto, nous nous enveloppons solidement de manteaux, de voiles, et en route dans l'espace libre au travers de cette zone espagnole qui n'était pas très rassurante ces temps derniers. Nous nous en souvenons juste assez pour nous dire sans y croire : « Eh, eh ! qui sait ! nous risquons peut-être quelque chose d'un peu audacieux. » Cela fait toujours plaisir sans nuire à personne.

Nous roulons à toute allure sur des routes d'abord possibles mais qui très vite se changent en pistes de la plus haute fantaisie. Nous allons beaucoup trop rapidement à mon gré, j'eusse souhaité être à cheval, comme on faisait autrefois, en dormant sous une tente à l'étape.

Le si fastueux voyage en auto est en somme un voyage de pauvres, de misérables créatures dont sont mesurées les heures, et qui se hâtent d'en voir le plus qu'ils peuvent dans le moins de temps possible. Et puis, pour bien profiter d'un pays, surtout en Orient, il faut le savourer lentement, laisser les choses se donner et venir à soi avec douceur. Cette manière d'aller constitue un véritable viol que je déplore à chaque tour de roue.

Où sont les tapis de fleurs, les fameux tapis de fleurs? Point

de tapis, du moins comme je les attendais ; mais il faut être juste. Ceux qui voyagent à cheval mettent trois heures où nous mettons quelques minutes, et ce qui pour nous passe en éclair constitue pour eux un vrai trajet dont ils voient tous les détails. Le viol toujours, parbleu !

Du reste, les asphodèles, les poétiques asphodèles dont tout le monde a rêvé et dans lesquels « les chevaux entraient jusqu'au poitrail », les asphodèles sont fanés, même déjà grillés par les premières chaleurs. On voit partout leurs quenouilles flétries mêlées aux palmiers nains. Les iris et les anémones aussi sont passés, ces fleurs de première saison coïncidant avec la période des pluies qui vient de finir ; et tout de même, je préfère l'impeccable ciel bleu qui fait dôme au-dessus de nos têtes aux continuelles averses dont le récit m'avait un peu effrayée. D'ailleurs voici là-bas, au pied d'une colline, une tache adorablement rose. En voilà un tapis de fleurs, et de quel ton ! Des fleurs? Mais il y en a partout. Quand elles ne sont pas en nappes compactes, elles sont mélangées, mauves, jaunes, roses, blanches, bleues, dans l'herbe drue.

Le paysage est d'abord sévère ; des collines défilent. Nous apercevons les premiers chameaux qui paissent dans un enclos comme de vulgaires moutons. C'est toujours amusant, les chameaux ; on ne peut s'imaginer comme leur air important, méprisant et bête s'harmonise avec les paysages d'Afrique. Ils sont le complément obligé du palmier et donnent tout de suite la note vraiment exotique.

Nous roulons parmi la fuite éperdue des moutons, des petits ânes, des vaches et des porcs noirs. Les bergers nous regardent sans tendresse.

Nous dépassons le paysage pour en atteindre un autre qui à son tour fuit derrière nous ; nous apercevons des douars sauvages composés de petites huttes coniques réunies dans l'intérieur d'impénétrables haies de cactus. On sent que le soir tout se rentre dans ces enclos inaccessibles pour goûter le repos de la nuit. Il y a donc du danger? Je ne crois pas que les tribus soient pleines de grâce les unes pour les autres, et il y a les éternels voleurs de bétail.

Partout nous rencontrons des cigognes qui fendent l'air de leur vol japonais. Elles animent les solitudes de leurs

grêles silhouettes blanches et noires perchées sur de longues pattes. Elles vivent de préférence aux abords des douars dont chaque toit se couronne d'un gros nid et d'une cigogne debout ou couchée. Mais d'autres, philosophes, sont toutes seules, très loin des humains, pour le seul plaisir de jouir du ciel, de l'air et du printemps tout neuf. Près des troupeaux nous voyons aussi de très jolis oiseaux blancs : ce sont des fausses aigrettes que les indigènes appellent « pique-bœufs » parce qu'ils sont les compagnons inséparables des bœufs derrière lesquels ils marchent avec gravité. Et partout les alouettes chantent éperdument.

Voici une ville. Des remparts de terre, de longs murs que dépassent des branches de grenadiers et d'orangers. Nous sommes, au passage, assaillis de suaves parfums. C'est Ksar el Kébir que nous frôlons sans nous arrêter.

Bientôt nous arrivons au bord du Loukhos qu'il va falloir passer à gué. C'est un des plus larges fleuves du Maroc, et il est vraiment large. Bien entendu, près de l'eau la vie se fait intense. Deux ou trois cents vaches trempent jusqu'au poitrail, des laveuses s'activent étendant sur les cailloux de la berge d'éclatants oripeaux. Deux d'entre elles en rose vif vont et viennent. Toute une population passe le gué, les uns montés sur des ânes ou des mules, les autres simplement à pied en relevant leurs burnous et leurs djellabahs. Quelquefois sur la même monture ils sont deux ou trois en brochette. C'est tout un va-et-vient archaïque et charmant. On sent que rien n'a changé depuis la Bible malgré l'Islam ; lorsque Abraham se déplaçait, lui, les siens et ses troupeaux, cela devait se passer exactement ainsi.

A quoi ressemblons-nous avec notre auto, nous les envahisseurs, les diables d'Occident, les giaours? Nous excitons la curiosité et l'ironie.

Du côté par lequel nous arrivons, le lit de l'oued est très accessible ; là-bas, en face, cela paraît assez à pic. Bah ! on verra, et puis elle est venue par là, cette voiture, il faut bien qu'elle repasse. Nous entrons bravement dans le courant, et notre présence est si paradoxale, si anormale qu'elle en devient décorative et désirable, ne fût-ce qu'au point de vue de la cocasserie. Cela va très bien, nous fendons l'eau à grand

bruit et nous avançons comme une grosse bête qui ferait beaucoup d'embarras. Aïe ! au bon milieu la magnéto se mouille et nous voici en panne. Nous avons l'air plutôt bêtes et nous serions très humiliés si ce n'était pas tellement drôle. Après tout, que risquons-nous? Il fait trop beau pour prendre quoi que ce soit au tragique, le paysage est idyllique et candide, baigné de lumière douce avec des fonds vaporeux. On dirait une vision toute neuve de commencement du monde.

Le courant assez violent fait d'agréables remous autour de nous, toute l'attention des deux rives et de ceux qui passent se concentre sur notre embarras et des Arabes arrivent à la rescousse : les uns par amour de l'art et parce que dans le fond ils ont l'habitude, la chose arrivant à chaque instant ; les autres, intéressés, s'approchent en criant : « Combien, combien? », pour faire leur prix à l'avance. Tout ce monde entoure la voiture en poussant des cris de cannibales et gesticulant furieusement avec des grandes pattes de bronze sorties des draperies relevées jusqu'au-dessus des cuisses; de ce tumulte finit cependant par sortir une espèce d'ordre. On attache l'auto avec des cordes, on tire en cadence en invoquant Allah et... cela avance.

Nous arrivons de l'autre côté. Mon mari saute à terre, et moi, pour ne pas me mouiller, j'accepte le dos hospitalier d'un grand diable tout noir dont, pour plus de sûreté, j'entoure le cou de mes bras. Nous montons la berge presque à pic en nous demandant comment le mécanicien pourra s'en tirer. Et je m'installe sur l'herbe, dominant de haut la situation, et aussi veillant sur les valises que trop de mains noires approchent.

La magnéto se répare, nous pensons nous remettre en route ; mais, hélas ! la berge est décidément trop abrupte. La voiture l'a bien descendue, encore que ce dût être vertigineux ; mais pour remonter, c'est autre chose. A chaque effort elle retombe dans l'eau ; parfois on a un espoir, elle semble devoir grimper, il y a un temps d'arrêt haletant, plein d'angoisse, et flac ! elle redégringole, toujours accompagnée, tirée, retenue, poussée par nos sauveteurs de plus en plus nombreux et grouillants. Cela devient du délire. Chacun hurle son avis en langue naturellement incompréhensible pour nous, et qu'on devine

tous différents. Les grands gestes s'accélèrent ; mais Allah ne nous protège plus. La malheureuse auto barbote lamentablement tout en s'ébrouant, crachant, ronflant comme une bête véritable aux abois. Le soleil tapait dur, les petits ânes et les mules ironiquement passaient toujours. Comme si cela n'avait pas suffi, parmi tout ce tohu-bohu bien oriental, deux jeunes taureaux s'étaient mis à lutter tête contre tête en faisant jaillir des gerbes d'eau.

Il fallait en finir, car l'heure avançait. Deux soldats espagnols venus de Ksar el Kebir s'y étaient mis sans résultat. On eut alors l'idée de décharger la voiture, et tous les bagages m'arrivèrent en vitesse sur le dos d'un tas de moricauds qui grimpaient comme des singes.

Dominant tout ce tumulte enragé, bien campés sur leurs chevaux, s'enlevant carrément sur le ciel, impassibles et suprêmement distingués, trois Arabes avaient passé une bonne heure à regarder tout cela sans bouger. Ils étaient les seuls points fixes du tableau.

Enfin une escouade de soldats descendus à la rivière pour laver du linge vit notre désastre. Un détachement commandé par un caporal releva héroïquement ses pantalons et passa l'eau. Le sauvetage s'organisa ; Allah, invoqué avec plus de méthode, eut pitié de notre infortune, nous étions sauvés.

Dans une confusion indescriptible, on rechargea les bagages et une ample distribution de pesetas fut faite. De nouveau, nous roulions, fendant les espaces, semant derrière nous les douars et les cigognes.

Nous sommes arrivés avec deux heures de retard à Abaoua. Charmante halte, ce poste perdu où vivent quelques officiers français. Ils ne s'amusent guère et furent heureux de la bouffée d'air du pays que nous leur apportions. Il faut convenir que là, dans le bled, la vie est dure et que le devoir de ces hommes jeunes et intelligents est plutôt austère.

Nous les quittons pour continuer notre course dans les herbages, toujours au milieu des fleurs, et devant des horizons pleins de douceur. Quelle différence avec nos pays surpeuplés où partout on sent la présence de l'homme, des cultures, des maisons. Ici, il semble qu'on ait la terre à soi, et c'est une détente indicible.

Vers le soir, nous avons rencontré une troupe nombreuse à cheval. C'était un douar au complet qui venait de faire un pèlerinage à un marabout voisin. Le chef s'avançait précédé de ses étendards et de sa musique, cette musique criarde et triste qui semble venir d'un autre monde et qu'on garde dans les oreilles quand on en a une fois senti la mélancolie insondable. Les hommes avaient leurs femmes très voilées en croupe, et parfois entre les deux émergeait la tête d'un bébé délicieux, tout rasé avec sa mèche unique et deux yeux de chat. Tout ce monde défilait gravement pendant que s'éloignaient les beaux étendards et la nostalgique musique; on nous ignorait généralement, on passait avec dédain. Pourtant un grand vieillard à cheval, suivi de quelques seigneurs sans importance à pied, s'approcha et nous dit gravement je ne sais quoi. Les visages étaient aimables, mais tout de même, ces gens-là nous ont peut-être accablés des pires malédictions.

Cette fois, nous approchons. Dans le glorieux crépuscule des remparts surgissent crénelés, dentelés, percés de grandes portes à travers l'ouverture desquelles nous apparaît une pure ville toute blanche. C'est Salé. De nouveau de suaves senteurs d'orangers nous arrivent des jardins. Nous traversons le Bou-Regreg sur un bac au milieu d'un tas de voitures et de piétons parmi lesquels beaucoup d'Européens. Et sous un ciel magnifié par le soleil couchant, dans une apothéose de bleu et de rose dorés, voici Rabat, blanche et légère comme une apparition de rêve.

Nous montons du port par une rue d'aspect tout à fait colonial, où l'élément européen se mêle à l'élément indigène, et nous arrivons à la résidence, perdue dans un fouillis prodigieux de fleurs, où nous attendait le plus affectueux accueil.

Dimanche 20. *Pâques.*

La vraie résidence de Rabat n'est pas construite. Le général et madame Lyautey se sont installés dans une maison qu'ils ont agrandie par des moyens de fortune et ornée en véritables artistes de tapis et de bibelots anciens du pays. Autour est un jardin, vraie orgie de fleurs serrées, pressées à n'en pas croire ses yeux. Une des allées n'est qu'une longue voûte de roses fleuries dont les côtés sont d'épais murs de

géraniums-lierres roses. Par delà toutes ces fleurs, la mer bleue miroite et la ville arabe s'érige toute blanche.

Les invités sont logés dans de petites maisons démontables installées dans le jardin, et rien n'est amusant, après le dîner, comme de regagner chacun son bungalow enfoui sous les verdures qui escaladent jusqu'aux toits.

Le général est le chef dans la plus grande acception du terme ; admirable soldat, grand administrateur, il a créé le Maroc de toutes pièces. Quant à sa femme, charmante, aimable, intelligente, parfaite maîtresse de maison, elle assume la difficile et lourde tâche d'organiser et de diriger les œuvres d'assistance du pays. Hôpitaux, maison de convalescence, Goutte de lait, Maternité, dispensaire, elle tient tout dans sa main et déjà elle a obtenu d'admirables résultats ; mais au prix de combien de peine !

Autour de ces deux êtres d'élite, évolue un brillant état-major civil et militaire composé d'hommes de grande valeur. La maison est vivante et vibrante comme une ruche en travail. Ici on assiste à la naissance d'un monde.

Ce matin, pour aller à la messe, je suis passée en voiture sous les formidables remparts crénelés. C'est toujours délicieux, ce premier contact avec une ville inconnue, alors qu'on est encore dépaysé. Ici, le décor est vraiment très lointain, très oriental. Ces grandes murailles ont bu tant de soleil et de chaleur depuis tant de siècles qu'elles semblent le rendre en chaudes teintes dorées. On dirait que de la lumière s'en dégage. Ce matin, tout cela s'estompe un peu dans une brume inattendue pour moi, mais qui est, paraît-il, assez habituelle ici, et qui se dissipe quand le soleil monte.

Les cigognes sont une des caractéristiques du pays. Il y en a partout, elles foisonnent. Graves, hiératiques, elles dressent çà et là leurs longs cous emmanchés de longues pattes. Sur les vieux remparts, elles logent entre les créneaux et font dans le ciel clair comme une frise extraordinaire. De temps en temps, l'une d'elles se met à claquer du bec à petits coups serrés. On dirait un maître d'école qui rassemble ses élèves. Elles ont d'ailleurs l'allure volontiers pédagogique et importante, ces grandes bêtes blanches et noires. A la Medersa (Université), reconstituée par les soins du service des Beaux-Arts,

elles animent tout de leur présence. Cette Medersa représente un effort intéressant pour faire revivre les arts du pays. Il y a un musée contenant les tapis, poteries, broderies et bijoux anciens qu'il fallait réunir comme modèles. On a retrouvé une admirable porte de l'ancienne Rabat, on a refait le délicieux jardin, et dans un coin, devant une vue reposante, on a installé un café maure.

Rabat est pour nous une étape de repos. Nous jouissons de nos hôtes et nous repartirons dans deux jours pour Marrakech.

Lundi 21.

Salé, la ravissante et intacte ville blanche, dont les murailles nous avaient attirés en arrivant. Il suffit pour y alier de repasser le bac toujours si mouvementé et envahi, et nous pénétrons vraiment dans un autre monde, cette fois sans nul mélange disparate, le monde de la blancheur absolue et du recueillement. Les petites rues s'enchevêtrent les unes dans les autres, très étroites toujours et se rejoignant presque par en haut, ne laissant voir qu'une fente de ciel bleu. Et toutes ces blancheurs font des ombres douces, blanches elles-mêmes, créant une pénombre infiniment pure, calme et mystérieuse. Là-dessous passent lentement dans leurs draperies neigeuses des fantômes superbes ; des hommes aux belles attitudes archaïques, des femmes tellement voilées qu'on ne voit de toute leur personne qu'un œil apparaissant par un petit trou triangulaire. Le silence est religieux et pour un peu on parlerait bas. Rien n'est reposant comme ces perspectives blanches où rien n'accroche le regard. Les Orientaux, ces grands sensuels raffinés, savent bien cela, et que l'imagination s'évade mieux lorsqu'elle glisse sur des surfaces imprécises et sans couleur. Quelle préparation aux splendeurs que renferment souvent leurs maisons ! Ces maisons tournant le dos à la rue et à la vie, si bien défendues contre les indiscrets que, passée la petite porte basse garnie de gros clous sous laquelle il faut baisser la tête, on se trouve dans un couloir tout de suite coudé afin que nul regard ne pénètre. Pour la seule intimité et le seul plaisir du maître, sont les merveilles intérieures ; les patientes ciselures rehaussées de quelques dis-

crètes couleurs des murs de plâtre, les portes de cèdre travaillé, les riches tapis et les beaux costumes des femmes errantes parmi les jets d'eau et les fleurs des patios pavés de mosaïques.

Nous arrivons à une petite place grouillante de monde. Un cercle s'est formé autour de conteurs et de chanteurs qui, sur un air sauvage, se balancent en cadence. Autour, sous le chaud soleil se tendent avidement des têtes rudes et brunes dont l'attention et l'intérêt dilatent les yeux. De quoi s'agit-il ? De récits de génies et de fées ou simplement de musique? Il faudrait comprendre l'arabe. En tout cas, hypnotisée aussi par le rythme irrésistible de cette musique qui semble contenir toute l'attirance du Sud, toute la griserie des grands espaces vides du Désert, je me mets à osciller insensiblement, si bien qu'une dame qui nous accompagnait dit tout à coup en riant : « Mais il faut emmener notre amie, elle va s'y mettre. »

Que contiennent donc pour moi de si prenant les gens et les choses d'Islam et quelle ténébreuse hérédité vibre toujours en moi à leur contact?... Et l'on m'entraîne, pour que je ne danse pas, moi aussi, sur la place de Salé inondée de soleil. Nous entrons dans les souks, L'un d'eux est particulièrement intime et exquis ; ce n'est pas une rue mais un carré recouvert de roseaux et de vignes grimpantes. Tout autour, dans les petites échoppes, on ne vend que des oranges en tas qui rutilent sous les rayons de lumière filtrant entre les pampres. Des coins sont dans l'ombre fraîche, le reste éclate de couleur et nous mordons à pleines dents les beaux fruits d'or.

Nous sommes allés rendre visite aux fous. Ils sont en dehors de la ville, dans une maison infiniment blanche qui communique avec une mosquée. A côté, sous un hangar, des mendigots quelconques, gens sans asile, trouvent un gîte.

Dans leurs cellules passées au lait de chaux comme tout le reste, les fous nous voient venir avec plaisir. Mais quelle triste impression ! Chacun est attaché comme un chien par une longue chaîne à un carcan de fer rivé autour du cou. C'est affreux ! On me dit que non, car la chaîne un peu longue leur permet d'aller jusque sur le seuil de leur porte converser avec les visiteurs. Ils ne paraissent d'ailleurs pas souffrir.

Mardi 22.

Simple promenade à l'aventure dans la ville arabe de Rabat. Vers onze heures nous nous sommes échoués au petit café maure de la Medersa. Il n'était pas sous les armes, n'attendant à cette heure matinale que de rares habitués. Nous avons fini par découvrir sous l'ombre d'une vigne qui enguirlandait les roseaux d'un toit rudimentaire un coin délicieux au-dessus de l'embouchure du fleuve. A nos pieds le bac, grouillant de vie intense, à droite l'immaculée Salé sous le ciel bleu. D'ici on voit admirablement les portes monumentales qui fermaient le port et où passaient jadis toutes voiles déployées les barques barbaresques rentrant de leurs dangereuses expéditions. Car Salé fut un terrible repaire de corsaires et de pirates. Quand, poursuivis, ils se réfugiaient dans leur port, et que les immenses vantaux s'étaient refermés sur eux c'était l'absolue sécurité, les remparts étaient solides et Salé imprenable. De toute cette puissance, il reste les vieilles murailles où nichent les cigognes et les belles portes qu'on ne ferme plus. D'ailleurs le Bou Regreg seul passe près d'elles, la mer s'étant retirée ; elle étend un peu plus loin sa nappe moirée qui scintille au soleil. Juste devant nous est la dégringolade des vieux murs criblés de fleurs soutenant les terres jusqu'à la rue d'en bas. Là où nous sommes, au-dessus de la rumeur humaine, c'est la tranquillité absolue. Les cigognes entre les vieux créneaux vaquent à leurs petites affaires, et aussi les femmes dont les terrasses émergent de-ci de-là au milieu du désordre des plantes parasites. Trois Arabes accroupis sur le divan garni de nattes nous avaient devancés pour profiter de la belle matinée et de la brise de mer. Ils devisaient doucement en dégustant leur thé à la menthe. Tout de suite, avec une affabilité gracieuse et de jolis gestes d'accueil, ils nous firent place, et j'admirai une fois de plus en l'enviant ce peuple de sages qui sait échapper à l'agitation vaine et continuer son rêve sous la blancheur de ses voiles en face d'un verre d'innocente boisson sucrée, devant un bel horizon paisible.

Mercredi 23.

Ce matin nous sommes partis de bonne heure pour Marrakech, la grande ville du Sud, après laquelle il n'y a plus que l'infini du Sahara. Nous avons roulé toute la journée parmi les fleurs, toujours des fleurs de toutes couleurs dont le bariolage délicieux déborde jusque sur le chemin. Les Arabes, ces artistes incomparables, ont dû prendre dans leurs campagnes les modèles de leurs tapis.

La route est bonne, on va toujours un peu vite ; mais il le faut, nous ne sommes pas riches de temps, hélas! Le seul incident est dû à un pauvre bébé âne tout en laine bourrue. Il a voulu traverser devant la voiture et a été tué net par l'aile. Pauvre petit être plein de vie qui dansait sur la route et qui gît dans la poussière avec un air d'étonnement enfantin. Par bonheur il n'a pas souffert, et pour me consoler j'essaie de me dire que selon toute apparence nous l'avons délivré d'une affreuse vie de misère.

Rencontré aussi des bandes de sauterelles, vilaines bêtes qui s'envolent en hurluberlues et viennnent heurter la voiture. Elles s'y écrasent salement, et laissent des traînées jaunes et visqueuses ; il en entre partout, et la vitesse aidant elles font balles et cinglent dur. Ce sont, paraît-il, des sauterelles comestibles et les indigènes les cuisent pour les manger.

Il a plu pendant quelques instants, mais pour notre arrivée le ciel fait sa toilette et nous prépare un émouvant coucher de soleil. Au-dessus des collines vaporeuses, il devient d'un bleu et d'un rose dorés d'une nuance infiniment douce. Lavé par la pluie, il est d'une tendresse exquise, comme tout neuf. La nature sortant des mains du Créateur devait avoir des ciels semblables et cela fait penser à des temps très anciens de préhistoire. On est comme baigné de lumière, et il y a dans tout ce paysage qui nous entoure une telle pureté, une telle candeur sereine qu'on est étreint par l'émotion et que des larmes montent aux yeux.

Nous sommes dans une vaste palmeraie; les grands arbres sveltes épanouissent très haut leurs bouquets de plumes légères sous quelques nuages blancs qui voyagent. A leur pied des hommes aux belles silhouettes drapées défilent

gravement à côté des chameaux aux lentes allures majestueuses et des petits ânes qui trottinent.

Voici Marrakech qui apparaît, dominé par sa belle tour de la Coutoubia, sœur de la Giralda de Séville. Tout est rose : les grands remparts, les maisons, la terre des chemins, et sur cette route rose, le long des murs roses, les fêtes de Pâques n'étant pas terminées, voici les Juives qui se promènent en grands costumes d'apparat. Les nuances les plus heurtées éclatent comme des coups de pistolet, c'est une folle orgie de couleurs. Nous ne sommes pas encore dans le dédale habituel des petites rues arabes, mais dans des avenues assez larges et des couloirs qui tournent à angle droit je ne sais combien de fois avant d'arriver au palais de la Bahia où l'on nous attend. Et partout ces Juifs. Les hommes, vêtus de noir (couleur imposée par les musulmans), sont beaux pour la plupart, avec des nez crochus ne laissant aucun doute sur leur race ; mais d'admirables têtes ascétiques et des yeux superbes. Les femmes sont toutes laides, grasses ; avec des teints blafards et malsains, elles font penser à ces salades qu'on met dans les caves pour les faire blanchir. Nous passons devant le Mellah, leur quartier, très barré et armé de solides portes destinées autant à les isoler qu'à les défendre contre les massacres toujours possibles.

Mellah veut dire saloir. Lorsque les guerriers revenaieut de leurs expéditions, rapportant dans des couffes la moisson des têtes coupées de leurs ennemis, il fallait saler ces têtes pour les accrocher aux portes des villes sans qu'elles entrent en décomposition. Cette abjecte besogne, indigne des croyants, était confiée aux Juifs dont le quartier a pris le nom de saloir.

Cependant nous arrivons à la Bahia et, comme on nous dit qu'il y a des conteurs sur la place, nous voulons y aller tout de suite.

La place ! Grouillement indescriptible et frénétique dans la poussière lumineuse sous le grand ciel qui se dore de plus en plus pour un radieux crépuscule.

Plusieurs cercles compacts, nombreux et distincts. On choisit ses distractions. Il en est de toutes sortes. Chanteurs, conteurs, lutteurs, musiciens, et sectaires religieux. Voici même par terre le chœur des mendiantes assises en rang

psalmodiant leur misère sur un ton de mélopée spleenetique qui ferait bien dans une pièce de Maeterlinck. Et pourquoi chercher des comparaisons « livresques »? cela ne ressemble à rien, sinon à Marrakech, la rude et forte ville du Sud, envahie perpétuellement par les Sahariens sauvages, qui viennent y faire la fête quand ils ont suffisamment razzié les tribus ou détroussé les caravanes. Il n'y a qu'à voir autour de nous les yeux de braise dans les visages ardents et durs, ces hommes brûlés de soleil, secs comme des sarments, superbes dans des draperies loqueteuses et archaïques. Oui, c'est bien le Sud, la porte du pays des sables infinis où tremblent les mirages du pays de la soif, de la peur, dont le mystère attire et dont le charme grise et fait trembler.

Voici des lutteurs ruisselants de sueur qui s'escriment avec des bâtons et même des sabres. C'est moitié bataille, moitié pitrerie. Avant d'en venir aux mains ils s'insultent longuement de loin comme des héros d'Homère et sans doute remontent jusqu'à la dixième génération : « Chien, fils de chien ! Fils de plusieurs pères ! etc. etc. » C'est très fâcheux pour les familles, ces affaires-là. Et le public rit, les dents blanches luisent férocement dans les faces noires qui ne sont pourtant pas nègres.

Plus loin, ce sont des danseurs Chleuh ; jeunes, ambigus et bizarres, ils exécutent mollement des pas dont la signification nous échappe. Ils ne paraissent se donner aucun mal ; pourtant notre présence, se manifestant par quelques piécettes blanches, les stimule un peu. Ils viennent devant nous sautiller sur place dans leurs longues robes de calicot blanc, pour une petite monnaie qu'on leur colle sur le front. Sont-ce des filles? sont-ce des garçons? On se le demanderait si l'on ne savait que les femmes ne se livrent pas à ces exercices sur les places publiques. Je crois que nous touchons là à certain côté très spécial des mœurs d'Orient. Passons.

Puis des conteurs assis par terre narrent de belles histoires. Il en est de fort longues, qui durent bien des jours, et ces grands enfants reviennent docilement s'accroupir en rond pour écouter des récits fantastiques qui captivent leurs imaginations primitives, pleines de rêves imprécis et avides de merveilleux.

Voici maintenant des musiciens avec leurs musettes et leurs tambourins. Les fameuses musettes déchirantes qui vous cassent les oreilles, vous envoûtent avec leur rythme irrésistible tombant à contretemps et attirant comme un gouffre. Toutes les nostalgies, tous les espaces effroyablement vides, toute la sauvagerie, toute la beauté du Sud gémissent dans ces musettes. On est comme aspiré par des ailleurs redoutables et mystérieux au bord de mondes inconnus.

Enfin voici de très effrayants personnages, plus terribles et plus échevelés que tous les autres. Ils sont d'une secte religieuse barbare et féroce. A leurs pieds est leur tribu ; quelques femmes couvertes de haillons, des enfants presque nus, tout cela aux trois quarts nègre, et une vache qu'on ne s'attendait guère à voir là est couchée pêle-mêle avec la famille. Ils ne dansent pas précisément, ceux-là. Ils ont une espèce de mouvement scandé par les tambourins. Cela s'accélère, devient saccadé, frénétique et tout finit par une chute dans la poussière et dans l'extase. Vraiment ils donnent un peu le frisson et aussi ceux qui les regardent, oscillant eux-mêmes, avec des yeux hagards, sur le seuil de l'hypnose et de la folie.

Nous nous plongeons littéralement dans cette foule, prenant un véritable bain de poussière et de fauves odeurs.

Maintenant nous montons sur le toit du palais de la subdivision pour dominer un peu le va-et-vient endiablé et voir le coucher du soleil qui magnifie la Coutoubia. Au-dessus des belles murailles le ciel se teinte d'adorables nuances fondues, bleues, mauves, roses, vertes, baignées d'or. De l'autre côté, toutes les terrasses de Marrakech nous apparaissent dans du bleu teinté de gris d'argent. C'est la paisible splendeur de la fin d'un beau jour, comme sont d'ailleurs tous les jours à Marrakech hors de la brève saison des pluies.

Nous rentrons à la Bahïa à la nuit tombée. Un enchantement nous y attendait. Cet immense palais est formé de peut-être trente maisons arabes inextricablement emmêlées et fondues ensemble. Il s'ensuit un labyrinthe inouï de cours, de jardins, de couloirs, de marches qui montent et qui descendent, de grandes salles aux murs fouillés et ciselés comme des bijoux, aux adorables portes en fer à cheval. Oh ! qui dira le charme des jardins arabes toujours enfermés entre de

hautes murailles, aux allées surélevées et dallées de carreaux de faïence ou de mosaïque. En contrebas, c'est le fouillis des fleurs odorantes, des orangers couverts de fruits d'or et de fleurs charnues. Les dalles sont jonchées de fleurs de jasmin, d'autres fleurs mauves, toutes petites, de moi inconnues, et qui tombent de grands arbres en répandant une odeur infiniment suave. Dans ce féerique palais où il n'était pas possible de se diriger à cette heure sombre, on nous avait fait un chemin de lumière avec des lampes posées à terre de place en place, éclairant de bas en haut les feuillages des cours et les splendeurs des salles. Nous suivions le commandant de S... qui nous servait de guide; lui paraissait s'y reconnaître et d'ailleurs nous ne souhaitions pas que cela finisse vite. C'est délicieux de se sentir ainsi seulement trois à habiter un pareil dédale.

Enfin nous atteignons un petit escalier aux marches extrêmement hautes, revêtues comme le reste de minuscules damiers blancs, noirs, jaunes et verts en faïence. Nous grimpons dans nos chambres dont les dalles sont couvertes de nattes fraiches. Aux murs aussi de jolies nattes forment des dessins verts et blancs jusqu'à mi-hauteur. Là commence l'immuable revêtement de chaux blanche se terminant par une frise de plâtre sculpté et aboutissant aux poutres de cèdre du haut plafond. De jolies étoffes couvrent les lits et drapent les fenêtres qui s'ouvrent sur des terrasses et un grand espace de ciel.

Il fallut encore nous guider pour gagner la salle à manger ; malgré le chemin lumineux il est impossible de s'y reconnaître, et je crois que même si je devais vivre ici je m'y perdrais indéfiniment. A table, j'étais assise juste dans l'axe de la grande porte ouverte. Sous son adorable ogive fouillée et peinte, je voyais s'enfoncer, dans l'ombre des branches, le sentier dallé ponctué de trois discrètes petites lumières. Au milieu était une gracieuse vasque de pierre entourée de quatre cyprès, et tout à fait au fond je devinais une autre porte semblable à la nôtre.

Tout à coup, les voix des muezzins ont chanté la prière dont les Allah Akbar semblaient nous tomber directement du ciel dans la nuit. Alors, n'y tenant plus, nous sommes allés rêver dans le parfum des orangers sous les étoiles.

Le commandant de S... nous sentant très pris par l'ambiance s'amusa à nous désorienter davantage en nous faisant faire un voyage de découverte à la seule lueur d'une des lampes ramassée par terre. Ce fut mystérieux et fantastique.

Il y a ici un endroit exquis plus finement ciselé et orné que le reste, qu'on appelle l'appartement de la favorite. Pauvre favorite, elle ne devait pas s'amuser, joujou destiné à un maître qu'elle n'avait pas choisi, dans son ravissant patio entouré de pièces sombres et absolument séparée de tout. Lui, qui venait des grandes cours ensoleillées, il trouvait là l'ombre douce, le murmure de l'eau dans la vasque de marbre et une esclave parée l'attendant sur des coussins.

Là, dans le noir, tenant sa lampe qui faisait danser de grandes ombres, le commandant nous a raconté qu'une des dernières favorites, logée dans cet appartement, vit entrer son seigneur qu'elle ne connaissait pas encore. C'était un horrible nègre, et la malheureuse, révoltée, lui cracha au visage. Elle tomba aussitôt poignardée par l'irascible et sauvage moricaud. C'est l'esprit rempli de cette affreuse histoire que je suis remontée dans ma chambre aux nattes vertes et blanches, songeant à la toute-puissance de ces seigneurs pour qui une vie humaine ne compte pas plus que pour nous celle d'une mouche.

A cette heure, dans le silence de la grande ville endormie d'où ne monte aucun bruit, aucun roulement même lointain, ma fenêtre ouverte sur le ciel criblé d'étoiles, je vais dormir dans une paix délicieuse.

Jeudi 24.

Ce matin j'ai été réveillée avant le jour par des vocalises bizarres, différentes des habituelles prières, et je me suis souvenue d'une jolie histoire qu'on m'a contée. Un riche bourgeois de Marrakech étant malade, et près de mourir, était torturé par l'insomnie. Il trouvait que l'heure la plus angoissée, la plus abandonnée de ses interminables nuits était celle qui précède le lever du soleil. Alors il créa une fondation dotée d'une rente pour que chaque matin une dizaine de chanteurs psalmodient je ne sais quelles poétiques choses du haut d'un minaret pendant dix minutes, soulageant ainsi la soli-

tude des malades et des mourants. Ce sont eux qui m'ont éveillée et il m'est impossible de leur en vouloir.

Maintenant le soleil se lève dans un ciel pur que raye le vol joyeux des pigeons et des hirondelles et voici la prière qui tombe de tous les minarets. La ville rose recommence à vivre ; c'est une vie discrète d'où sont bannis les odieux roulements de voitures et les sirènes des usines, vie douce qui se manifeste par des frôlements de pieds nus ou de pattes de mules, et quelques cris fondus en un vague murmure impuissant à troubler l'air léger plein de chants d'oiseaux.

Nous nous mettons en campagne, et nous partons pour le marché des ânes, des chameaux, des chevaux, etc., toutes sortes de bêtes évoluant sous un ciel torride, dans un épais nuage de poussière. Ma foi il fait trop chaud et nous repartons bien vite pour visiter le jardin de... En route nous prenons entre nos deux autos un imbécile de chameau qui s'emballe, ne veut rien savoir et affole tout sur son passage. Un beau cavalier roule avec son ravissant petit cheval arabe sur un tas de cailloux. Par bonheur ils se relèvent tous les deux sains et saufs. Un grand filet qui sèche n'arrête pas le sot animal. Il s'empêtre dedans et continue sa course, entraînant le tout. Enfin sous les murs mêmes de la ville il se réfugie au milieu d'une bande de ses collègues à qui il va raconter sa mésaventure.

Plus loin, c'est un rouleau compresseur pour la route traîné par dix chameaux, sages, ceux-là, et ne se tuant pas de travail.

Enfin nous entrons dans un ravissant jardin planté d'orangers, d'oliviers et de citronniers. Un petit ruisseau limpide court d'un bout à l'autre, les roses qui bordent les allées mêlent leur parfum à ceux des fleurs d'orangers et partout les oiseaux chantent. On fait la récolte. Les beaux fruits éclatants sont en tas sur l'herbe, dans l'ombre verte.

A présent nous allons voir les souks, à pied naturellement. Là, grande bousculade et grand soleil. Les mules et les ânes ne s'arrêtent ni ne se rangent jamais quoi qu'il arrive, et aux « balek, balek » de leurs conducteurs, il faut se mettre immédiatement dans sa propre poche sous peine d'être piétinés. Ces souks sont couverts de roseaux autour desquels s'enroulent

des vignes grimpantes. Le soleil en filtrant au travers crible le sol et les passants de larges carreaux alternés d'ombre et de lumière que la marche de la foule fait mouvoir; et tout danse comme au cinéma. C'est d'un effet extraordinaire et fatigant pour les yeux. Là se vendent des choses assez rudes et frustes destinées aux paysans berbères et aux Sahariens. Tout ce monde se hâte et se bouscule le long des petites échoppes dans l'âcre poussière et la chaleur de plus en plus forte.

C'est avec un vrai soulagement que nous retrouvons la fraîche et silencieuse solitude de la Bahïa.

Cette après-midi nous sommes allés rendre visite à El hadj Thami el Mezerouari ben Mohammed el Glaoui, le pacha de Marrakech, le dernier grand seigneur féodal du Sud. A la porte de son palais une horde d'esclaves et de clients font la haie. Lui, nous attend sur le seuil intérieur, haute silhouette d'un autre âge et d'un autre monde qui semble vêtue « de probité candide et de lin blanc » dans ses draperies neigeuses tombant droit. Les habitants de Marrakech appartiennent à une secte où il est défendu de porter ni soie ni or. Notre hôte est donc couvert de laine ; mais sa djellabah est si fine qu'elle passerait dans un anneau, et à sa longue et aristocratique main brune brille un splendide diamant monté en platine. Son visage très bronzé décèle un mélange de sang noir. Dans les harems il y a généralement une épouse légitime à laquelle s'ajoutent un nombre illimité d'esclaves noires et de concubines. Les héritiers sont les enfants de la favorite quelle qu'elle soit, d'où un mélange de races auquel n'échappe aucune famille.

Et que nos puritains d'Occident n'aillent pas crier au scandale. Eux aussi ont plusieurs femmes en dépit de toutes les lois et de toute morale. Seulement ils font cela laidement, clandestinement, et quand une malheureuse a cessé de leur plaire ils l'abandonnent, pour faire de nouvelles victimes. Quand le musulman est lassé d'une femme il en achète une autre, c'est entendu, mais sans se cacher, et la délaissée reste dans la maison avec ses enfants, elle n'est pas jetée à la rue sans pitié, elle garde sa place au foyer, où généralement tout le monde s'entend à merveille. Qui de ces sauvages ou de nos civilisés se montrent les plus humains, les plus doux, et en somme les plus honnêtes?

Notre hôte ne parle pas le français et il s'empresse avec ces adorables gestes de courtoisie orientale qui semblent le mettre lui et ses biens à notre service. Il a de jolies inclinaisons avec la main sur son cœur, des sourires gracieux sur des dents très blanches; tout en lui est d'une suprême élégance et d'une distinction absolue. Ses admirables yeux de velours noir prennent des expressions infiniment câlines et douces sous lesquelles on sent les férocités les plus raffinées.

Ses attitudes sont nobles, alanguies, mais il est visible que tout cela dissimule des nerfs d'acier qui doivent avoir des détentes terribles et superbes dans la colère ou l'effort. Un beau poignard est négligemment passé à sa ceinture. On dit qu'il s'en sert. C'est un magnifique guerrier, une splendide créature de charme et de frayeur. Après le sultan, il représente la plus grande puissance du Moghreb, toutes les tribus du Sud sont en ses belles mains brunes et il est pour la France un fidèle allié.

Nous pénétrons à sa suite dans la grande cour dallée ornée de jets d'eau, d'arbres et de fleurs. Les salles sont vastes et richement ornées. Hadj Thami est à sa façon un artiste. Il a réuni là de beaux tapis qu'il a dessinés lui-même ainsi que les innombrables petits motifs géométriques qui s'entre-croisent dans la dentelle de plâtre des murs, ceux aussi des plaques d'argent dont sont revêtues les hautes portes toujours semblables dans leur si jolie forme. Par malheur, il a une fort belle collection de pendules qui sonnent ensemble (midi doit être dur à passer), et les divans bas qui règnent le long des murs selon la coutume immuable sont recouverts de cretonne. Nous trouvons bien l'ensemble fâcheusement moderne, mais il est fastueux et les honneurs nous en sont faits avec une grâce exquise.

Notre visite n'était pas pour lui seul. Avec un sourire condescendant, Hadj Thami nous fait demander si nous voulons goûter avec lui ou avec ses femmes. Nous répondons qu'elles nous attendent, quelques femmes d'officiers et moi. Alors, sur un signe, une esclave nous conduit à travers des couloirs dans une autre cour dallée entourée d'autres pièces de réception. Quelques apparitions bizarres viennent à notre rencontre accoutrées de robes pesantes. Leurs visages

sont effroyablement passés au rose vif avec une sorte de zigzag noir au milieu du front, des marques sur les joues et un grand rond sur la lèvre inférieure, tout cela également noir. Leurs têtes sont couvertes de grosses coiffures d'étoffes drapées sur une forme rigide qui s'évase à la hauteur des oreilles. Les robes sont d'épaisses soies de couleurs foncées, recouvertes de tuniques en mousselines brodées rose clair et vert pomme. Le tout tombant en paquets de plis nombreux serrés à la taille sans corset par une ceinture. Elles sont énormes. Leurs mains, leurs cous, leurs bras, leurs poitrines disparaissent sous de gros bijoux d'or et de pierreries : des torsades, grosses comme le poing, des perles baroques, de longues et lourdes boucles d'oreilles. Ces idoles faites pour rester étendues et ne jamais bouger paraissent ravies de nous voir. Elles nous prennent les mains et nous font asseoir auprès d'elles dans une des salles qui doit être une chambre à coucher car à chaque bout se dresse une estrade monumentale couverte de coussins qui ne peut être qu'un lit. A ma question étonnée on répond que dans toute chambre arabe il y a toujours deux lits, le Prophète ayant défendu aux croyants de se laisser surprendre par le jour et l'heure de la prière dans les bras d'une femme.

La pièce où nous sommes est moins luxueuse mais plus intime que celles où nous fit passer le maître de ces lieux. Les murs sont moins chargés d'ornements, mais les étoffes qui drapent les divans et les coussins sont plus féminines. Les belles idoles s'assoient à nos côtés disposant, de leurs mains teintes au henné, les piles de coussins pour notre plus grande commodité. L'une de nous sait l'arabe et nous essayons de causer. On me présente comme la femme d'un ancien grand vizir de France, et les sourires se font déférents tandis que je suis, moi, charmée de ce titre tellement dans la note et auquel je ne m'attendais pas. Je commence à regretter d'avoir imprudemment dit tout haut en arrivant : « Dieu, qu'elles sont laides ! » Laides? Mais non. Elles sont étranges, fagotées, mais pas laides. En voici une qui s'anime parce qu'on lui dit que je connais Constantinople, son pays, qu'elle adore et ne reverra jamais. Elle sourit, elle parle, les autres regardent, s'intéressent, et je commence à me dire que sous ces tas il y a peut-être tout de même des femmes. Si oui, je les plains, et combien je leur

souhaite de dormir longtemps dans leur abrutissement. Les désenchantées sont des martyres. Celles-là ne paraissent pas malheureuses : elles s'habillent toute la journée, reçoivent des visites en mangeant des sucreries. Dieu veuille qu'elles ne sachent pas qu'autre chose existe tant qu'elles n'auront pas les moyens de s'affranchir ! Je suppose que leur actuel seigneur et maître se prêterait mal à des velléités d'émancipation. Elles sont là cinq, paraissant faire bon ménage : la première en titre et quatre concubines. On m'avait parlé de la dernière achetée, une petite Circassienne pas encore empâtée, à la jolie figure boudeuse et à la démarche de jeune félin en cage. Que peut-il y avoir derrière ces grands yeux superbes, quels rêves, quels désirs? Y a-t-il quelque chose seulement?

Les esclaves apportent le goûter, contenu suivant la caïda (coutume) dans de grands plats à pieds surmontés d'un haut couvercle conique entouré de gaze rose. En arrivant j'avais aperçu les mêmes préparatifs, plus grands et plus nombreux, ornés de gaze violette, dans l'appartement des hommes. Ces hauts couvercles, toujours les mêmes comme forme, sont en sparterie chez les pauvres, en cuivre ouvragé chez les riches. Là-dessous se transporte et s'empile tout ce qui peut se manger. L'une des poupées se déplace et va s'accroupir sur le divan en face duquel on a disposé l'appareil du thé, elle dose savamment la menthe et je ne sais quelles autres choses, faisant une boisson délicieuse et inconnue, étrangement parfumée. Des petits gâteaux passent, à la cannelle et au gingembre, très sucrés. C'est bon, trop bon même, vite on aurait besoin d'air avec un grand verre d'eau claire, et sournoisement je fourre les petits gâteaux dans ma poche. Pour nous achever, on nous inonde d'un parfum violent.

Enfin nous avons bu, mangé, tout regardé, nous avons usé tous nos sourires et nous prenons congé. Les belles idoles nous reconduisent au travers de leur cour en nous tenant les mains. Elles ne dépassent pas le seuil, les éternelles captives, et nous reprenons, toujours guidées par la même esclave, la route de l'appartement du pacha. Là aussi s'échangent les adieux et les remerciements. Hadj Thami nous invite à dîner pour demain, nous faisant demander avec son hautain et ironique sourire si nous voulons être reçus à l'européenne ou

à l'arabe : « A l'arabe, bien entendu. » Il s'incline, tout à nos ordres, le fier seigneur. Ça lui est égal à lui ; il est venu à Paris, a dîné dans les ministères et rien de nos coutumes ne lui est inconnu. Nous voulons un dîner arabe ! Il nous l'offrira et s'amusera de notre amusement. Dans le fond, c'est lui « *qui nous aura* », lui le fermé, l'impénétrable, lui qui a dans le sang et derrière les yeux une hérédité toute de puissance et de rêve musulman ; lui qui fait précéder son nom de Hadj, titre porté par les seuls pèlerins de la Mecque. Nous sommes les diables d'Europe, les forts, les envahisseurs, c'est entendu, ce qui ne nous empêche pas d'être petits devant ces mentalités pleines de tous les espaces.

Comme nous allions partir, il nous fait signe d'attendre ; un esclave qui tenait quelque chose s'approche et il nous distribue des bracelets d'or massif.

Cette fois la visite est bien finie et nous quittons le palais au milieu des révérences de la gent toujours nombreuse à la porte.

(*La fin prochainement.*)

ALICE LOUIS-BARTHOU

LA CRISE DE LA DANSE

Ce n'est pas du besoin frénétique de danser qui, à la fin de la grande guerre, s'est emparé des humains de tout âge dans tous les pays, que nous voulons parler ici. Ce n'est en effet pas là un phénomène anormal, quoi qu'on en puisse penser à première vue ; c'est au contraire une manifestation, toujours constatée, au cours des temps, de l'état d'esprit des peuples après les crises qui les ont profondément et longuement ébranlés.

La crise actuelle de la danse — qu'il n'est pas inutile de noter pour l'histoire de nos mœurs — est celle qui se manifeste dans la manière de danser du peuple français en particulier et sans doute de quelques-uns de ses alliés d'Europe ; elle peut se résumer d'un mot : on ne sait plus danser.

Les Français connurent autrefois des danses traditionnelles empreintes de leur génie propre : c'étaient d'élégantes danses de caractère : gavotte, pavane; danses de salon surtout, mais que le peuple s'adaptait en les simplifiant ; encore la population des campagnes elle-même avait-elle beaucoup de goût pour les contredanses ou quadrilles assez compliqués, qu'elle devait par conséquent se donner la peine d'apprendre. Nos provinces d'ailleurs avaient leurs danses particulières et bien françaises, comme la bourrée d'Auvergne, la gigue bretonne et d'autres.

Plus tard sont venues s'y joindre des danses importées des pays slaves ; telle la scottish et cette mazurka d'origine polonaise qui jusqu'à ces dernières années était demeurée très goûtée dans le peuple, non seulement dans l'est de la France, mais à Paris même, et qui a été bien à tort dédaignée des salons. C'est un pas fort élégant, sur un rythme très original et particulièrement enlevant.

Aujourd'hui la mode de nos anciennes danses si françaises et de la mazurka elle-même est complètement passée ; et par quoi les a-t-on remplacées? Par rien. On nous dira qu'on les a remplacées par le tango et le fox-trott ; c'est vrai en effet pour les salons et nous en parlerons tout à l'heure. Mais ces danses nouvelles exigent, pour être dansées convenablement, une étude attentive et beaucoup de pratique, de sorte que le peuple et surtout le peuple des campagnes ne peut y songer et ne sait plus quoi danser. Un vieil artiste de nos amis, demeuré fidèle à Montmartre, nous confiait l'autre jour son chagrin : il était allé revoir le bal célèbre du Moulin de la Galette, dont les flonflons ont recommencé à animer cet ultime refuge du Montmartre d'autrefois, et son antique jardin qui domine Paris sous l'égide des deux derniers moulins de la butte. Ce bal est un lieu fort honnête qu'il ne faut pas confondre avec les établissements à grand spectacle, pour étrangers, qui se sont épanouis depuis quelques années aux environs de la place Pigalle. Le Moulin de la Galette était et continuera d'être, nous l'espérons, un bal charmant où venaient danser en toute innocence, dans une familiarité de bon aloi, les midinettes parisiennes ; elles y dansaient avant la guerre l'honnête valse, la simple polka, des quadrilles, enfin la scottish et la mazurka. Mais notre ami est revenu désolé : la polka et la valse elle-même n'étaient plus, au Moulin de la Galette, que des fox-trott, des fox-trott mal dansés ; les quadrilles avaient complètement disparu et, si l'on jouait encore des mazurkas, il avait remarqué que pas un couple — pas un — n'en savait plus le pas : on les bostonnait, si ce n'est pas s'exprimer avec trop de prétention. « Et voilà, concluait le vieux Montmartrois, où nous ont conduits les modes américaines. »

Il avait parfaitement raison, et cette boutade prête, croyons-nous, à quelques réflexions salutaires. L'histoire devra noter que c'est surtout en matière de danse que l'influence américaine s'est fait sentir dans nos mœurs. Et cette influence, il faut le reconnaître, n'a pas été heureuse. Ce n'est pas faire injure à l'Amérique que de le constater, car les Américains dansent parfaitement les danses simples qui sont les leurs ; nos dandys eux-mêmes ont peine à prendre leur chic et n'at-

teignent jamais à leur aisance. La foule, elle, n'a pris que leurs pas, et comme ceux-ci renferment beaucoup de « marche », elle marche tout : polka, valse et mazurka même ; pour être technique, nous dirons qu'elle « fox-trotte » tout, et elle fox-trotte mal. Autrefois un bal, que ce fût une réunion mondaine ou bien un bal-musette, offrait le spectacle d'une foule animée d'un mouvement élégant ; on y voyait selon l'expression classique alors, « tourbillonner des couples enlacés ». Aujourd'hui, c'est tout juste si l'aspect d'une foule qui danse le tango laisse à l'œil une impression agréable ; quelle que soit la souplesse de leurs ondulations, les couples qui exécutent les figures variées du tango ne forment pas un ensemble aussi harmonieux que des couples valsant ou mazurkant. Quant au one-step et au fox-trott, nous sommes persuadé qu'un bal aux États-Unis peut être agréable à regarder, parce que les Américains dansent ces pas avec une grâce incontestable; mais en France, où nous avons mal saisi ces mouvements, un bal ne réussit qu'à offrir l'aspect d'une foule aux mouvements heurtés, sans liant, bref d'une foule qui ne sait pas danser. Rien n'est plus navrant.

Pour bien nous faire comprendre, sans doute convient-il d'analyser un peu ces danses aujourd'hui à la mode. Au surplus l'interprétation donnée à certaines d'entre elles par les Américains prête-t-elle à des remarques intéressantes.

Et d'abord, à tout seigneur tout honneur : parlons du tango. Il est bien entendu que les Américains des États-Unis ne le dansent pas, en général : c'est de l'Amérique du Sud qu'il nous vient. Nous n'en dirons pas de mal, contrairement à ce qu'on pourrait attendre. Nous admettons, comme on le prétend, que le tango véritable est, dans certains pays de l'Amérique du Sud, une danse populaire de bas étage, que la société veut ignorer ; mais, chez nous, il est ce que nous en avons fait ; or nous en avons fait une danse charmante, formée, à l'époque où on l'introduisit en Europe, de figures un peu compliquées, mais qui est aujourd'hui très simplifiée, plus ondulante et tout à fait gracieuse ; c'est de plus une danse fort convenable — contrairement à ce que répètent ses détracteurs qui pour la plupart l'ignorent ; il n'est donc pas nécessaire, « pour la danser bien, de la danser mal », suivant

un mot souvent répété. Mais il est très vrai que le tango restera toujours difficile ; pour devenir, non pas un virtuose, mais un danseur supportable, il ne suffit pas d'apprendre les figures, il faut encore danser beaucoup, danser sans cesse ; par là le tango restera toujours une danse de caractère, comme on disait autrefois, qu'une minorité seulement pourra pratiquer. Ce qui fait son charme principal, d'ailleurs, c'est la musique sur laquelle on le danse ; il faut reconnaître que les motifs de tango bien venus ont un cachet d'exotisme saisissant et une réelle beauté musicale ; si les danseurs de tango, l'air sombre et triste, la tête baissée, les yeux fixes, paraissent si absorbés, ce n'est pas uniquement parce que la difficulté de la danse les absorbe, c'est qu'ils écoutent la musique et la savourent, tout simplement. Ne médisons donc pas du tango; c'est une danse charmante et qui nous a fait connaître des motifs musicaux très intéressants; mais c'est une importation de l'Amérique du Sud, et ce que nous voulons noter, c'est l'influence des États-Unis de l'Amérique du Nord sur la danse française.

Voici d'abord le one-step. C'est la danse la plus simple qui puisse exister, car elle se danse sur une mesure à deux temps. Sur un tel rythme il est impossible d'imaginer quelque chose de compliqué ; on ne peut qu'exécuter des pas marchés en avant et en arrière, à droite ou à gauche, ou bien pivoter sur un pied qui demeure fixe, et c'est tout. C'est la simplicité même et la musique ne peut pas être compliquée ; c'est la musique d'une marche ou d'un galop, et le one-step, en somme, n'est qu'un galop, le banal galop de nos pères ; mais les Américains le dansent glissé et c'est là ce qui lui donne un cachet spécial. Techniquement, c'est d'ailleurs un non-sens : la musique d'un galop fait naturellement lever les pieds, et glisser un galop demeurera toujours pour nous une hérésie. Sur un galop on lève les pieds, invinciblement. Les gravures du second Empire, où le galop fut très à la mode, représentent de superbes militaires en pantalon flottant, qui tiennent leur danseuse dans le bras droit, mais *à côté* d'eux, et exécutent des pas de galop, un pied en l'air. Or, dans le one-step, on doit se tenir *en face* de sa danseuse et lever les pieds n'est pas orthodoxe : ils ne doivent pas quitter le sol ; il faut glisser.

Le public français a le sentiment confus de cette contradiction et en fait danse assez mal le one-step ; nous devons reconnaître qu'au contraire les Américains, réalisant un paradoxe, exécutent ce galop glissé de façon charmante : tout le monde a pu voir les sammies kaki danser à pas menus, avec un chic infini, ces one-step dans lesquels, au point de vue de la danse, il n'y a rien. Nous ne croyons donc pas que le one-step sous sa forme américaine ait chance de durer en France ; il n'est pas à craindre.

Il en est autrement du fox-trott. Qu'est-ce que le fox-trott, qui demeure parfois mystérieux aux spectateurs d'un bal eux-mêmes? Il se danse sur une mesure à quatre temps et ceci devrait suffire à le définir. Sur une mesure à quatre temps en effet, on ne peut danser qu'une seule danse courante — en dehors de motifs de ballets : et cette danse, toujours la même, s'appelle tantôt fox-trott, tantôt maxixe, tantôt... polka. C'est la polka de nos pères, polka des Polonais, puisque son pays d'origine est, paraît-il, la Pologne qui avait su lui donner un cachet particulier.

Tout le monde connaît le pas de polka... et il ne peut pas être autre chose que ce qu'il est. Si on danse en bottes et éperons et que l'on claque les talons, on a la polka polonaise; si l'on allonge le pas du premier temps, une mesure à droite, une mesure à gauche, en tournant très peu, on a la maxixe brésilienne ; si l'on danse banalement à petits pas réguliers et en tournant, on a la polka populaire de France. Qu'ont donc fait les Américains pour passer au fox-trott? A la vérité, ils ont apporté à la mesure une légère modification musicale : ils ont marqué le troisième temps à l'égal du premier, de sorte qu'ils ont pu introduire la marche du one-step en marquant un pas sur le premier temps, un pas sur le troisième. Regardez un Américain danser le fox-trott : vous verrez uniquement des pas marchés ou des pas glissés sur le côté, un peu plus lents et par conséquent plus onduleux que dans le one-step, et des pas de polka proprement dits, tournés ou non. Combinés et dansés avec le chic que les uniformes kaki savent y mettre, ces pas très simples donnent une danse charmante. La musique y contribue d'ailleurs ; comme nous l'avons dit, elle est légèrement différente de celle de la polka d'Europe, puis-

qu'elle doit marquer le troisième temps ; de fait, les Américains ont trouvé des airs pleins de verve. qui portent un cachet très particulier, avec ces chants très simples, mais très enlevants, qu'offre toute leur musique,

Mais, diront les parents qui conduisent leurs filles aux cours de danse, le fox-trott est beaucoup plus compliqué que ce qui vient d'être décrit, et nous voyons nos enfants peiner terriblement pour l'apprendre. En effet, en France, aujourd'hui, le fox-trott a été agrémenté de changements de pas assez difficiles à exécuter, de pas de djazz et d'une sorte de pirouette ou volte-face bien plus curieuse encore ; mais ces pas paraissent dus uniquement à l'imagination trop féconde des professeurs de danse français, et *jamais* un Américain n'exécute ces changements de pas. Nous avons fourni là aux Anglo-Saxons un exemple topique de ce qu'ils appellent l'esprit compliqué des Latins. Il est donc entendu que, quand nous parlerons de fox-trott, c'est au fox-trott américain dans sa pureté que nous voudrons faire allusion.

En réalité, nous croyons que les danses qui ont des chances de durer sont celles dont la musique offre quelque originalité de rythme. Ce sont évidemment les motifs de la mazurka, d'un caractère si puissamment original, qui ont fait le succès de cette danse pendant si longtemps ; c'est de même au rythme un peu spécial qu'affecte sa musique que la maxixe brésilienne a dû une certaine vogue. C'est pourquoi nous pensons que le tango et le fox-trott ont des chances de rester à la mode, dans des milieux différents d'ailleurs.

Il reste à parler du boston, ou tout simplement de la valse. Ici c'est l'historique lamentable d'une longue déchéance que nous aurons à faire. La valse est la danse à trois temps la plus naturelle ; c'est le pas fondamental qu'on peut exécuter sur cette mesure : il n'est peut-être pas inutile de le rappeler, car c'est à peine si l'on paraît s'en douter aujourd'hui. Il nous souvient de la stupeur qu'éprouvèrent il y a tantôt trente ans, en arrivant à Paris, les enfants des familles alsaciennes qui avaient émigré dans nos départements de l'Est après la guerre de 1870. Tout jeunes, ils avaient appris de leurs parents la valse alsacienne, « la valse » tout court;

ils l'avaient apprise comme on l'apprend en Alsace, de la manière la plus logique : tenant les deux pieds réunis, ou à quelque distance l'un de l'autre, marquez le premier temps du pied droit sur place ou bien en le portant légèrement à gauche ; portez ensuite le pied gauche à gauche d'un assez grand pas et rapprochez le pied droit ; sur la seconde mesure, faites l'inverse : marquez le premier temps sur le pied droit, portez le pied droit vers la droite, rassemblez à droite, et ainsi de suite ; si en même temps vous pivotez légèrement, vous avez la valse parfaite, et qui peut se danser presque sur place. On s'apercevra en pivotant dans le sens habituel que, sur le premier temps de la première mesure décrite, le pied droit se porte naturellement un peu en avant, et le pied gauche au contraire légèrement en arrière sur le premier temps de la seconde mesure. Si par hasard on fait l'inverse, on s'aperçoit qu'on est conduit à détourner. Toute la théorie de la valse est là ; c'est infiniment plus clair d'ailleurs dans l'exécution que dans des explications écrites, et souvent on voit en Alsace, et même ailleurs, des enfants qui dansent ainsi d'instinct. Quelle ne fut pas la stupeur de ces jeunes gens en trouvant à Paris des professeurs de danse qui enseignaient gravement une « valse à six temps » par pas « marchés » : on devait porter le pied droit en avant, puis le pied gauche en le plaçant par rapport au premier dans une position oblique, savamment calculée, et l'on pivotait brusquement... entre le deuxième et le troisième temps ; sur le troisième, on devait rassembler ; ensuite même marche et mêmes mouvements en arrière. Lorsqu'on a laborieusement appris à exécuter ces pas, qui ne sont en rien adaptés au rythme, on constate deux choses : c'est tout d'abord que l'on s'étourdit, car les brusques volte-face étourdissent beaucoup plus qu'un tournoiement lent et continu ; c'est une expérience à faire ; en second lieu, on s'aperçoit que l'on a une tendance invincible à escamoter le « rassemblé » du troisième temps. Il en résultait un pas légèrement boiteux auquel on avait donné le nom peu banal de « valse à deux temps et demi ».

Il faut reconnaître d'ailleurs que cette valse à deux temps et demi n'était pas sans grâce ; quand les danseurs étaient élégants et souples, ils corrigeaient d'eux-mêmes, en suivant l'entraînement de la musique, ce que l'enseignement qu'ils

avaient reçu avait de baroque. Mais ils s'étourdissaient et n'arrivaient pas facilement à « détourner ».

Puis vint le boston. Le boston consiste essentiellement à allonger beaucoup le premier et le deuxième pas de chaque mesure ; ou mieux à allonger le premier pas, car le second, dans toute valse, est forcément long. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'en se mettant au boston on revenait à la pure valse à trois temps; on y revenait forcément parce que le boston, à l'inverse de la valse française d'il y a vingt ans, est très lent et que l'on est bien forcé de marquer les trois temps. Bien entendu l'allongement du premier pas a produit une déformation du dessin général qui conduit parfois à on faire une théorie spéciale ; mais si l'on veut bien y réfléchir cn verra qu'elle n'est pas nécessaire. Somme toute, le boston est et restera une forme élégante et classique de la valse. Nous ne parlons pas bien entendu des générations qui, n'ayant jamais compris le « mouvement » de la valse, dansèrent le boston saccadé.

Quelques années après vint à la mode le double boston ou doublé. Le doublé a pris dans les cours une forme si singulière qu'on a peine à en retrouver la signification ; c'est simplement une mesure détournée, exécutée, après un arrêt brusque, dans des formes sacramentelles qui procurèrent beaucoup de leçons aux heureux professeurs pendant plusieurs hivers, et firent peiner affreusement une génération pour arriver à exécuter quelque chose d'aussi disgracieux qu'incommode.

Aujourd'hui, enfin, on a imaginé « le royal » qui n'est qu'une variante assez jolie du pas de boston, et qui pourra subsister comme une fantaisie agréable. Quant à l' « hésitation », c'est un pur pas de ballet, contorsionné, donc disgracieux chez presque tous les danseurs, qui comporte des balancements de jambes et exige par conséquent de la place : vouloir en faire une danse de salon est une absurdité.

Sur ces entrefaites, survinrent les Sammies. Ici, il nous faut bien faire quelques réserves sur les mérites de nos amis américains. Trop nombreux sont parmi eux ceux qui dansent le « boston saccadé », lequel n'a plus du tout le mouvement de la valse ; et pour comble ne se sont-ils pas mis à confondre avec le pas glissé du fox-trott les pas marchés ou esquissés

seulement de la valse, que l'on exécute quelquefois en avant ou en arrière? Sur ce terrain, nous nous refusons à les suivre.

***

Tel est l'état de la danse en France au lendemain de la grande guerre. Notre pays n'a plus de danses nationales. Les peuples qui ont conservé une vieille civilisation à l'abri de la modernisation fâcheuse ont aussi conservé leurs danses propres. Les ballets russes nous ont révélé il y a quelques années les danses des Slaves de Russie ; la mazurka des Polonais en est parente ; les Hongrois ont eux aussi des danses nationales d'un genre analogue. La valse viennoise, qui est celle de toute l'Allemagne du Sud, caractérise les populations de l'Europe centrale. Tout le monde connaît le cachet profondément national des danses espagnoles. Le tango nous a révélé les peuples néo-latins de l'Amérique du Sud et quand on connaît ces régions, on saisit combien le tango peut être l'expression profonde de la vie des colons des pays neufs sous ces climats tropicaux. Faut-il le dire? Son charme n'est pas sans rappeler cette danse du ventre qui, dans sa pureté bien entendu, et affranchie du grotesque que nous lui prêtons — nous, barbares du Nord — caractérise si bien le peuple arabe; mais qui n'a pas vécu les nuits chaudes et capiteuses d'Arabie ou d'Afrique ne le comprendra jamais.

Tous ces peuples donc, et les nomades du désert eux-mêmes, ont leurs danses populaires. La France doit-elle se résigner à n'en avoir plus? C'est à craindre parce qu'elle se trouve au principal carrefour de l'Europe et ressent les effets de tous les grands déplacements qui agitent le monde moderne. Lorsqu'elle perdit la tradition de ses véritables danses nationales, elle adopta d'abord celles des peuples slaves de l'Europe centrale : polka, scottish, mazurka ; les incursions des armées du premier Empire jusque sur le Danube et la Vistule ne furent sans doute pas étrangères à ce courant. Aujourd'hui, la mode nous vient du nouveau monde et ce sont nos rapports intimes avec les deux Amériques qui ont donné naissance aux modes nouvelles. Mais que nous a apporté ce courant et l'armée des États-Unis en particulier? Sont-ce des danses de quelque originalité? Nullement, car le peuple américain, de par sa

formation, ne saurait avoir de danses nationales. Cependant nous ferons une exception pour le fox-trott, dont la musique plus que le pas peut-être offre un caractère propre incontestable, et nous conserverons très volontiers le fox-trott comme souvenir des Sammies. Mais ils nous ont apporté aussi le galop glissé (one step) et la valse fox-trottée! Ici, nous nous cabrons. Nous ne pousserons pas le snobisme jusqu'à adopter les déformations irraisonnées qu'un peuple jeune a fait subir dans le nouveau monde aux vieux pas d'Europe, qu'il n'avait pu voir danser dans leurs pays d'origine. Ce serait une lamentable décadence.

La France, en somme, en matière de danses a suivi successivement des modes venues du Levant et du Couchant. Nous ne croyons pas que ces dernières satisfassent le génie français, et peut-être est-il temps de nous ressaisir et de redevenir nous-mêmes ; puisse le retour de l'Alsace à la mère-patrie nous y aider en nous rapportant les traditions d'une province qui a si bien su conserver sa personnalité; puisse, avant tout, son influence nous garder de la valse fox-trottée.

Déjà cet été, par les soirées chaudes, les échos des Champs-Élysées répétaient les mesures de quelque valse alsacienne émanant des restaurants élégants où l'on dansait. Déjà, dans les premiers bals de la saison, on joue des valses sur un rythme vif et tel qu'il devient impossible de les bostonner, surtout avec fantaisie, et rien n'est curieux comme de voir les nouvelles générations de danseurs, qui ne savent pas valser, se trémousser dans des mouvements incohérents pour essayer de suivre la mesure. Dans les music-halls, les djazz grotesques, avec cornet à piston, trompe d'automobile, casserole, et surtout grosse caisse, qui pendant la guerre ont connu un petit succès de curiosité, n'amusent plus le public français. Ce sont autant d'heureux symptômes. La très jeune génération, qui prise si fort sa propre virtuosité dans les pas américains, et en agrémente à tort et à travers toutes les autres danses, saura bientôt, espérons-le, faire acte d'humilité, reconnaître que tout simplement elle ne sait pas danser, et voudra revenir au charme de la valse bostonnée — sinon valsée — dans sa pureté.

VESTRIS

POUR DON CARLOS[1]

ALLEGRIA

III

LA VERTU DES CIMES

Au-dessus d'eux, le ciel pâlissait. Un arbre balançait dans ses branches nues une touffe de gui, pareille à un gros nid vide.

Olivier était assis sur une pierre. Allegria prosternée cachait sa tête dans ses mains.

Il l'attira à lui, l'obligea à le regarder.

— Tu me pardonnes, — murmura-t-elle avec épouvante.

Il sourit. Il répondit :

— Allegria, Allegria, maintenant que certaines choses commencent pour moi à devenir claires, une seule m'importe, vivre.

Elle posa son front sur ses genoux. Et tout à coup, elle tressaillit. Elle désignait, vers le sud, parmi les brouillards du matin, le chaos noirâtre de la Guardia.

— Ah ! — murmura-t-elle.— Je croyais que nous en étions déjà bien plus loin.

Et ils reprirent leur course.

1, Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 janvier, du 1er et du 15 février 1920.

Par des sentiers à pic, qui coupaient la route royale en lacets, ils allaient. Plusieurs fois ils s'arrêtèrent, pour éviter des troupes que se dirigeaient comme eux vers le nord. Les moyeux des pièces d'artillerie et des fourgons traçaient sur le remblai du chemin de larges balafres humides et rouges ; les mulets s'ébrouaient au milieu des traits ; les soldats juraient... Tremblants dans leur coin, les fugitifs attendaient que la dernière voiture fût passée, puis ils continuaient leur ascension.

Ils ne se parlaient pas. Ils évitaient même, semblait-il, de se regarder. Bien que tout les y prédisposât, ils ne se sentaient pas à l'aise dans ce tête-à-tête. Tant de paroles, de bravades, de haine, et soudain la révélation de ce qu'ils étaient l'un pour l'autre ! A quoi bon, quand les pensées sont à ce point identiques, les échanger? Cher silence, que rompent seulement les gouttes de pluie qui tombent des branches, ou le sec coup de marteau d'un pic épeiche montant en tournevis autour du tronc d'un noir sapin.

« Si cette journée n'est pas la dernière, se disait Olivier, un jour je referai cette route. Petit roncier qui tout à l'heure t'es accroché à la pauvre robe déchirée d'Allegria, tu ne seras peut-être plus de ce monde, mais un autre roncier aura poussé à ta place. Rainette qui fuis sous la mousse, verte comme toi, pour t'y cacher, tu seras remplacée par une autre rainette. Il y aura longtemps que les ruisseaux qui pleurent ce matin auront gagné l'Èbre, puis la mer, puis les buées célestes, mais d'autres ruisseaux, fils de ceux-là, pleureront encore à la même place, à cette place où je veux revenir essayer de fixer le souvenir d'un instant que je sens, avec une si navrante vitesse, se faner. »

Un aigre soleil d'hiver était né dans la vallée. Le brouillard environnant en fit une grosse boule jaune. Les plaines disparurent. Il n'y eut plus, autour d'eux, qu'une lumière glauque qui ne doublait d'aucune ombre la silhouette des sapins.

Puis ceux-ci se clairsemèrent. Les chênes nains se firent rares. Devant Olivier et sa compagne, une large étendue gris pâle s'ouvrait maintenant.

Le sommet de la sierra. Petites herbes rares, touffes de mélèzes et de myrtilles. Par moment, un oiselet s'élevait,

avec un mince cri plaintif. Des gerboises, kangourous minuscules, sautaient, pas plus grosses que des sauterelles. Une grande paix triste et calme présidait aux menus ébats de cette faune enfantine des cimes.

Tout le jour, ils allèrent ainsi, sans une parole ; seulement, parfois, un regard, après lequel ils se sentaient réconfortés.

Depuis le matin, Allegria avait cessé de guider leur fuite. Olivier ignorait tout des atroces péripéties qui l'avaient menée jusqu'à la Guardia ; il ne pouvait soupçonner qu'une bien faible part de la fatigue qui assaillait ce cher corps. Mais il se sentait lui-même trop fatigué pour proposer de s'arrêter un instant. Et puis, il y avait toujours le silence, ce grand silence, si difficile à rompre au milieu de ce paysage désolé.

Nulle part le soir ne descend avec autant de précautions que sur le faîte des montagnes. Nulle part la tombée de la nuit n'est un phénomène moins brutal. Ah ! cette ombre, tout à l'heure d'un mauve si modeste, et maintenant à peu près noire. Où donc la teinte transitoire? Elle a eu lieu, je ne m'en suis pas aperçu. Nature, que de discrétion à ne pas venir troubler les rêves qui vagabondent dans mon cœur ! Ailleurs, comme ta beauté est tyrannique ! Que me font ces forêts, ces vallons, ces lacs, ces cascades, et le chant d'admiration artificielle qui s'en élève ! Je prétends être le propre artisan de mon palais, le seul organisateur des belles fêtes que je m'y offre. Je suis assez riche pour ne pas loger en meublé. Or, ailleurs, Nature, quoi que je fasse, tu m'imposes tes devis, ton bric-à-brac. Ici, tu me laisses libre, sur ces cimes où je ne vois plus rien, où je n'entends d'autre bruit que celui de mon cœur.

Allegria s'était arrêtée. Elle désignait à Olivier, à trois cents pas environ, une fleur tremblante et rose qui se balançait parmi les ombres grandissantes : un feu.

En même temps, un aboiement retentit. Un chien tournait autour d'eux avec irritation. Allegria lui parla, il se calma.

Ils furent bientôt auprès de la flamme. Un vieux berger s'y chauffait les mains, assis sur le seuil d'une hutte en branchages.

A l'entour on ne voyait pas les moutons, mais on entendait le murmure laineux de leurs croupes froissées les unes contre les autres.

Allegria pénétra dans le cercle lumineux. Le vieillard ne broncha pas. Avec de petits jappements, le chien disait que les arrivants étaient des amis.

— Nous avons faim, père, — fit-elle.

Elle lui tendit les deux pesetas de la cantinière.

— Garde-les pour la ville, ma fille, — dit le berger.

Il s'était levé. Son manteau s'écarta. Allegria vit sur la veste du montagnard le cœur de Jésus brodé, insigne des carlistes, un cœur fané, presque effacé.

Elle prit dans la poche de sa robe le cœur d'or fin qui, trois jours plus tôt, brillait sur son amazone.

Tous deux se regardèrent et se signèrent.

— Où est le roi? — demanda le pâtre.

D'un geste las, Allegria désigna le nord.

— Ah ! — fit l'homme.

Il se recueillit.

— J'étais, en 1837, de ceux qui furent livrés par Maroto, et je n'ai pas désespéré, ma fille. Il ne faut pas désespérer. Il y a, dans mon troupeau, des brebis dont je ne verrai pas les agneaux.

Il jeta au feu quelques brindilles.

— Et ton compagnon? — demande-t-il.

— Il a été fait prisonnier par les christinos, — dit-elle, — et condamné à mort. Il s'est échappé.

— Dieu veuille, — fit le vieillard, — qu'il ne soit pas repris ! C'est Gilimer qui commande à la Guardia. Le sais-tu?

— Je le sais, — dit-elle.

— Je n'ai pas grand'chose à vous donner, — reprit-il. — Je vais d'abord aller chercher de l'eau à la source.

Il revint avec une cruche pleine. De la cahute, il retirait deux pauvres écuelles, du lait, du fromage.

— Mangez, — dit-il.

Et, assis à l'autre côté du feu, il se mit à faire glisser len-

tement, entre ses doigts, les boules brunes et noires d'un chapelet.

— Maintenant, qu'allez-vous faire? — demanda-t-il, quand ils furent un peu rassasiés.

— Repartir, — dit Allegria.

Le vieillard secoua la tête.

— La montagne est tout entière dans le brouillard. Je ne sais pas si moi-même je saurais me guider, cette nuit. Vous, vous iriez sûrement faire la culbute dans l'Erga, qui coule en bas. Il faut attendre le jour.

Il ajouta :

— D'ailleurs, tu n'as pas regardé ton compagnon.

Allegria jeta un coup d'œil sur M. de Préneste. Elle comprit qu'il ne saurait guère aller plus loin. Alors, elle sentit elle-même sa propre fatigue.

— Ma cabane n'est pas bien grande, — dit le vieux. — Mais il y a des peaux de mouton. Vous n'aurez pas froid.

— Et toi, père?

— Si, un jour, je passe devant chez toi, dans l'état où tu es toi-même, je trouverai tout naturel que tu m'offres ta chambre, — se borna-t-il à répondre.

Il avait disparu à l'intérieur de la cabane. Il en ressortit bientôt.

— Entrez, — ordonna-t-il.

Ils s'allongèrent tous les deux. Le berger empila sur eux les peaux frisées.

— C'est à vos pieds que vous aurez froid surtout, quand l'aube se lèvera, — dit-il. — Cette troisième peau sera pour eux. En attendant, je la garde pour moi.

Étendus côte à côte, Olivier et Allegria ne bougeaient plus. Si l'un dormit, au cours de cette pure nuit mystérieuse, l'autre ne le sut jamais. Bientôt le brouillard s'éclaircit. A travers les branches de la cabane, des étoiles surgirent, veilleuses d'un bleu cruel et glacé.

A l'aube, ils repartirent. Ils marchèrent tout le jour, comme la veille, avec des fortunes diverses, faisant parfois une lieue de plus pour éviter quelque bourgade suspecte. Vers le soir, ils virent à l'horizon, dominant un escarpement, une sorte

d'immense bâtisse, moitié château, moitié caserne, avec ses innombrables fenêtres dont le soleil couchant faisait flamber les vitres.

Ils suivaient en cet instant un petit gave encaissé, aux eaux tourmentées par d'énormes blocs rocheux.

Allegria s'arrêta. Olivier, surpris, fit de même, Plein de pitié, il crut immédiatement avoir discerné les motifs de cette halte.

Sur les pierres plates qui bordaient le torrent, il y avait des taches pourpres.

Allegria n'avait plus que des lambeaux d'espadrilles. M. de Préneste tomba à ses pieds, la força de s'asseoir. Il lava les chevilles sanglantes.

Avec un sourire lointain, la jeune femme le laissait faire. Le jour tombait ; là-haut, sur le mont, les fenêtres du grand château sombre ne brillaient plus.

M. de Préneste baisait maintenant les pieds de sa compagne.

— Allegria, — murmura-t-il.

Elle posa sur son front une main fiévreuse.

— Pardon ! — dit-il.

Le gave roulait ses eaux noires et blanches.

— Pardon, — répéta Olivier.

Alors, à voix très basse, Allegria parla.

— J'ai été la maîtresse du duc de Santurce, — dit-elle.

— Que m'importe ! Allegria.

— Et du capitaine de Penha Verde.

- Que m'importe !

— Et du soldat Juan Arquillo.

— Que m'importe !

— Et du lieutenant de Sabradiel...

Elle les nomma tous ainsi, morts ou vivants, d'une voix lente, machinale.

— Que m'importe ! — répétait-il, avec une rage tendre, continuant à baiser ses pieds, éperdument.

— J'ai... — fit-elle encore.

Et, se penchant, elle lui parla à l'oreille.

— Je le savais, je le savais, — fit-il, souriant et blême. — Que m'importe, Allegria, que m'importe !

— J'ai tout dit, — fit-elle avec un soupir d'horreur.

Et elle se laissa aller dans ses bras.

On ne voyait plus les eaux bourdonnantes du torrent. M. de Préneste pressa longuement sur son cœur le beau corps sans défense.

— Tu as tout dit, Allegria, et je savais tout. Maintenant c'est à moi de parler, à moi de te dire une chose, une chose que tu peux ignorer encore.

Il la sentait palpitante d'anxiété. Lui-même, une ivresse inconnue le submergeait.

— Quand j'ai quitté Villeléon, Allegria, quand j'ai passé la frontière, quand je suis venu à Durango...

Elle était immobile dans ses bras.

— ... Ce n'était pas pour la suivre, elle, Lucile, Allegria ! Allegria, c'était pour toi !

Il répéta.

— C'était pour toi, c'était pour toi.

Il eut sur sa main, la main glacée de ssa compagne.

— Il y a des choses qu'il ne faut dire que lorsqu'on en est bien sûr, — murmura-t-elle.

— Je ne le savais pas alors moi-même, Allegria. Une fois, dans le cabinet de la sous-préfecture, j'ai voulu te tuer. Puis, la nuit, je l'ai vue dans tes bras, elle, Lucile. Je souffrais, mon Dieu ! Puis vous êtes parties, toutes deux, et je suis parti. Je ne savais pas alors. Je ne pouvais savoir. Je suivais ma route. Puis, j'ai compris, Allegria. C'était pour toi, c'était pour toi !

Entre les pâles branches des saules, la lune était née, bleuâtre.

— Tu me crois, n'est-ce pas? Tu me crois?

— Je te crois, — répondit-elle gravement.

Elle s'était relevée.

— Je te crois, — dit-elle encore. — Viens.

Elle le tenait par la main. Il la suivit.

Le sentier qu'elle avait pris montait. Olivier, indifférent au parcours, ne songeait qu'à couvrir de longs baisers le bras de sa conductrice.

Au bout d'une demi-heure de marche, il vit se dresser sur le ciel brun une masse noire, avec des toits en poivrière. Il

lui sembla reconnaître le lourd bâtiment aperçu tout à l'heure, au soleil couchant.

Contournant les murailles, ils arrivèrent devant une haute porte obscure.

Allegria sonna.

IV

LA LUMIÈRE BLEUE

M. de Préneste avait dormi sur trois planches supportées par des châlits de fer. A travers la fenêtre grillagée, les étoiles brillaient encore quand il fut réveillé.

— Dans une demi-heure, je viendrai te chercher pour assister à la messe, — dit Allegria.

Et elle disparut, ombre muette, ayant laissé sa lanterne sur les dalles rouges de la chambre.

Olivier se leva. Un peu de sa fatigue s'en était allée. Prenant la lanterne, il inspecta cette chambre, où on l'avait conduit la veille, et où il ne se souvenait même pas de s'être endormi. Dans un coin, il y avait une fruste table de toilette de bois blanc, un broc, une terrine de terre bise. S'étant dévêtu, il plongea sa tête dans l'eau glacée.

La lumière de la lanterne découpait sur le mur crépi une ombre gigantesque. Olivier s'en approcha. C'était une croix haute de deux mètres, où un Christ de grandeur presque naturelle était accroché, non l'*Ecce Homo* du musée de Toulouse, le tendre Galiléen à la peau rose, aux belles boucles calamistrées, à la barbe faite pour plaire à quelque Photine de boudoir, mais une espèce de bandit jaunâtre, le digne compagnon de Dimas et de Gestas.

La nudité du supplicié était cachée par un jupon de velours noir, brodé de têtes de mort et de larmes d'argent. Les jambes brisées par le coup de masse du Romain laissaient pointer, sous la chair pendante, les arêtes des tibias fracassés. Des grumeaux lie de vin entouraient les énormes clous en tétraèdre. De la blessure du flanc s'écoulait une traînée verte.

Les yeux, les yeux surtout étaient effrayants. L'implacable et naïf artiste y avait serti des éclats de verre blanc qui

brillaient comme autant de larmes, au bord des paupières retombées.

M. de Préneste détourna avec horreur la lanterne. Il revint s'asseoir sur le lit de planches. Il attendit.

Le grillage de la fenêtre découpait dans l'azur froid de la nuit une autre croix noire, autour de laquelle tremblotaient les étoiles. L'une après l'autre, elles pâlirent, disparurent.

Une cloche se mit à tinter.

Elle tintait encore lorsque Allegria pénétra de nouveau dans la chambre.

— Es-tu prêt? — demanda-t-elle.

Sur un signe affirmatif, elle lui fit signe de la suivre.

Ils traversèrent de longs corridors froids et déserts, éclairés, à intervalles fixes, par de petites lampes nichées au plafond. Par moment, au loin, une porte invisible s'ouvrait, se refermait. Un courant d'air, long, long à venir, soufflait alors dans le couloir, faisant voltiger de grandes ombres.

Ils arrivèrent au pied d'un escalier en colimaçon. Ils montèrent une vingtaine de marches. Ils se trouvèrent devant une porte qu'Allegria ouvrit avec précaution. Un courant d'air plus violent éteignit la lanterne.

Allegria ne la ralluma pas. Elle se borna à refermer la porte. La cloche s'était remise à tinter.

Ils étaient tous deux dans une pièce analogue à celle où avait dormi Olivier, voûtée comme elle, mais sans fenêtre. Un jour lointain, venu on ne savait d'où, l'éclairait à peine.

Trois des côtés de cette chambre étaient faits de lourdes pierres crépies. Le quatrième côté était de bois brun. Contre lui, deux prie-Dieu.

Allegria, toujours muette, guida Olivier vers le prie-Dieu de droite. Elle s'agenouilla sur l'autre. La tête emprisonnée dans son voile noir, elle ne bougea plus.

La cloche s'était tue.

Soudain, Olivier tressaillit. Le panneau qui leur faisait face s'était mis à glisser sans bruit, de haut en has, découvrant, petit à petit, devant eux, un trou sombre. Puis le panneau s'arrêta dans sa descente, formant balustrade, au niveau des accoudoirs des prie-Dieu.

M. de Préneste se rendit alors compte que la chambre dans laquelle il se trouvait avec Allegria constituait une sorte de tribune située à mi-hauteur, entre le sol et la voûte, d'une large salle oblongue, dont on n'apercevait pas les détails, noyée qu'elle était encore dans les ténèbres. Un large velum à peine transparent, tendu d'une muraille à l'autre, la divisait en deux parties. La partie que surplombait la tribune était tout à fait obscure. L'autre apparaissait plus claire. Vaguement, à travers le voile, Olivier entrevit une forme rectangulaire, surmontée d'une croix : un autel.

Successivement, autour de la croix, six points d'or surgirent. Les cierges de l'autel venaient de s'allumer.

Puis, un son argentin retentit. Une silhouette surgit derrière le voile, avec, à son côté, une autre, plus petite. Elles s'agenouillèrent toutes deux devant l'autel, ombres que les cierges clignotants agrandissaient ou diminuaient tour à tour. Un murmure, Allegria se signa. La messe venait de commencer.

Introibo ad altare Dei... Ad Deum qui lætificat juventutem meam. Judica me, Deus... Juge-moi, ô Seigneur ! pourquoi es-tu triste, ô mon âme? N'ai-je pas, chère âme, voulu que tu sois faite uniquement d'amour !... D'amour !... Juge-moi, Seigneur ! Oui, je t'entends ; ah ! la redoutable équivoque. D'amour, vraiment? « *L'amour*, murmure la voix du Bien-Aimé, *l'amour est prompt, sincère, pieux, doux, prudent, fort, patient, fidèle, constant, magnanime, et il ne se recherche jamais, car dès qu'on commence à se rechercher soi-même, à l'instant on cesse d'aimer.* » Juge-moi, Seigneur, et pardonne à cette âme misérable, qui, à présent, je le sens bien, n'a jusqu'ici songé qu'à se rechercher !

N'a jusqu'ici songé qu'à se rechercher ! *Emitte lucem tuam et veritatem tuam ; ipsa me deduxerunt, et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua.* Cette âme égoïste, ô Seigneur, ta lumière et ta vérité l'ont guidée, l'on conduite sur ta montagne, au pied de ton tabernacle, et voici qu'elle commence à voir clair en elle-même.

Sur ta montagne, ô Seigneur ! Au pied de ton tabernacle ! Cette montagne, c'est celle où, la nuit dernière, j'ai vu, entre les branches d'une pauvre hutte de berger, briller le quadrige glacé de la petite Ourse. Ce tabernacle, c'est celui devant lequel j'essaye de sanctifier mon désarroi, grâce aux réminiscences d'une enfance élevée au pied des autels.

Sacrilège ! crieront ceux qui ne songent qu'à l'indiscutable essence sensuelle dont est fait le bouleversement d'Olivier de Préneste. Pharisaïsme ! sera-t-il en droit de rétorquer. Ces divines paroles du psaume, croyez-vous donc que leur sens soit unique? Ah! elles ne sont divines, précisément, que parce que chaque pécheur peut les faire siennes, les identifier aux battements de son misérable cœur. Si, à l'heure actuelle, elles éveillent dans le cœur d'Olivier d'aussi profonds échos, c'est qu'il sent leur lamentation éternelle cadrer de façon parfaite avec son propre déchirement.

A gauche d'Olivier, sans bruit, Allegria s'était dressée. L'*Évangile* ! il l'imita. Comme elle, il se signa du pouce. Il se sentait saisi par un trouble obscur, en retrouvant, avec une facilité aussi naturelle, des gestes qu'il croyait abolis en lui depuis si longtemps.

Le jour qui naissait découpait petit à petit les ogives des vitraux de la chapelle. Les verrières obscures commencèrent à s'illuminer. Celles qui se trouvaient dans la partie opposée du sanctuaire n'apparaissaient qu'indistinctement à travers le velum, qui tendait sur elles comme une buée grisâtre. Mais les autres, simultanément, flamboyèrent. Le centre du vaisseau n'en fut que plus obscur.

L'*Offertoire*. Olivier ne songeait plus maintenant à la messe. Absorbé dans la contemplation des figures de couleurs claires qui surgissaient sur les vitraux, il cherchait à reconnaître les bienheureux dont la vie était célébrée là. Puis, la lumière se faisant plus acérée, il découvrit que chaque vitrail portait en exergue le nom du personnage qui y était représenté.

Elles chantaient, ces verrières, la gloire des saintes de l'Espagne. La première, à gauche, était consacrée à sainte

Isabelle de Hongrie, belle-sœur de Don Jaime d'Aragon. De ses tendres doigts, la princesse pansait des blessés cadavériques, plus effroyables encore que ceux sur lesquels Olivier avait buté, quatre jours avant, au sommet du Monte-Jurra. Dans le second vitrail, sainte Tècle, suppliciée par Tamiro, tendait vers le ciel ses mains exsangues. Sur le troisième vitrail, on voyait sainte Eulalie, également en proie à d'atroces bourreaux, suivre d'un œil extasié une colombe, sa douce âme, qui s'envolait vers le Seigneur. La dernière verrière de gauche peignait la mort de sainte Léocadie, l'amie des poètes et des artistes, chaste compagne, pour la mort, de saint Ildefonse, à Tolède, dans la basilique d'*El Cristo de la Vega.*

Dans le premier vitrail de droite, sainte Lucie guidait, sur un sentier escarpé qui montait vers le firmament, une théorie vacillante d'aveugles. Sur le second, sainte Librade, patronne de Siguenza, cueillait d'énormes lis dans les eaux jaunes du Hénares? La vue du troisième vitrail fit frissonner Olivier : deux jeunes filles, l'une brune, l'autre blonde, s'y promenaient, amoureusement enlacées. La brune parlait à l'oreille de sa compagne. La légende disait : sainte Justine et sainte Rufine. Derrière elles, on voyait la Giralda, qu'elles étayèrent de leurs frêles épaules, lors de l'ouragan de 1504, qui dévasta Séville. La brune avait une robe blanche, la blonde une robe d'une pourpre presque noire...

Sur le quatrième vitrail de droite, enfin, c'était sainte Thérèse. *Doctora Mistica,* disait l'exergue. Ici, on sentait que le verrier avait cherché à se surpasser dans une œuvre digne de la sainte la plus adorable de l'Espagne. Entourée de ses sœurs carmélites, Thérèse se tenait debout, sur le faîte d'une colline que surplombait un azur violent. Ses pieds ne touchaient plus le sol. Ses yeux remerciaient le ciel. Ses mains suppliaient la terre. « Mes sœurs, mes sœurs, retenez-moi. Le Bien-Aimé m'appelle à lui. Retenez-moi, mes sœurs ! Que votre sœur ne tire pas orgueil d'un choix dont elle est l'élue indigne ! »

Et, sur le velum qui cachait l'autel, le ciel, vers lequel s'envolait la sainte, reflétait son azur, plus profond et bleu à mesure qu'au dehors on sentait croître les flammes sans chaleur du soleil d'hiver.

Le *Sanctus.* M. de Préneste regarda Allegria. Son voile noir

entièrement rabattu sur la face, déjà prosternée sur l'accoudoir, elle attendait l'*Élévation*.

Le premier tintement de la sonnette du servant retentit. Alors un frémissement secoua M. de Préneste. Du puits d'ombre sur lequel il se penchait, il lui sembla que quelque chose montait, quelque chose comme une longue houle mystérieuse.

Il se pencha davantage. Il comprit. La partie de l'église que surplombait leur tribune, cette partie noyée dans l'ombre et qu'il avait crue déserte, il la sentait maintenant peuplée, peuplée d'un peuple étrange de fantômes.

Le dernier coup de l'Élévation tinta. Olivier vit osciller des formes blanches. C'était le pâle troupeau des têtes qui se relevaient.

— Allegria, — murmura-t-il.

Une seconde elle écarta sa mante. Elle avait un doigt sur les lèvres. La mante retomba. M. de Préneste s'abîma dans la crainte vague du spectacle auquel il allait assister.

Entre les cierges, l'ombre du prêtre se profilait. Un bruit léger et métallique. Olivier comprit que l'officiant ouvrait le tabernacle.

Et puis, Olivier entendit un murmure, un froissement doux d'étoffes traînées. Ses yeux, enfin habitués à l'ombre, lui permirent de voir.

Au milieu de la chapelle, dans l'allée centrale dont les dalles luisaient sous les vitraux, une blanche théorie se dirigeait doucement, sans bruit, vers le velum. Le long de la tenture transparente, Olivier distingua un degré de pierre, une balustrade.

Celle des ombres qui marchait en tête des autres s'arrêta, s'agenouilla, attendit.

De l'autre côté de la tenture, il y avait l'ombre noire du prêtre, et celle du servant.

— *Corpus domini nostri Jesu Christi...*

Au même instant, une sorte de petit judas lumineux s'ouvrit dans le velum. L'hostie apparut au bout des doigts de l'officiant, dominant le pâle fantôme prosterné.

— *Custodiat animam tuam...*

Une seconde, Olivier put apercevoir, hors de son voile, un

pur visage de femme. Puis, la religieuse se leva, cédant la place à sa sœur la plus proche. Elle revint, muette et voilée, croisant le cortège des autres religieuses qui se dirigeaient vers la sainte table.

Elles défilèrent ainsi, à intervalles réguliers, devant le velum où les communiait le prêtre, l'homme dont elles ne devaient apercevoir, elles, les chastes épouses du Bien-Aimé, que les doigts consacrés. Puis, il y eut un intervalle plus long. Olivier poussa un soupir de soulagement.

Et soudain, il trembla de tous ses membres.

D'un coin obscur, une dernière religieuse s'était levée et marchait, elle aussi, vers le velum. Sans savoir au juste en quoi, M. de Préneste eut l'impression que certains détails de son costume différaient de celui de ses compagnes. Elle s'agenouilla, ramena légèrement en arrière le voile qui cachait sa tête.

Alors, un grand cri éveilla les échos morts de la chapelle.

— Lucile.

Déjà mademoiselle de Mercœur avait reçu l'hostie. Son triste profil s'était de nouveau éclipsé sous l'étoffe blanche. Beauté de Lucile, dans la lumière de Dampmart !

Une dernière fois, M. de Préneste aperçut la mince silhouette prosternée, que le vitrail de sainte Thérèse inondait maintenant de sa tragique lumière bleue.

— Lucile ! — cria-t-il encore, dans un long sanglot, — Lucile !

Un bruit sec, le lourd panneau de chêne qui, s'abaissant tout à l'heure, lui avait permis d'assister à la communion des Carmélites, ce panneau venait brusquement de remonter. La chapelle avait disparu.

Quand, hagard, M. de Préneste se fut relevé, Allegria n'était plus à son côté.

V

LA RETRAITE

— Où suis-je? — murmura Olivier.

Il ouvrit les yeux. Il se vit étendu sur une couche de paille, sous un amoncellement de couvertures. La voiture qui l'emportait, un char énorme, large, recouvert d'une bâche arrondie, allait au pas, avec de sourds cahots. Un petit vent froid pénétrait à l'intérieur, avec une blême lumière grise.

A l'avant du char, un homme, assis sur une planche, guidait les mules, dont Olivier n'apercevait que les oreilles encapuchonnées de rouge.

— Où suis-je? — répéta M. de Préneste.

Le conducteur se retourna. Olivier vit un homme tout vêtu de noir, avec une longue face glabre d'un bleu sombre. Il répondit, sans ôter de sa bouche sa courte pipe.

— Nous avons passé Gabas, il y a une demi-heure. Nous arrivons au pont d'Enfer.

— Gabas, le pont d'Enfer, — murmura Olivier.

— C'est la route de Jaca à Laruns, par le Pourtalet, — dit l'homme.

— Mais alors, nous ne devons plus être bien loin de la frontière française? — dit M. de Préneste.

— Il y a une heure que nous l'avons franchie, et que nous sommes en France, — répondit le conducteur.

M. de Préneste se mit sur son séant. Alors, il sentit qu'il avait un corps et que ce corps venait de passer par une grande épreuve. Les idées qu'il s'efforçait de rassembler tintaient comme des grelots dans sa tête dolente et vide.

Il écarta la toile qui fermait la partie arrière de la voiture. D'énormes montagnes noires, couvertes de sapins neigeux, dominaient l'étroit ruban de route en corniche. En bas, dans un trou profond de deux cents pieds, un torrent bondissait.

— Le gave d'Ossau, n'est-ce pas?

Le conducteur fit un signe affirmatif.

— Quelle heure est-il? — demanda Olivier.

— Il va être neuf heures.

— Quel jour sommes-nous?

— Samedi, 26 février.

— Samedi, 26 février, — répéta Olivier.

Il compta sur ses doigts, puis tressaillit. 19 février. C'était le 19 février que M. de Magnoac et lui avaient été faits prisonniers. Une semaine ! Déjà ! Seulement ! Il ne savait pas.

— J'ai été malade? — demanda-t-il.

Son conducteur lui tendit une cigarette. Olivier la repoussa avec horreur.

— Vous l'êtes encore, — fit l'homme placidement.

— Qu'est-ce que j'ai eu?

— Le sais-je? — dit l'autre en haussant les épaules. — Je sais seulement que c'est le jeudi 24, à la messe basse, que cela vous a pris.

— A la messe basse ! — dit Olivier.

Et de grosses larmes se mirent à couler lentement sur ses joues. Maintenant, il se souvenait.

— Depuis jeudi soir, nous sommes en route, — continua l'homme noir. — Il y a loin, en temps ordinaire, du couvent des Carmélites d'Amezqueta à celui de Laruns. Mais, quand les routes et les carrefours sont embouteillés par les convois et les troupes en marche, il y a deux fois plus loin. Voulez-vous manger?

Il lui tendit du pain, du fromage blanc. Olivier mangea, machinalement d'abord, goulûment ensuite. Ah ! pauvre carcasse qui croyait que seule la douleur d'amour la faisait souffrir.

— Dame ! — dit son compagnon, qui le regardait avec un intérêt approbatif, — vous n'aviez rien pris depuis trois jours.

— Où me conduisez-vous? — demanda M. de Préneste.

— Je suis le courrier des Carmélites d'Amezqueta et de celles de Laruns, — expliqua l'homme. Je fais comme cela la navette une douzaine de fois par an. J'ai ordre de vous conduire au couvent de Laruns, avec la lettre que voici.

Il montra une enveloppe cachetée.

— Ce que vous voyez là, au coin de l'enveloppe, c'est la signature du général Quésada, commandant de l'armée libérale, avec son timbre. C'est elle qui nous a permis d'être main-

tenant où nous sommes, c'est-à-dire de l'autre côté de la frontière. Il est probable que, s'il avait connu la véritable identité du Français en faveur duquel notre mère supérieure lui réclamait un sauf-conduit, le général Quésada n'eût pas accédé aussi vite à sa prière.

Le courrier du couvent eut un gros rire.

— Car il paraît qu'en un seul jour, à vous tout seul, vous avez démoli quarante de ces chiens de libéraux, — dit-il.

Il murmura, avec un soupir de regret et d'admiration :

— Vingt-neuf de plus que moi en six ans !

Il considérait son compagnon. On voyait qu'il cherchait à comprendre comment ce mince jeune homme avait pu être le héros d'un exploit aussi prodigieux. Une lueur d'admiration brilla dans son petit œil fauve.

— Buvez, — dit-il avec élan.

Et il lui tendit une gourde, qu'il portait cachée précieusement sous sa veste.

C'était une eau-de-vie terrible que contenait cette gourde. Olivier but. Il avait moins froid.

— On a dû, au cours du trajet, nous arrêter souvent? — dit-il, rendant la gourde.

— Vous pouvez le dire... dix, vingt fois peut-être. Ah! sans la lettre de Quésada, nous étions frits, nettoyés, avant même d'avoir pu faire deux lieues. Entre Pampelune et Jaca, c'était plein de prisonniers carlistes. Ils n'avaient pu atteindre la frontière, les malheureux. Ils s'étaient rendus et, immédiatement, les libéraux les avaient décimés. Il y avait là près de cent cinquante cadavres, nus comme des vers, rangés le long de la route. Notre voiture les a passés en revue. J'ai eu toutes les peines du monde à empêcher que mes roues de gauche ne leur écrasassent les jambes. Je ne suis pas sûr d'y avoir toujours réussi, obligé que j'étais de répondre par des drôleries aux plaisanteries que me jetaient, à leur sujet, ces ordures de soldats libéraux, qui étaient derrière leurs faisceaux formés à droite de la route...

Le courrier du couvent lança un blasphème sinistre.

— Ah ! — conclut-il, serrant le manche du couteau qui apparaîssait sous sa veste, — jeune homme, il vaut mieux que vous n'ayez pas pu voir cela !

Ils se turent. La route descendait, avec des tournants brusques. La voiture allait plus vite. Le conducteur prit la main d'Olivier.

— Regardez, — dit-il.

A quelque cent mètres en avant, on apercevait sur le lacet blanc un groupe sombre.

— Des carlistes, qui ont réussi à passer la frontière, — dit le courrier.

Ils étaient une trentaine, encadrés par des soldats français sous le commandement d'un sous-officier.

— On les conduit à Laruns. De là, ils seront dirigés vers les endroits où ils doivent être internés.

Une mélopée grandissait. Les carlistes scandaient leur marche en chantant. Bientôt, les paroles qu'ils chantaient devinrent distinctes. M. de Préneste eut un geste de dégoût.

Ellio a vendu Bilbao
Et Mendiri le Casrascal,
Calderon le Monte-Jurra,
Et Perula ce qui restait.

Les deux voyageurs les dépassèrent. Olivier vit tout près de lui les capotes en loques, les visages hâves, les pieds nus... Une aigre guitare rythmait la chanson.

— Ce n'est pas vrai, — leur cria Olivier, se penchant hors de la voiture qui l'entraînait. — Ce n'est pas vrai. Calderon n'a pas trahi !

Les montagnards, surpris, regardèrent le jeune homme. Puis ils ricanèrent, et lui lancèrent une bordée d'injures.

Le courrier fouetta ses mules.

Calderon le Monte-Jurra,
Et Perula ce qui restait.

— Ce n'est pas vrai, — criait toujours Olivier. — J'étais au Monte-Jurra, j'y étais.

Un coude de la route leur déroba la pitoyable troupe. Olivier sanglotait. Son compagnon ralentit la marche de son équipage.

— Il ne faut pas faire attention, — dit-il gravement à

M. de Préneste. — C'est toujours ainsi, quand on a fait son devoir et qu'on est vaincu.

Le gave mugissant était à présent à leur gauche. Soudain la gorge s'élargit. Au milieu d'une calme plaine grise, un village s'offrit à leurs yeux : Laruns.

. . . . . .

Ellio a vendu Bilbao
Et Mendiri le Carrascal.

L'avilissant refrain montait sous la fenêtre de la chambre où M. de Préneste avait déjeuné seul, une chambre située dans un bâtiment annexe du couvent des Carmélites.

Chancelant, il s'accouda à la fenêtre. Il vit une petite place. A droite, l'église au clocher trapu. A gauche, la mairie, voûtée, avec des arcades sombres. Sous ces arcades, gardés par une brigade de gendarmes français, une centaine de soldats carlistes étaient rassemblés. Les uns étaient debout, les autres couchés dans de longues couvertures bariolées. La plupart étaient blessés. Ils regardaient, d'un air sombre, leurs pauvres armes, jetées en tas au milieu de la place, au pied des gendarmes.

M. de Préneste descendit sur la place. Il était si faible qu'il marchait en s'appuyant sur une canne.

Deux hommes, au milieu des gendarmes et des soldats, donnaient des ordres. L'un était un chef de bataillon. Il portait sur ses écussons le numéro 49.

« 49e d'infanterie, pensa Olivier. Ce commandant était probablement au nombre des officiers invités à la sous-préfecture, le jour de mon arrivée à Villeléon, il y a deux mois. Deux mois, déjà ! Deux mois, seulement ! »

L'autre portait une pelisse noire, à broderies d'argent. M. de Préneste s'approcha humblement, lui toucha le bras.

— Monsieur Castelain, sans doute, sous-préfet d'Oloron-Sainte-Marie.

— Oui, monsieur, — répondit son interlocuteur, un peu surpris. — Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur?...

M. de Préneste eut un pâle sourire triste.

— Non, non, ce n'est pas la peine ! — fit-il.

Et il s'éloigna.

Tournant le dos au village, il marchait. Les maisons le quittèrent vite. Au-dessus d'un mur de galets gris, une vache qui paissait tendit sa tête aux beaux yeux glauques. Olivier la caressa doucement, et continua sa route.

Un murmure, dans le soir qui venait. Le gave coulait dans la plaine. Chaque caillou de son lit noir avait une couronne d'écume blanche. Olivier trempa ses mains, son front, dans l'eau glacée.

Un pont se trouvait là, juché sur deux blocs moussus qui faisaient rugir les eaux du torrent. De l'autre côté du pont, un homme était assis sur une pierre. Il portait la boïna noire, à plaque d'or, des officiers carlistes.

Olivier franchit le pont, alla vers l'officier qui le vit venir d'un air sombre.

— Monsieur Olivier de Préneste, — se présenta-t-il.

— Capitaine de Penha-Verde, — répondit l'autre, en saluant.

— Me permettez-vous de m'asseoir à votre côté, monsieur? — demanda Olivier avec un humble sourire.

L'autre inclina la tête.

— Vous êtes ici? — dit Olivier.

— Je suis ici jusqu'à ce soir, monsieur. De Laruns, on va me diriger sur Auch, où je dois être interné.

Ils se turent et regardèrent l'eau couler. Une bergeronnette tournait autour d'eux en sautillant.

Soudain, M. de Préneste posa sa main sur celle du capitaine de Penha-Verde.

— C'est à *elle* que vous pensez, n'est-ce pas, monsieur?

L'autre sursauta.

— A qui, monsieur? Que voulez-vous dire?

— A elle, vous savez bien de qui je veux parler. A elle... Il faut penser à elle. J'en serai heureux.

Il eut un court sanglot.

— Elle était si belle, n'est-ce pas?

Penha-Verde lui avait saisi la main. Son regard interrogeait désespérément M. de Préneste. Olivier détourna la tête avec un sourire d'une douceur infinie.

— Non, capitaine de Penha-Verde. Non, pas ce que vous croyez. Pas moi, pas moi ! le seul, peut-être. C'est pourquoi, j'ai le droit, capitaine de Penha-Verde, de vous

parler comme je le fais, de vous dire : il faut penser à elle. Il faut l'aimer.

A pas lents, ils revinrent vers le village. La nuit était tout à fait tombée. Plusieurs fois, M. de Penha-Verde dut soutenir dans ses bras son compagnon.

Il l'aida à remonter dans sa chambre. Ils n'allumèrent pas de lampe. Par la fenêtre ouverte, le vent glacial des montagnes pénétrait. Sur la place, des ombres erraient, avec des lanternes.

Vers dix heures, des voix sèches retentirent.

— L'appel ! — dit le capitaine. — On nous emmène à onze heures.

Il s'enveloppa dans son manteau.

— Voulez-vous me serrer la main, monsieur? — murmura-t-il d'une voix mal assurée.

Olivier ne répondit pas. Mais le capitaine sentit contre son corps le corps de M. de Préneste. Une étreinte réunit les deux hommes... Butant dans l'escalier, M. de Penha-Verde, jusqu'à ce qu'il eût refermé la porte, entendit la prière tremblante d'Olivier :

— Il faut penser à elle, il faut l'aimer.

Le lendemain, vers onze heures du matin, l'aumônier du couvent entra chez Olivier de Préneste.

— Vous quittez Laruns à midi, monsieur. Cette lettre, que j'ai mission de vous remettre, vous fournira les explications nécessaires. Vous êtes, je l'espère, un peu reposé.

VI

LES PRÉVENANCES D'ANABITARTE

Hippolyte Anabitarte était précisément ce matin fort affairé. Grimpé à l'aube sur le toit de sa maisonnette, qui lui tenait lieu de terrain de chasse, il avait disposé trappes, lacets, trébuchets. Un pinson enroué, dans une petite cage, accomplissait avec écœurement son métier d'appeau. Blotti

derrière la maçonnerie de la cheminée, le cœur battant, Anabitarte guettait dans le ciel jaune d'hiver le vol heurté des oiseaux de passage. Quand une bestiole était prise, il se ruait sur elle, avec une frénésie de cannibale. Pour l'instant il observait un vieux verdier déplumé, qui s'obstinait à tourner, depuis un quart d'heure, autour d'une trappe, avec des airs sceptiques.

D'en bas, on appela :

— Eh ! Monsieur Anabitarte.

Pas de réponse ; Anabitarte tremblait. Le vieux verdier s'était arrêté, fronçant ses dernières plumes.

On frappait à la porte.

— Eh ! il n'y a personne? C'est urgent.

De nouveaux coups, plus sonores. Le verdier s'envola.

— Qu'y a-t-il? — fit Anabitarte, ulcéré, passant sa tête au bord du toit. — Ah ! c'est vous, Barroumères ! Toutes mes excuses.

— Il n'y a pas de quoi, — dit le facteur, du fond de la ruelle. — Je *l'*aurais bien glissée sous la porte... Mais *elle* est recommandée.

— Une minute, je descends.

— Pristi. — fit Barroumères, quand il eut pénétré dans la maison. — Ça sent bon, chez vous ! Toujours gourmand comme une *padère*, alors?

Et il humait l'odeur d'une marmite pendue dans la cheminée.

— Un salmis d'*aouserots* au vin de sable, — dit Anabitarte, avec une négligence affectée.

— Signez ici, — dit le facteur, lui tendant son livret d'émargement.

Anabitarte obéit. Il tournait maintenant la lettre entre ses doigts. Il lisait et relisait l'adresse : « *Monsieur H. Anabitarte, articles pour pêcheurs, quartier Lachepaillet, Bayonne.* »

— Elle vient de Saint-Jean-Pied-de-Port, — fit discrètement Barroumères.

— Je n'y connais que Lescarboura, l'adjoint au maire, et il ne sait pas écrire.

— Ouvrez toujours, — dit le facteur, — on verra bien. Il fait soif, ici.

Anabitarte lui versa un verre du vin qui avait servi à mouiller le salmis.

— Il est bon, — apprécia Barroumères, faisant claquer la langue. — Du vin de Mèssanges, au moins?

Pendant ce temps, Anabitarte déchirait l'enveloppe. Un papier rose, plié en quatre, tomba à terre.

Les deux hommes poussèrent une exclamation.

— Banque Gomez. Un chèque de trois mille francs ! — dit le facteur.

— Ce n'est pas pour moi, il y a erreur ! — murmura Anabitarte.

— Il est à votre nom.

Et comme Anabitarte, tremblant, s'obstinait à répéter :

— Il y a erreur, il y a erreur.

— Lisez donc la lettre qui est jointe, — fit Barroumères, dévoré d'impatience et de curiosité.

C'était une lettre brève et nette, disant ce qu'elle voulait dire, une lettre à l'image de celle qui l'avait écrite.

« *Lors de mon dernier passage à Bayonne, je t'ai vu, et tu m'as dit que, le cas échéant, tu serais à ma disposition. Ce moment est venu.*

» *Je ne pense pas que ton commerce te rapporte plus de trois mille francs par an. Je t'en offre six mille, à charge d'accomplir ce que j'ai à te demander.*

» *Tu connais, à la* Chambre d'Amour, *ma villa, la villa de* Las Nieves ? *Cette villa va recevoir un invité. Cet invité n'est pas du pays. Il s'agit qu'il soit tranquille là, tout le temps qu'il y séjournera, temps que ni lui, ni moi, ni toi ne pouvons prévoir. Il faut que quelqu'un vive auprès de lui, qui lui épargne le souci de tous les détails quotidiens. De tous, tu m'entends ?*

» *C'est à toi que je confie ce rôle. Prends des domestiques. Renvoie-les. A ta guise. Pour ce qui est de la cuisine, je pense que tu préféreras t'en charger toi-même.*

» *Ce voyageur arrivera à Bayonne lundi prochain, 28 février. Il se présentera le soir même, à neuf heures, rue Pannecau, chez Etchepare, dont il a l'adresse. En souvenir des frères Detchart, Etchepare, je n'en doute pas, le recevra bien. Tu seras là, et le*

soir même, tu conduiras ce voyageur à la villa de Las Nieves. Il faut qu'il y soit à minuit.

» *Ci-joint de l'argent pour les dépenses immédiates. Emploie ta journée à aérer la villa, à la ravitailler. Ce que tu feras sera bien fait.* »

Les deux hommes se regardèrent, complètement ahuris.

— Eh bien ! — dit enfin le facteur.

— Eh bien ! — répéta Anabitarte.

— On peut finir la bouteille, je pense, — fit Barroumères.

— Attendez ! — fit Anabitarte, avec élan.

Il sortit, puis revint chargé d'une seconde bouteille et d'une boîte en fer-blanc contenant un pâté de canard.

Le pinson-appeau, sur le toit, s'égosillait en pure perte.

Son patron et le facteur buvaient, mangeaient, se passant et se repasssant le chèque.

Un quart d'heure plus tard, Anabitarte se lançait vertigineusement à travers Bayonne, tandis que Barroumères, raide comme un poteau télégraphique, reprenait sa tournée, annonçant aux commères de la rue Pontrique et de la rue Passe-Millon que Don Carlos serait le soir même, à neuf heures, chez Etchepare et qu'Anabitarte était élevé au rang d'intendant du prince.

Quelques instants après, la confortable salle à manger de la maison de la rue Pannecau retentissait d'une discussion passionnée.

— Je te l'affirme, Antoine, c'est un devoir auquel tu ne peux te dérober.

— Je suis républicain, — répondait Etchepare d'une voix sombre.

— Ça n'a rien à voir, — affirmait Anabitarte. — Républicain, je le suis autant que toi. Il ne s'agit pas de nos idées, Antoine. Il s'agit de t'honorer en ouvrant toute grande ta porte au courage malheureux.

— Je suis républicain, — répétait Etchepare. — Un tyran, ici !

— Don Carlos est en fuite. Il a passé hier la frontière. C'est

lui, Antoine, qui est une victime de la tyrannie. Et il est le chef de nos compatriotes basques.

Ces arguments parurent faire impression sur Etchepare. Anabitarte en profita.

— Et puis, c'est un service qui t'est demandé au nom des frères Detchart, de vieux amis de ton père, Antoine ! des amis à moi !

— Pourquoi Don Carlos n'a-t-il pas choisi ta maison, alors? — dit Etchepare qui fléchissait, mais n'était pas fâché de se faire prier.

— Elle est bien trop petite et trop laide, la *praoubotte* ! s'exclama Anabitarte. — Un roi est un roi, Antoine. — Nous aurons beau dire et beau faire, nous n'y changerons rien. Tu le sais aussi bien que moi.

— Sans compter qu'il y en a eu de bons, — dit Etchepare.

— D'excellents, Antoine, d'excellents ! Sous Louis-Philippe on votait tout comme aujourd'hui, et les routes étaient mieux entretenues.

— Le fait est, — concéda Etchepare, — que celle de Bayonne à Dax est dans un état que c'en est une honte. Samedi dernier en revenant de chez Biraben, à la côte de Saint-Geours, j'ai failli verser...

— Tu vois bien que tu acceptes, — fit le fallacieux Anabitarte.

— J'accepte, j'accepte, naturellement, — grommela Etchepare. Le moyen d'abord de faire autrement, puisque le rendez-vous est donné? Tâchons au moins que les amis du comité radical n'en sachent rien. Pas un mot à personne.

— Ça va de soi, — dit Anabitarte, — qui n'avait l'intention de prévenir qu'une trentaine d'intimes.

— C'est à neuf heures, qu'il arrive. Il sera seul, j'espère ?

— La lettre ne parle que de lui.

— Il aura dîné, je pense?

— A cette heure, c'est probable,

— Je vais tout de même donner des ordres à ma femme pour qu'elle prépare une petite collation.

— Je n'osais te le dire, mais ce sera plus convenable, — approuva Anabitarte.

Et, un doigt sur les lèvres, ils dirent ensemble :

— Chut !

Quand il eut pénétré dans l'immeuble cossu de la banque Gomez, un vague malaise s'empara d'Anabitarte. Il craignait une mystification.

Ce malaise s'accrut, lorsque le commis à qui il présenta son chèque lui dit :

— Monsieur Gomez désirerait avoir un entretien personnel avec vous, monsieur.

Introduit dans le cabinet du banquier, Anabitarte pensa s'effondrer d'intimidation.

Mais déjà M. Gomez était venu à sa rencontre, la main tendue.

— Charmé de vous voir, cher monsieur. Je me suis permis de vous prier de monter chez moi...

Monsieur... je me suis permis... vous prier... M. Gomez, le richissime banquier de Bayonne !... Anabitarte croyait rêver.

— Vous avez une petite somme à encaisser aujourd'hui chez nous, — continua M. Gomez, en caressant ses beaux favoris blancs. J'ai ordre, dorénavant, de mettre à votre disposition les fonds qui peuvent vous être nécessaires...

— Trois gros billets, ou des petits? — demanda le caissier, quand Anabitarte fut redescendu dans la salle du public.

— Des petits, — murmura-t-il d'une voix étranglée.

Il les mit dans sa poche, en tas, sans compter, et reprit sa course à travers la ville.

Toutes les maisons d'alimentation de Bayonne, gros ou détail, reçurent ce jour-là la visite d'Anabitarte. Il ne déjeuna point. On le vit tour à tour, avec la même ardeur forcenée, chez Sylvadine, *foies gras et volailles*, chez Libasset, *vins et liqueurs*, chez Sourgen aîné, *pâtisserie et spécialité de touron*, chez Bucsuzon, *fruits et primeurs*, à l'épicerie Laxague, où ses commandes emplirent un véritable camion, qu'il tint à convoyer lui-même jusqu'à la *Chambre d'Amour*.

A cinq heures, il était de retour chez lui. Il descendit le pinson-appeau oublié sur le toit et lui donna à boire. Il revêtit sa tenue d'apparat, ferma à double tour son humble porte sur la nuit tombée et se rendit chez Darrouzès, coiffeur, rue

des Arceaux-du-Pont-Neuf, où il pria son ami Perron de l'accommoder.

A six heures et demie, un punch monstre réunissait au café tous les amis d'Anabitarte. Il trônait au milieu d'eux, les cheveux luisants des brillantines fournies par toutes les Arabies-Pétrées à soixante centimes. Il y avait là de vieux carlistes podagres, des gens qui avaient fait, quarante ans plus tôt, le coup de feu sous Zumalacarreguy, ou qui s'en vantaient. Vu leur âge, ils n'avaient pu intervenir dans la dernière guerre, mais tous juraient que, dans la prochaine, les libéraux espagnols auraient à leur dire deux mots.

Très digne, Anabitarte prenait les noms.

Le dîner fut grave. On sentait approcher l'instant solennel.

Arrivé à la rue Pannecau, Anabitarte s'arrêta.

— Il faut nous quitter, amis. Le Roi a manifesté le désir d'être seul avec moi et Etchepare.

Il ressentait une vague crainte, songeant à toutes les invitations qu'il avait prodiguées dans la journée.

Une quarantaine de notabilités bayonnaises étaient réunies dans la salle à manger de la rue Pannecau, autour d'un formidable dîner, dressé sur la table, et que madame Etchepare couvait d'un œil rempli à la fois de fierté et d'angoisse.

— J'ai pensé... — murmura Anabitarte à l'oreille du maître de céans.

Mais il n'insista pas, comprenant soudain que s'il avait été indiscret, Etchepare l'avait été autant que lui.

Il y avait là l'archiprêtre et le président du comité radical, les représentants de la presse républicaine et de la presse royaliste, des révoqués de 1848 et des exilés de 1852, de vieilles demoiselles à sautoir et des femmes qui avaient fait parler d'elles, et même deux ou trois qui continuaient... Jamais un tel vent de réconciliation n'avait soufflé sur la petite ville.

Dans l'ombre, un cartel, aussi sonore qu'un moulin, marquait neuf heures moins un quart.

— Il pleut de nouveau, — dit Etchepare.

Un silence.

— Chut ! — fit une voix, — écoutez.

Ils écoutèrent. Sur le trottoir, contre la fenêtre, il y avait un bruit de lourdes bottes allant et venant en cadence.

Madame Etchepare souleva un coin du rideau.

— Jésus ! — murmura-t-elle. — Un sergent de ville !

— Un sergent de ville, — répètèrent les femmes.

Anabitarte eut un sourire protecteur.

— Je sais, je sais. C'est Sainte-Cluque. Sainte-Cluque est des nôtres. Il a voulu lui-même surveiller les abords.

— Tout cela finira par des ennuis avec la préfecture, — maugréa madame Etchepare, qui avait horreur de la politique.

Au même instant, des cris terribles de petite chose égorgée retentissaient au premier étage.

— Bon sang ! — fit Etchepare. — C'est Auguste, sacré crapaud, il s'est réveillé.

— Il n'a jamais été très bien endormi, ce soir, — dit sa femme.

— Je veux *le* voir, je veux *le* voir, — hurlait Auguste.

— Vous n'avez pas le droit de priver cet enfant de la vue du prince, — fit avec sa douce autorité l'archiprêtre.

— Je veux bien, moi, — fit Etchepare. — Mais je vous préviens que, passé l'heure de son sommeil, il est comme en folie. Allons, qu'on le descende.

Le jeune Auguste fit son entrée transmis de bras en bras jusqu'à la cheminée. Il était en longue chemise de nuit, et entortillé dans une courtepointe de soie bleu pâle.

Le cartel eut ce grincement qui précède de quelques secondes la sonnerie.

— L'exactitude... — commença l'abbé Garrigou, directeur du collége.

Il n'osa pas, en achevant, troubler l'attente émue qui planait sur l'assistance.

Et alors, ce fut le roulement lointain d'une voiture.

— Ne bougez pas, — commanda Etchepare. — Viens avec moi, Hippolyte.

Dans le vestibule, une lanterne de cuivre faisait danser l'ombre de l'escalier et se reflétait sur la splendide pomme de la rampe. Un petit serviteur tremblant se tenait près de la porte d'entrée.

Le roulement de la voiture se rapprochait, puis il s'arrêta.

— C'est toi qui lui parleras, — murmura Etchepare.

— Non, toi d'abord, — dit Anabitarte. — Tu es chez toi. Un coup de sonnette.

— Ouvre, Alcide, — commanda la voix étranglée d'Etchepare.

Par l'entre-bâillement, on aperçut une seconde la voiture, le trottoir luisant d'eau et l'agent Sainte-Cluque au garde-à-vous, qui faisait le salut militaire.

Enveloppé dans un large manteau de voyage, un jeune homme mince, aux traits fatigués, se tenait sur le seuil de la porte.

— Sire, — murmura Etchepare, en reculant, courbé en deux.

— Sire, — répéta de même Anabitarte.

— *Que s'est heït rasa,* — dit derrière eux le petit serviteur Alcide, qui, toute la journée, avait eu les oreilles rebattues de la belle barbe, à reflets bleus, de Don Carlos.

Etchepare lui décocha dans les jambes un sournois coup de pied bas.

— Sire, — répéta-t-il, et son front se reflétait sur les dalles du vestibule.

— Je suis bien chez monsieur Antoine Etchepare? — questionna le nouveau venu, qu'un tel déploiement de respect laissait comme interdit.

— Oui, Sire.

— Chez vous, Sire, — dit Anabitarte, qui tenait à placer son mot.

— Il n'y a pas erreur de ma part, messieurs, — fit en souriant M. de Préneste, — mais il me paraît y avoir erreur de votre part : je n'ai aucun droit au titre que vous me donnez.

Il y eut une minute de stupéfaction. Avec une grande aisance, Olivier avait quitté son lourd manteau. Comme jadis la tapisserie d'Héliodore, dans le cabinet de M. Buffet, il examinait maintenant la rampe de fer forgé, qui était réellement du plus magnifique travail.

Sous la lanterne, à l'écart, Etchepare et Anabitarte procédaient à un rapide et véhément bilan des responsabilités.

— C'est ta faute, — disait Etchepare. — Il n'y avait rien dans la lettre permettant de croire que c'était le Roi.

— Tu l'as lue comme moi, et tu l'as cru, — rétorquait âprement Anabitarte. — A Bayonne, tout le monde sait que tu as toujours eu la manie des grandeurs.

— Qu'est-ce que je vais faire de tous ces gens-là, qui attendent dans la salle à manger ! — murmurait Etchepare avec désespoir.

— Fais-en ce que tu voudras. Ça ne me regarde pas. Tu n'avais qu'à ne pas les inviter, — répondait le cynique Hippolyte. — Ça ne me regarde pas. J'ai mon jeune monsieur, dont il faut que je m'occupe.

— Ne me laisse pas comme cela. Donne-moi un conseil. Je les entends déjà, qui commencent à chuchoter plus fort.

— Eh ! garde-les à souper. Ta femme en a fait pour quarante. Ce sera d'abord un peu froid. Mais, au Sauternes, tu peux être tranquille, tout sera arrangé.

Anabitarte marcha vers Olivier qu'il salua par trois fois.

— Avez-vous dîné, monsieur? — demanda-t-il.

— Je n'ai pas faim, — répondit M. de Préneste.

— Voilà une mauvaise parole, — s'écria Anabitarte. — Mais, à la villa de *Las Nieves*, je vous ferai changer d'avis. Nous devons y être à minuit. Nous partons tout de suite, n'est-ce pas?

— Pour où partons-nous? — demanda Olivier.

— Pour la villa de *Las Nieves*, à la *Chambre d'Amour*. Vous êtes au courant?

— Je ne suis au courant de rien du tout. La lettre que voici me prescrivait de me rendre chez monsieur Etchepare, aujourd'hui. C'est ce que j'ai fait. Si nous devons repartir, faisons vite. Il me tarde d'être au bout de tout cela.

Déjà Anabitarte s'était équipé. Ouvrant la porte, il parlementait avec le cocher.

— La *Chambre d'Amour*, — protestait celui-ci, — cinq kilomètres dans les bois, dans la nuit ! Mes bêtes seront fourbues.

— Paix, tu auras dix francs, — dit Anabitarte, avec cette habitude du commandement que les plus humbles acquièrent fort bien en une journée, quand ils se savent, dans une banque, derrière le treillage de fer, un bon petit compte à leur disposition.

Il revint vers Etchepare, bras ballants sous la cage de l'escalier.

— Sans rancune, Antoine. On te fera signe un de ces jours.

M. de Préneste alla vers son hôte.

— Bien que l'objet n'ait guère répondu à votre attente, permettez-moi, monsieur, de vous remercier de votre hospitalité.

— Oh ! pour moi, monsieur, il n'y a pas de mal, — fit Etchepare avec un geste navré, — car, comme je le disais ce matin à Hippolyte, je suis républicain. Mais c'est ces gens qui attendent...

Et il désignait la salle à manger maintenant toute pleine de bourdonnements.

— Force sur le vin, — dit Anabitarte. — Il n'y a pas deux manières.

La porte se referma sur eux.

Au moment de remonter en voiture, M. de Préneste, un pied sur le degré de bois, demanda :

— A qui ai-je l'honneur de parler?

— A monsieur Hippolyte Anabitarte, — lui fut-il répondu avec dignité.

VII

L'AUBE S'ÉTEND SUR LA MER VIDE

Il ne pleuvait plus. Olivier avait fait baisser la capote de la voiture. Un vent faible et froid secouait les branches sans feuilles, détachant, de temps à autre, une lourde goutte de pluie obscure.

Bientôt ils entendirent, dominant le bruit des roues, un murmure lointain.

— La mer, — dit Anabitarte.

— Où me conduisez-vous? — demanda Olivier, sortant de son rêve.

— A la villa de *Las Nieves*, monsieur, à la *Chambre d'Amour*.

— Qu'est-ce que la *Chambre d'Amour*? Qu'est-ce que la villa de *Las Nieves*?

Anabitarte n'en pouvait croire ses oreilles.

— La *Chambre d'Amour*, monsieur, c'est la plage de Bayonne, entre le phare de Biarritz et celui de la barre de l'Adour. Une mauvaise plage, où l'on n'a pas intérêt à se baigner, à cause des courants, et aussi du souvenir. On l'appelle ainsi parce que deux jeunes amants s'y laissèrent, paraît-il, surprendre, jadis, dans une grotte, par la marée, et périrent noyés.

— Et la villa de *Las Nieves*? — dit Olivier, que cette romanesque histoire n'avait pas ému.

— La villa de *Las Nieves*, monsieur, c'est la plus belle villa de la plage, — répondit avec fierté Anabitarte. — On peut dire que nous ne sommes pas défavorisés en allant y demeurer.

— Ah ! nous allons y demeurer, — dit avec indifférence Olivier de Préneste.

Son compagnon, ahuri, le regardait.

— A qui appartient-elle? — demanda-t-il encore, pour dire quelque chose.

— A qui appartient-elle? Monsieur veut rire. Monsieur sait bien qu'elle appartient à mademoiselle Detchart.

— Ah ! — fit simplement M. de Préneste.

— A mademoiselle Detchart, — poursuivit Anabitarte, — dont j'ai reçu ce matin une lettre, une lettre m'ordonnant de me mettre, avec la villa, à la disposition de monsieur.

— Vous connaissez mademoiselle Detchart? — demanda Olivier.

Il y avait dans son interrogation une telle douceur, qu'Anabitarte en reprit son exubérance confiante.

— J'ai beaucoup connu son père et son oncle, monsieur, du temps de la première guerre, car je ne suis plus précisément tout jeune, comme monsieur a pu se rendre compte.

— Et elle?

— Elle, je l'ai connue en 1874. Une mauvaise bronchite qu'elle avait prise, toujours en courant la montagne, au service de Don Carlos, que Dieu garde. On l'avait obligée à venir se soigner en France, dans sa villa. Elle l'a quittée à peine guérie. Mais, dans l'intervalle, m'autorisant des bons rapports que j'avais eus avec son père et son oncle, je m'étais permis de venir la voir, et de lui demander un petit service, rapport

à des créanciers qui voulaient faire vendre mon commerce. Elle me l'a rendu aussitôt. Elle est si bonne ! monsieur sait...

— Je sais, je sais, — dit Olivier.

— Je me suis mis alors à sa disposition, — continua Anabitarte. — J'ai été bien heureux ce matin, en recevant sa lettre, de voir qu'elle ne l'avait pas oublié, et qu'elle consentait à faire appel à mes services. Je suis vieux, monsieur, c'est vrai, mais, ce n'est pas pour me flatter, elle pouvait plus mal tomber. Monsieur n'aura pas, je crois, particulièrement sous le rapport de la cuisine, à regretter le choix de mademoiselle Detchart.

Il avait parlé avec une grande véhémence, la main sur son cœur. M. de Préneste sourit.

— Alors, — murmura-t-il, — elle a habité là !

Et il retomba dans un silence que n'osa plus troubler son compagnon.

Une grande lueur jaune surgit, balaya le ciel, dressa autour d'eux des objets brusques et blêmes, disparut...

— Le phare, — dit Anabitarte.

Presque en même temps, la voiture s'arrêtait. Le murmure de la mer fut alors tout proche, immense.

Ils descendirent. Anabitarte alluma sa lanterne, paya le cocher.

— Venez, — dit-il à M. de Préneste. — A peine deux cents mètres à faire, mais dans des endroits où l'on ne peut, la nuit, aller en voiture.

Ils commencèrent par gravir une côte. Quand ils en eurent atteint le sommet, ils furent tout à coup assaillis par le vent du large. Son souffle humide gonfla leurs manteaux. Au-dessous d'eux, la mer invisible faisait son bruit ininterrompu de tiroir.

Ils descendirent par un sentier bordé d'arbustes épineux.

Anabitarte s'arrêta.

— C'est ici, — dit-il, — fouillant dans la serrure d'une porte.

Au même instant, la subite lueur du phare passa. Olivier eut le temps d'apercevoir une belle villa blanche, de style basque, adossée au flanc de la falaise...

Ils étaient maintenant tous deux dans un petit escalier, assez étroit.

— C'est l'escalier de service, — expliqua Anabitarte. — Mes excuses à monsieur. Mais je n'ai pas voulu emporter toutes les clefs avec moi.

Ils débouchèrent dans la cuisine. Anabitarte éteignit sa lanterne après avoir allumé une forte lampe à pétrole.

— Que monsieur veuille bien regarder.

Avec une fierté émue, il montra à Olivier la batterie de cuisine, la glacière, le fourneau perfectionné... Puis il voulut lui faire passer en revue les buffets bourrés de comestibles.

— Demain, — fit M. de Préneste.

Il ne put toutefois esquiver la visite complète de la maison, des caves aux combles. C'était bien la somptueuse villa qu'avait annoncée Anabitarte, et, dans ce luxe, Olivier retrouva la sobriété un peu dure qu'il connaissait bien.

Ils parcoururent ainsi le grand escalier, les chambres, qui, le jour, devaient être si claires sur la mer, les salons, le cabinet-bibliothèque, tout enfin. Olivier ne s'arrêta nulle part, sauf dans une chambre où il aperçut, posé sur la cheminée, un cadre de peluche bronze. Ce cadre contenait le portrait daguerréotypé d'une petite fille brune. M. de Préneste lut, au verso, le nom du photographe : *Vicente Léon, Ciudad Bolivar...*

— Et maintenant, — dit avec emphase Anabitarte, — monsieur va voir !

Il poussa une porte. Ils se trouvèrent alors dans une immense véranda, longue à elle seule comme toute la villa, large de huit mètres, haute d'autant. Des arbres mystérieux y poussaient comme dans une serre, la transformaient en forêt, une forêt sous laquelle se pressaient de précieux meubles, des tapis et des bibelots rares.

Au centre, il y avait une vaste volière, dans laquelle dormaient, petits bijoux reployés, les plus merveilleux oiselets du nouveau-monde. Quand ils virent la lumière, deux ou trois se mirent à voleter, puis, rassurés, se reperchèrent.

Trois des côtés de la véranda étaient vitrés. On sentait la bourrasque marine tourner rageusement contre les carreaux noirs.

Anabitarte baissa une des vitres. Un coup de vent s'engouffra par l'ouverture, éteignit la lampe. Le bruit for-

midable de la tempête pénétra avec lui dans la véranda.

Anabitarte releva le carreau, ralluma la lampe.

— Dans la journée, on a une bien belle vue, — se borna-t-il à dire.

— Quelle heure est-il? — demanda M. de Préneste.

— Onze heures et demie.

— A quelle heure devions-nous être rendus ici?

— A minuit.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, monsieur, Il n'y avait rien d'autre sur la lettre.

Olivier se tut. Il s'assit dans un large fauteuil d'osier. Il posa son front contre la vitre. Il lui sembla qu'exposé dans cette cage de verre lumineuse, des yeux invisibles l'épiaient dans l'ombre, au dehors.

Il frissonna. Avec des claquements mous, des grincements, de petites formes livides surgissaient contre les carreaux, tournoyaient, disparaissaient...

— Les mouettes, — murmura Anabitarte.

Il vit qu'Olivier tremblait. Lui-même ne se sentait pas très à l'aise.

— Monsieur a eu froid. Monsieur prendra bien un grog, un bon grog. C'est ça qui fait du bien ! C'est ça qui réchauffe !

Il revint quelques instants plus tard, les yeux brillants, la lèvre humide, porteur d'un grog où le rhum n'avait pas été ménagé.

Olivier le but d'un trait.

Par moment, un des oisillons, rêvant peut-être, poussait un petit cri dans la grande cage sombre.

Quelque part, à l'intérieur de la villa, minuit sonna.

Peu après un coup de sonnette retentit.

Olivier et son compagnon se levèrent, Anabitarte paraissait désagréablement impressionné.

— Qui est là? — cria-t-il.

Pas de réponse.

Il répéta sa question.

— Écartez-vous ! — ordonna avec impatience M. de Préneste.

Et il ouvrit lui-même la porte.

Deux hommes se tenaient sur le seuil. Ils étaient de petite taille et disparaissaient dans des pèlerines goudronnées, dégouttantes de pluie, et dont le capuchon était rabattu sur leurs têtes.

Un des hommes prit dans la poche de son suroît une lettre qu'il tendit à Olivier. M. de Préneste entrevit sa face couleur brique, ses yeux bridés. Il pensa au matelot de Bordeaux, à celui qui avait failli le précipiter dans la Garonne. Peut-être était-ce le même. Peut-être un autre.

Il restait muet, regardant l'enveloppe, sans oser l'ouvrir, et, sur l'enveloppe, la grande écriture qu'il connaissait bien...

Soudain il s'aperçut que les deux messagers venaient de s'éclipser...

— Monsieur, monsieur ! — criait Anabitarte.

Il courait après Olivier, qui essayait lui-même de rejoindre les Caraïbes.

Il le rattrapa sans peine. Ignorant des lieux, M. de Préneste avait buté, était tombé.

— Si ça a du bon sens ! — geignait maintenant Anabitarte. — Deux pas de plus, et vous vous précipitiez du haut de la falaise.

Il le ramena dans la maison.

— Bon, voilà la lampe qui s'est éteinte ! Donnez-moi la main. Par ici. Par ici. Je vais aller la rallumer.

Il reconduisit, à tâtons, Olivier dans la véranda, le força à s'asseoir, comme un petit enfant, puis se dirigea vers la cuisine.

M. de Préneste déchira dans l'obscurité l'enveloppe, déplia la lettre.

Il entendait Anabitarte qui, dans la cuisine, remuait des objets en se lamentant.

— Eh bien? — demanda-t-il.

— Les allumettes, monsieur. J'étais pourtant bien sûr de les avoir laissées là... Je ne trouve plus les allumettes !

— Voyez dans la poche de mon manteau, — dit Olivier, — il y en a une boîte, dépêchez-vous !

Un cri de joie. Anabitarte avait trouvé la boîte. Puis un grognement de détresse. Olivier entendait des grattements infructueux sur le papier de verre.

— Le soufre est mouillé, monsieur. Le soufre est mouillé !

— Donnez-moi la boîte, — fit Olivier d'une voix tremblante.

Il frotta lui-même sans résultat, trois, quatre allumettes... la dernière ; il sentit sous ses doigts la petite boule de soufre s'effriter.

Il jeta la boîte à terre.

— Je vais chercher encore, monsieur, je vais chercher encore, j'étais sûr de les avoir laissées sur le coin de la table.

— Cherchez, — dit Olivier.

Anabitarte renversa vainement une boîte de sel, un pot de graisse, une pile de bouteilles...

— Je suis ensorcelé, monsieur, que monsieur me pardonne ! Si monsieur veut que je lui fasse un autre grog... Je n'ai pas besoin de lumière pour cela... il y a encore de l'eau chaude.

— Non, non, allez vous coucher, Anabitarte, — fit très doucement M. de Préneste.

Et il resta seul dans la véranda, sa lettre à la main.

Roussignoulet qui cantes
Sus la branque paousat,
Que-t plats e que t'encantes
Auprès de ta mieytat.

Ce chant tintait depuis un temps indéterminé dans les oreilles d'Olivier. La pendule de la villa sonna huit heures. Il s'éveilla tout à fait.

La véranda était emplie d'une lumière pâle. A travers les vitres, M. de Préneste vit, tout en bas, le golfe gris, la plage avec les franges mouvantes et blanches des lames, l'Océan désert sur qui le jour était né pendant son sommeil.

Au fond de la cuisine, Anabitarte vaquait en chantant à la préparation d'un petit déjeuner qu'il voulait sensationnel.

E you plé de tristesse,
Lou co tout enclabat
En quitan ma mestresse
Parti desesperat...

Olivier regarda la lettre, qu'il avait toujours à la main. Maintenant, il avait peur.

Elle portait en en-tête :

« *A bord du* San-Esteban, *28 février 1876, onze heures du soir.*

» *Tout à l'heure,* y était-il dit simplement, *du pont du navire, j'ai vu s'éclairer la baie de la villa. Maintenant, je sais que tu es là, sauvé. Je peux repartir tranquille.* SI TU NE VEUX PAS NAVRER L'UNE, N'ESSAYE JAMAIS DE RETROUVER L'AUTRE. *Un jour, peut-être, nous nous reverrons, si la bannière de Don Carlos se lève de nouveau sur les monts de Biscaye. Ce jour-là, de la véranda où tu lis cette lettre, tu verras surgir à l'horizon la silhouette d'un navire, — le* San-Esteban, *ou celui qui l'aura remplacé.* »

Quelques mots d'adieu, tracés maladroitement, dans l'ombre sans doute... c'était tout.

Par la porte ouverte, une lourde et chaude odeur de chocolat venait de la cuisine.

Oubjet de ma tendresse,
Au noum de l'amistat,
Plagnet lou qui t'adresse
Soun darré adichat !

M. de Préneste replia la lettre. D'un geste machinal, il traîna son fauteuil auprès de la baie vitrée, dont il abaissa un des carreaux...

Puis, accoudé, les yeux fixés sur la mer vide, il commença son attente.

PIERRE BENOIT

LE MALAISE SOCIAL

AUX ÉTATS-UNIS

Si parfois l'écho nous arrive des troubles que l'Amérique éprouve, ce n'est guère pour nous qu'une rumeur lointaine et confuse. Nous sommes un peu surpris, à vrai dire, que nos alliés montrent si peu de zèle à s'acquitter de ces devoirs de solidarité qu'ils assumèrent jadis avec tant d'ardeur et remplirent avec une fierté si visible. Nous nous demandons si les sentiments qui les animaient à notre égard ont changé. Il n'en est rien sans doute. L'amitié envers la France est dans les traditions américaines. Mais les sentiments d'un peuple pour un autre peuple sont sujets à de brusques élans et à de non moins brusques relâches. Les circonstances ne sont plus pareilles. Depuis quelques mois, le souci d'intérêts plus stricts a fait se ressaisir la conscience publique. Elle a repris dans les débats de la paix son attitude ordinaire. Aujourd'hui l'atmosphère américaine est assombrie par de mauvais présages. Nos alliés sont uniquement soucieux du mal intérieur qui s'envenime parmi eux. Ils pensent à eux-mêmes.

I

LA CRISE ÉCONOMIQUE

La guerre a affecté de diverses manières l'activité économique des États-Unis. Après une période de stagnation industrielle, où le chômage sévit durement jusqu'au milieu de l'année 1915, l'Amérique devint la pourvoyeuse de l'Entente, et sa prospérité fut sans pareille. Ce fut le moment des vastes espoirs. La nation sentait en elle une puissance illimitée. Elle se plaisait à l'idée de sa mission providentielle. C'est elle qui de toutes les puissances alliées fit le plus beau rêve de paix. Elle ne douta pas plus de sa paix intérieure future que de la consécration définitive de la paix du monde.

Les hostilités cessèrent, l'armistice fut signé ; aussitôt l'équilibre social fut rompu.

Les États-Unis avaient fait à l'Europe des crédits immenses. Les intérêts des deux continents étaient étroitement liés. Pour qui est engagé dans une entreprise, il est de bonne politique de la pousser jusqu'au bout. L'Amérique, banquier de l'Europe, ne pouvait arrêter ses avances au moment du plein effort. Or quelles sont aujourd'hui les ressources de l'Europe? Les financiers du nouveau monde sont pessimistes. L'armistice à peine conclu, les hommes d'affaires ont mis un frein à l'activité industrielle. Il leur semblait urgent de consolider leurs profits. Ceux-ci étaient formidables. La *Bethleem Steel Corporation* accuse en 1913 un bénéfice de 5 millions, en 1916 de 43 millions de dollars. Le Trust de l'acier, qui gagnait, en 1913, 81 millions de dollars, en gagne 271, soit 1 milliard 355 millions de francs, en 1916. Le reste est à l'avenant.

Ce mouvement de la richesse qui afflue entre certaines mains, détermina là-bas les mêmes résultats qu'on vit chez nous : affectation de luxe extérieur, goût violent de spéculation. En même temps le coût de l'existence s'élevait et le chômage recommençait à sévir.

Ces phénomènes sont surtout fâcheux quand ils affectent un milieu déjà troublé. Toutes les causes profondes d'agitation que l'Amérique recèle sont à l'œuvre pour aggraver la crise qui la tourmente. Patronat et prolétariat s'affrontent. Depuis la fin de l'été les grèves se succèdent, paralysant les industries les plus productives. L'Angleterre et l'Amérique se considèrent, supputent leurs propres avantages, et chacune mesure les difficultés de l'autre. Elles sont deux pour tenter la conquête économique du monde. Elles devront partager. Toutes deux sont contraintes par des nécessités vitales à se répandre au dehors. Avant la guerre, la production américaine dépassait déjà les besoins du pays. Le trop-plein s'exportait. Aujourd'hui les États-Unis sont forcés de vendre d'autant moins cher que le dollar gagne davantage sur la livre et le franc. La hausse des prix, qui réagit sur la valeur du travail, les met dans la situation la plus désavantageuse. L'Europe n'achètera pas aux conditions qui lui sont faites.

Or, si l'exportation s'arrête, la crise intérieure devient aiguë. Le temps est passé où les terres libres de l'Ouest s'ouvraient au surplus des énergies. Le continent s'est peu à peu saturé d'habitants. La densité de peuplement d'une région dépend du régime économique qui y est pratiqué : le mode de mise en valeur du capitalisme individualiste, tel qu'il existe en Amérique, semble avoir épuisé ses possibilités de progrès. Il n'est plus de vastes espaces qu'au Canada. Les ressources naturelles, bois, cuivre et pétrole, diminuent. Les regards se portent vers le Mexique, riche encore en huiles minérales mal exploitées. L'Amérique commence à connaître les problèmes des pays européens surpeuplés, qui ne peuvent vivre que par l'expansion économique s'ils sont puissants, par l'émigration s'ils sont faibles.

Les chefs d'industrie des États-Unis et ceux d'Angleterre se demandent comment ils parviendront à réduire leurs prix tout en maintenant leurs propres fortunes. Nulle autre issue que de rester maîtres des salaires. Les hommes d'affaires américains croient-ils les conjonctures propices pour soutenir l'inévitable lutte du patron et de l'ouvrier? Certains le disent, affirment même qu'ils la provoquent, étant assurés de leur

succès final. L'activité est faible, les difficultés du crédit pèsent sur la production, les stocks sont abondants et le chômage considérable. Et justement ce dur chômage pousse la classe ouvrière aux déterminations extrêmes. Elle échappe à la volonté de ses propres chefs, avertis par l'expérience qu'il y a danger à provoquer des grèves dans les périodes de crise économique. Elle cède aux idées radicales. L'opinion américaine est nerveuse, partagée entre la défiance que lui inspire d'ordinaire la dictature de trusts sans scrupules, sa sympathie pour les travailleurs, et sa crainte du bolchevisme.

II

LA TRADITION AMÉRICAINE

Les gens simples sont conduits par des sentiments. Cela apparaît surtout dans les moments graves. L'attitude actuelle des ouvriers d'Amérique est révélatrice des forces qui gouvernent leurs âmes.

Le président de la Fédération du travail, Samuel Gompers, a exprimé à maintes reprises pendant la guerre leur idéal ; c'est celui de la liberté humaine. — profondément américain. La Fédération du travail est une organisation ancienne, de tradition individualiste, pénétrée de cette sorte de ferveur démocratique, où se mêlent la reconnaissance envers une patrie ouverte et loyale et l'orgueil des progrès qu'elle sut accomplir. L'ouvrier yankee a gardé longtemps l'âme d'un pionnier habitué à se défendre lui-même et décidé à s'assurer la possession personnelle d'avantages conquis à force d'énergie.

Il se sentit pleinement d'accord avec le Président Wilson quand celui-ci déclara l'état de guerre. Il se rallia d'instinct au mot d'ordre : *Make the world safe for democracy*. En servant une cause qu'il reconnaissait comme sienne, il se convainquit davantage de son droit dans la cité.

L'œuvre de Gompers témoigne d'une conviction profonde. L'esprit de cet homme revient sans cesse à ces deux formes idéales, la démocratie et l'humanité. Pour lui, l'Amérique est appelée à assurer leur règne à travers le monde, grâce au concours des ouvriers.

Les droits de l'homme, cela signifie aujourd'hui liberté et justice économiques. Au moment où la guerre éclate, quand l'injustice se montre à visage découvert, « éveillant la conscience sociale du monde », les travailleurs américains patriotes suivent docilement le chef qui leur dit :

> Pour moi, l'Amérique est le symbole des idées, des idéaux qui feront se produire le progrès humain et l'humaine justice apparaître parmi les peuples de la terre...,

qui décrit la guerre comme le baptême de sang nécessaire au renouvellement de l'humanité et parle de cette destinée par laquelle se réalisent dans la vie les fins que nous portons en nous.

Il ajoutait, il est vrai, esprit pratique qui sait comment les volontés se conquièrent :

> Le niveau de la vie américaine ne s'abaissera plus. Nous saurons s'il faut que les ouvriers revivent les siècles sombres de misère et de désespoir, ou si l'on reconnaît en eux des hommes animés d'aspirations vives vers un jour meilleur et plus pur.

Il les pénétrait ainsi de sa pensée, à la fois précise et mystique. Le Président Wilson l'appuyait. Il reconnaissait la légitimité de

> ces changements qui nous obligent de sonder nos cœurs et de les préparer à l'aurore d'un jour nouveau, jour qui, nous l'espérons et croyons, offrira à la grande masse des hommes et des femmes qui luttent, des chances meilleures et un plus grand bien-être, assurera aux enfants plus de sécurité.

Il évoquait

> ces temps de bouleversements révolutionnaires où le monde est soumis au jeu de forces sociales et économiques dont aucun devin politique n'oserait prédire l'effet.

A entendre la voix de ces fervents idéalistes, plus épris de bien que soucieux de ménager l'avenir, la classe ouvrière croyait voir s'ouvrir l'ère nouvelle. Son rôle politique avait grandi :

Nous avons fait admettre, disait Gompers, le principe que l'homme, en sa pure qualité humaine, doit participer à toutes les activités du corps politique, dans la vie locale, nationale, et internationale, et que des délégués du travail doivent par suite entrer dans tous les services publics et industriels.

Peu après la déclaration de guerre, le travail réclamait sa place dans les comités qui se formaient autour du Conseil de défense nationale, et satisfaction lui était donnée.

Gompers réalisait de la sorte sa conception politique : maintenir les forces du prolétariat hors de la lutte des partis, en leur donnant une influence directe sur le gouvernement. Pour lui, l'organisation syndicale est un principe d'ordre. Il la mettait au service de l'État. En revanche celui-ci lui donnait la consécration officielle. Le gouvernement fédéral, pendant la guerre, est allé très loin sur cette voie.

Par leur déclaration du 12 mars 1917, qui, un mois avant l'entrée en guerre des États-Unis, garantit au Président Wilson l'appui de la classe ouvrière, la Fédération américaine, ses unions nationales et internationales, et les Fraternités des chemins de fer indépendantes affirmèrent à la fois leur patriotisme et leur droit de représenter et de protéger le monde du travail.

Ces fortes unions conservatrices, les *United Mine workers*, les quatre grandes *Railway Brotherhoods*, donnèrent des preuves de leur loyalisme, autres que des paroles[1]. Mais aussi elles

1. Elles les rappellent aujourd'hui. Les mineurs font valoir les chiffres de la production houillère pendant les années de guerre :

1915	531 600 000 tonnes.
1916	590 000 000 —
1917	651 400 000 —
1918	684 700 000 —

En 1919 la production est en décroissance marquée à cause du chômage.

La souscription des mineurs aux emprunts d'État est d'environ 10 millions de dollars. 53 800 des leurs ont été mobilisés.

Charbon extrait en Amérique : de 1887 à 1912... 9 800 000 000 tonnes.
— — : de 1912 à 1918... 3 milliards de tonnes.

recueillirent ces sortes de prophéties qui retentissaient de toutes parts. Les hommes, les plus rudes surtout, ont une merveilleuse aptitude à croire au bien qu'on leur promet.

Nous sommes au début de temps nouveaux, répète l'un deux. Les vieilles idées d'avant la guerre sont mortes. Elles ont cédé la place à une conception plus large des relations humaines. Le mot « démocratie » a traversé la guerre comme un éclair. Il a uni le peuple américain, a servi à l'unir aux nations alliées par le cœur et l'esprit. A ce nouveau cri de guerre, les espérances humaines ont pris tant de force que la vision d'un monde naissant est devenue mieux qu'un rêve. Nous avons vaincu l'autocratie. Le devoir qui suit logiquement est de démocratiser les affaires. Le despotisme industriel doit disparaître.

Tels sont les sentiments qui animent à l'heure actuelle les grandes unions ouvrières, hier encore modérées, et qui viennent de se lever pour défendre les avantages sociaux et politiques qu'elles ont acquis.

Nous voulons, a proclamé Gompers au moment où la guerre prenait fin, voir ce monde gouverné par le peuple lui-même, par ce peuple qui travaille et sert et paie, et qui obtiendra enfin et pour toujours le droit de se faire entendre, quand les conditions du service seront établies.

III

LE MILIEU OUVRIER

La situation des travailleurs américains a sensiblement changé depuis vingt années. Ils étaient autrefois limités en nombre, le plus souvent habiles dans un métier. Leurs services étaient à haut prix. Si les salaires étaient trop faibles à leur gré dans les villes de l'Est, ils gagnaient l'Ouest où la main-d'œuvre restait chère. Là, d'ailleurs, la fortune s'offrait à qui la cherchait. Mais, vers le temps où se fermait l'issue d'Ouest, l'invasion des immigrants a commencé.

Une mine de travail inépuisable s'ouvrait ainsi. La grande industrie y puisa à pleines mains, organisant, avec l'aide des compagnies de navigation que ce trafic enrichissait, un courant

continu. Durant les douze années qui précédèrent la guerre, les hommes furent drainés de tous les points de l'Europe orientale et sud-orientale vers l'Amérique, aussi régulièrement que le pétrole coule à travers les pipes de Pennsylvanie[1], les rois-entrepreneurs édifiaient de plus immenses fortunes en faisant refluer, vers leurs mines et leurs usines, une partie de la misère européenne.

Ils donnaient en même temps à leurs industries un caractère nouveau, y développaient le mécanisme de telle sorte que la qualité du travail devînt superflue. L'homme n'était plus qu'une main, un instrument dont on use et qui s'use. Il n'importait plus qu'il eût un métier, qu'il fût instruit, qu'il sût lire, même qu'il sût parler[2]. Inutile que l'ouvrier fût de nationalité américaine. Le citoyen a des droits, tandis que l'étranger qui gêne, on le fait déporter. Ce qu'il fallait à l'homme d'affaires, c'était une armée de réserve du travail toujours surabondante, qu'il pût manœuvrer à sa guise, suivant l'état du marché mondial.

Le grand avantage de l'immigration était de produire une main-d'œuvre fluide, qu'on pouvait introduire et chasser selon les besoins. Les nouveaux venus devenaient entre les mains du chef d'industrie une force malléable sans cesse dépensée et renouvelée. Autrefois les immigrants venaient d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, de France et du Canada ou d'Allemagne. Ils se fixaient, se prêtaient aux mœurs américaines, se fondaient rapidement dans l'ancien peuple. Aujourd'hui la plupart d'entre eux sont fournis par ce qu'on nomme *new immigration*[3]. Ils demeurent le plus souvent des étrangers. Ils viennent plus nombreux dans les années où l'industrie est active[4]. Dans les années pauvres le courant se renverse et ils regagnent leurs pays[5]. C'est un signe frappant

1. Les chiffres de l'immigration s'élèvent à partir de 1898. De 1902 à 1913, ils se maintiennent chaque année entre 700 000 et 1 300 000. Dans ce court laps de temps, les États-Unis ont reçu environ 13 millions d'étrangers.

2. A l'heure actuelle, 5 millions d'ouvriers sont incapables de lire l'anglais ; 3 millions d'entre eux ne le parlent ni ne l'entendent.

3. En moyenne sur 100 immigrants, 23 viennent de l'Europe occidentale, 77 des pays de l'Est et du Sud-Est depuis la Russie jusqu'à l'Italie du Sud.

4. Ainsi en 1907 et en 1913.

5. Les neuf dixièmes des rapatriés appartiennent à l'immigration dite nouvelle.

du mouvement des affaires. Les statisticiens de là-bas en font leur baromètre industriel [1].

Tant qu'ils séjournent sur le sol américain qui leur est ingrat, ils demeurent ensemble, formant des tribus. Ils ne se mêlent guère aux couches anciennes. Ils parlent leurs langues, gardent leurs mœurs singulières. La plupart des cités laborieuses d'Amérique ont leur « petite Italie », ou leur « trou hongrois », comme quelques-unes d'Europe leur ghetto. Ce sont en général des quartiers écartés, faciles à distinguer, au seul aspect des choses, de ceux où l'ouvrier indigène est logé. Les villes du pays de l'acier, au district de Pittsburgh, et les régions minières offrent les meilleurs modèles de ces bas-fonds malsains, sans verdure, aux allées souillées, où ces errants s'abritent, où la plupart vivent pêle-mêle, sans famille, séparés des leurs. Ils y pratiquent souvent le *boarding boss system*, qui consiste à former des groupes sous un majordome chargé du logement. Parfois jusqu'à vingt hommes s'agrègent ainsi. Il arrive qu'une seule chambre soit occupée le jour par six hommes, la nuit par six autres. Être admis dans une famille d'ouvriers trop peu aisés pour fermer leur porte est le plus haut degré du confort. La moyenne de peuplement est alors de trois personnes par chambre.

La paye est souvent élevée, mais le travail est incertain. L'homme est toujours menacé ; car la politique industrielle du grand patron, c'est de rendre le maximum quand les affaires sont bonnes, d'attendre lorsque les cours faiblissent, que l'afflux croissant de la demande relève les prix. Cette méthode est funeste à l'ouvrier, au manœuvre surtout. C'est le résultat de la concentration industrielle poussée à outrance. La *Steel corporation* possède un capital de dix milliards de francs, emploie en moyenne deux cent mille ouvriers. Elle puise au tas des hommes comme au tas de charbon.

Chaque matin, des foules, où des figures familières se mêlent aux inconnus, attendent aux portes des aciéries [2]. Les dockers de New-York sont constamment en quête d'ouvrage.

1. En ce moment, malgré l'arrêt de l'immigration pendant la guerre, le courant va de l'Ouest vers l'Orient.

2. Chacune des usines d'alimentation Armour a son bureau d'engagement. Les chefs d'atelier font connaître chaque soir le nombre d'hommes nécessaires pour le lendemain. On leur donne une contremarque valable pour la journée.

On les engage sans qu'ils sachent si c'est pour une heure, un jour, ou davantage. Aux heures d'embauche, c'est une ruée. On les repousse avec des cannes et des lanières.

Le chômage est surtout le fait des industries du type moderne, qui produisent par quantités, sans égard à la qualité. Les travailleurs communs y sont en grand nombre. Parmi eux les immigrés sont la majorité. Ils forment les trois quarts de l'armée des chômeurs [1]. Leur statut économique est de beaucoup inférieur à celui des gens du pays. Ceux-ci restent plus fermement attachés à leurs emplois, surtout les ouvriers habiles, élite aujourd'hui peu nombreuse. Ils sont du service actif, les autres de la réserve. L'ouvrier américain prédomine surtout dans les industries moins puissantes ; il s'emploie de préférence aux travaux légers, la fabrication des gants, du linge, des chaussures, du tabac, laissant aux nouveaux venus le poids de ce que les Allemands appellent l'industrie lourde. Que ferait sans eux l'Amérique? Songez que 75 p. 100 des travailleurs manuels de là-bas vinrent d'Europe ou sont nés d'un père qui en vint. C'est sur cette plèbe souffrante que la fortune américaine est construite. Le fleuve d'or prend sa source dans les ruisseaux fangeux qui coulent entre les bouges surpeuplés.

Le chômage engendre le vagabondage. La vie instable tourne aisément à la vie itinérante. Comme l'homme est sans attache, au moindre bruit qui lui fait craindre un à-coup dans les affaires, il s'en va quêter de l'ouvrage ailleurs. L'émigration de l'Europe vers l'Amérique se continue en une sorte de migration diffuse. D'une année à l'autre, le contingent des étrangers recensés dans une ville de Pennsylvanie descend de 27 000 à 16 000. En Californie, les nomades forment une classe à part. Parmi la centaine de mille d'entre eux qu'occupent les fabriques de conserves de fruits, un tiers est sans feu ni lieu. Ils errent une partie de l'année et rentrent dans les villes à la fin de l'automne, descendant à travers la Sierra des régions plus froides d'Orégon et de Nevada. Ne dirait-on pas des troupeaux en migration?

1. Cela explique que la moyenne des salaires hebdomadaires soit presque aussi élevée pour le Slave, le Hongrois et l'Italien que pour le Yankee ou l'Anglais d'origine et qu'à la fois l'immigré soit plus misérable.

Quand ils restent, comme c'est le cas du plus grand nombre, dans les régions industrielles, l'existence qu'ils mènent les use peu à peu. S'ils ont une famille, l'usine la détruit. L'irrégularité du travail diminue leur aptitude à gagner leur vie. On a remarqué que la valeur de l'ouvrier est moindre après tout chômage un peu prolongé. Son énergie morale diminue comme sa force physique. La plupart des déchargeurs d'Hoboken sont faits de ce rebut.

On n'est pas surpris que dans un tel milieu les germes morbides se développent avec la plus riche fécondité. Ces hommes ont apporté d'Europe leurs usages et leurs tendances, le bon et le mauvais, leurs mœurs comme leurs vêtements qui s'usent et leurs chants qu'ils oublient [1]. Car les âmes se ternissent parmi les images sombres. Les plus heureux, qui s'établissent aux pays agricoles, y introduisent leurs meilleures coutumes. Les plus misérables, qui restent soumis au joug industriel, sont exposés à toutes les cultures virulentes, à l'anarchie qui sévit partout où la misère atteint l'homme en pleine vigueur. C'est dans ces milieux indifférents aux traditions américaines que des idées politiques nouvelles ont pris naissance ; et celles-ci gagnent jusqu'à l'Américain même, à qui la vie est plus dure qu'autrefois.

Les conséquences sociales de l'immigration sont demeurées longtemps inaperçues. Seul l'ouvrier indigène les supportait. Ces masses compactes de travailleurs, débarquant d'Europe et pressés du besoin de louer leurs bras, étaient pour lui plus que des intrus, des adversaires. Il se sentait serré de près dans son bien-être, à cause de leur concurrence. Les immigrés étaient plus nombreux, mais ce n'était qu'une foule amorphe et misérable. Le prolétariat américain avait la supériorité de l'éducation, de l'habileté technique, de l'organisation corporative.

Ce n'est pas que l'instinct d'association fût plus fort chez lui. L'Américain pur, à quelque classe qu'il appartienne, est imprégné d'individualisme. Ce sentiment domine la vie politique. Il détermine les rapports des puissants et des petits,

1. Comme les oubliaient les Russes prisonniers, d'abord si appliqués dans les camps d'Allemagne à leurs hymnes du soir.

comme les relations entre égaux. A chacun de défendre son droit.

Cette conception traditionnelle, un peu sèche et rigide, explique que sous le couvert du principe démocratique les groupes demeurent là-bas assez étroitement délimités. S'alliant pour la défense de leurs intérêts, les individus ne s'en laissent pas distraire. Ils ne partagent pas volontiers les avantages obtenus.

Jusqu'à présent, les vrais Américains composent presque seuls les unions ouvrières. Le reste est trop misérable et flottant. Tandis que certaines Fraternités groupent de 50 à 100 p. 100 des employés de chemin de fer qui pratiquent un métier donné, les immigrés incultes sont presque tous des isolés : 2 p. 100 seulement des ouvriers de l'acier non spécialistes sont membres d'une corporation.

Il semble qu'entre ces deux classes le sentiment d'un intérêt commun tende à se faire jour. L'antagonisme des races ne s'envenime que s'il est le fruit de l'exploitation de la plus faible par la plus forte. Il se produit parmi les ouvriers un nivellement qui les rapproche.

L'individualisme faiblit. Une fusion finit par avoir lieu entre les deux couches. Maintenant qu'une population plus serrée se presse sur le sol des États-Unis, ils deviennent vraiment le creuset des races. Pour qu'elles s'allient, il faut, comme pour les métaux, qu'elles soient mêlées dans une certaine densité.

L'Amérique traditionnelle tend à sortir transformée de ce travail qui s'opère en elle. Les nouveaux Américains parleront l'anglais, sans doute, mais les États-Unis seront plus pareils aux nations d'Europe. L'homme y sera moins orgueilleusement libre qu'il ne le fut, et les intérêts sociaux plus fortement sentis. Le mouvement actuel témoigne du progrès des idées socialistes dans le monde du travail.

IV

LES RÉVOLTÉS

Il existe en Amérique un parti socialiste. Les dissensions, qui marquèrent l'existence du parti du même nom dans nos pays, se retrouvent dans son histoire. Mais son influence est bornée.

Son origine est incontestablement germanique, sa théorie procède du marxisme, ses chefs portent pour la plupart des noms d'origine tudesque. Depuis quelque vingt-cinq ans qu'il est né, le parti socialiste n'a guère remporté de succès que parmi les colonies étrangères, et surtout l'allemande, et dans l'État de Wisconsin, à l'ouest des lacs, où les Allemands et les Scandinaves se rencontrent en grand nombre. Milwawkee est le centre du socialisme de marque ancienne, comme Chicago est le quartier général de l'organisation anarchiste.

Socialistes et anarchistes se tiennent de près. On les confond aux États-Unis sous le nom commun de radicaux. Le S. P. (*Socialist Party*) a soutenu en son berceau le nouveau-né révolutionnaire. Il l'a nourri de ses doctrines. Depuis lors ils se sont séparés, le premier persistant dans sa conception théorique et paradoxale d'une révolution qui évolue, l'autre allant jusqu'au bout de sa haine pour la société moderne. Les socialistes sont des politiciens, les *Travailleurs industriels du monde* [1] sont des *outlaws*, des hors la loi. Pour eux, l'action directe n'est pas une thèse faite de mots, mais la réalité de tous les jours [2].

Leur organisation date d'un quinzaine d'années. Elle doit son origine aux ouvriers des mines de cuivre de l'Ouest [3], contrée où la civilisation a moins de crédit que la brutalité. Aujourd'hui encore, elle a ses racines les plus vivaces dans les camps miniers et forestiers de ces vastes régions. Mais les

1. *Industrial workers of the world*, par abréviation I. W. W.

2. Haywood, le chef du groupe extrémiste, est en même temps membre du parti socialiste et représente ses tendances les plus violentes.

3. Dès 1906 la *Western Federation of miners* a quitté les I. W. W. et s'est ralliée à l'*American Federation of Labor*.

ouvriers purement américains n'ont jamais sacrifié qu'en faible minorité au radicalisme extrême. La destinée des *I. W. W.* était ailleurs. La masse inculte et misérable des immigrés, livrée sans défense à la pression des intérêts mercantiles, leur offrait une carrière vierge à exploiter. Il s'agissait d'embrigader les réserves mouvantes du travail, de leur fournir des cadres et de les mener à l'assaut de la bastille bourgeoise. L'armée levée pour l'universelle guerre de classes a des chefs, une organisation et un principe.

Comment mettre l'ordre dans le désordre, quand c'est sur lui qu'on fonde? Le mot de ralliement des anarchistes est : « *One big union* ». Il faut entendre par là qu'en face de la puissance industrielle qui se concentre sans cesse davantage, ils prétendent dresser la force ouvrière, n'obéissant qu'à un petit nombre de chefs. Identité absolue des intérêts, unité de la discipline, telles sont les règles qui président à l'instruction des troupes d'assaut. Les délimitations corporatives, qui divisent les travailleurs selon le métier qu'ils pratiquent, même s'ils se côtoient dans la même usine, doivent disparaître. Chaque industrie fournit son contingent; ouvriers des mines, de la métallurgie, des chemins de fer, travailleurs de la terre et de la mer, marcheront à la même cadence, par vastes groupes. Au trade-unionisme, il s'agit de substituer le class-unionisme, et que le prolétariat universel n'ait plus qu'un drapeau et qu'une devise : l'abolition du salariat. Les *Travailleurs industriels du monde* ne sont pas moins hostiles aux vieilles unions ouvrières qu'au patronat. Ils poursuivent d'une haine tenace l'aristocratie de l'atelier.

Il est certain qu'en fait ils ont gagné du terrain sur leurs adversaires. On les trouve partout où les immigrés sont en nombre. Ils les organisent en groupes rivaux des unions de métiers. Ils ont des journaux imprimés en diverses langues. Chaque grève qui éclate leur donne une nouvelle occasion de progrès. Leurs hommes circulent à travers les villes, les champs, les forêts et les mines, traqués par la police. Ils envoient leurs rapports, indiquent où la main-d'œuvre fait défaut. Parfois, ce sont leurs épreuves qu'ils relatent, leurs prisons qu'ils racontent. Tout cela se publie, maintient une étrange atmosphère de guerre organisée presque au grand jour, et qui fait

des victimes. Une propagande violente exalte le sentiment des contraintes subies. Récemment, c'était une feuille intitulée : *Histoire des travailleurs industriels du monde écrite en lettres de sang*, qui portait, en tache vermeille, une goutte de sang répandue.

Il n'existe, chez nous, rien de pareil. Nous ne connaissons pas cette fermentation spéciale d'un milieu où des intellectuels frénétiques, ennemis de l'ordre et de la loi, entretiennent la fureur en un peuple déraciné, mêlé, tourbillonnant, sans mœurs et sans langage communs, à l'aide de l'écume d'hommes qui en sort, qu'on peut suivre dans leur mission révolutionnaire à travers les bagnes de tous les pays.

Cette ligue d'anarchistes a des émissaires toujours prêts. Ils possèdent toutes les langues et communiquent entre eux de partout. Nul endroit au monde ne semble en ce moment plus désigné que l'Amérique comme centre d'émeute universelle. C'est l'effet de ce concours d'étrangers malheureux qui s'est fait vers elle.

Partout où règne un malaise social, les *I. W. W.* ont affaire. L'Irlande, les Indes les attirent. Ils ont des leurs en Italie, en Espagne, en Norvège sur les confins de Finlande. C'est une chaîne, légère encore assurément, mais dont les mailles se retrouvent depuis Moscou jusqu'à Chicago et Seattle sur le Pacifique ; l'*outlawry* internationale cherche à la tendre partout. Quels rapports ces gens-là ont-ils avec Lénine? Il faudrait sans doute, pour le dire, connaître les pièces saisies par la police au Bureau du Soviet de New-York ou dans les centres du même ordre. Car la révolution doit se montrer au grand jour pour recruter les masses ; mais elle se prépare aussi dans l'ombre où se tissent les fils secrets.

Se flattant, avec quelque raison, d'être la seule organisation purement révolutionnaire des États-Unis, les *I. W. W.* proclament que l'heure est venue d'établir d'intimes relations avec les communistes de Russie, de Hongrie et de Bavière, les Spartaciens d'Allemagne et, en général, les rouges de tous les pays. Ils voient leur place marquée dans la Troisième Internationale. Ils veulent construire la société nouvelle d'après la méthode des bolcheviks.

V

LE CONFLIT DU PATRON ET DE L'OUVRIER

La condition du travailleur américain n'est pas en progrès, mais en déclin. On a vu plus haut les causes de ce phénomène. Sauf pour une petite minorité, l'idée du travailleur gentleman n'est plus qu'une légende. Depuis une vingtaine d'années la hausse du prix de la vie a marché plus vite que celle des salaires. De 1907 à 1915, ils ont perdu 10 p. 100 de leur valeur relative [1]. Dès que l'ascension folle des prix a commencé, le « décalage » s'est accentué plus encore.

No wage reduction, pas de réduction des salaires, tel a été pendant la guerre le mot d'ordre des unions corporatives. Sur la demande du Président Wilson, les offices publics qui traitaient avec elles s'engagèrent à maintenir les augmentations accordées, jusqu'à la paix. Mais les contrats ont été passés pour la plupart avant le renchérissement.

D'ailleurs, pour toucher sa paye, il faut que l'ouvrier travaille. Tant pis pour lui si l'ouvrage est rare. Qu'on redoute en Amérique de surproduire, cela nous étonne en Europe, où nous n'entendons parler que de production à outrance [2]. Il semble que ce que l'Amérique a de trop ne nous embarrasserait pas [3].

Tandis que nombre de mines ne donnent pas plus d'un à trois

1. Chiffres officiels du Bureau de la statistique du travail. Dans l'*American Labor Year Bock*, 1917-1918, p. 158. Si l'on représente la somme de bien-être moyenne de la classe ouvrière par une échelle de dix degrés, il y a eu rétrogradation du dixième au neuvième pour l'ensemble des salaires.

2. C'est un fait pourtant, et lorsqu'on y réfléchit, facile à comprendre. L'Europe est appauvrie et ne peut se relever que par le travail. L'Amérique est riche ; si elle continuait de produire en excédent, il n'y aurait d'autre issue pour elle que de nous faire don du surplus de ses richesses. Que pourrions-nous lui donner en échange?

3. Ce printemps dernier, le charbon regorgeait aux États-Unis. En mai le président de l'Union des ouvriers mineurs rencontrait en France le Président Wilson. Il lui remontrait que 100 millions de tonnes restaient en excédent sur le carreau des mines, que des milliers d'ouvriers avaient été congédiés depuis l'armistice, que des milliers d'autres chômaient la moitié de leur temps. L'entrevue n'aboutit pas. L'Angleterre est jalouse de conserver ses marchés ; c'est une condition absolue de sa reconstruction financière.

jours d'ouvrage par semaine, que certaines sont même complètement closes, que la plupart des grandes industries réduisent leur personnel, l'ouvrier s'irrite. Il sent que les temps d'insécurité antérieurs à la guerre sont revenus, où la proportion moyenne des hommes chômant plus de trois mois par an dépassait 55 p. 100, dans l'industrie des mines et celle de l'acier. Son mécontentement est d'autant plus amer qu'on l'accuse de céder à la contagion du bolchevisme. On le pousse aux idées extrêmes par la calomnie. Les masses s'échauffent, et les chefs ne les contiennent plus [1]. Leur intransigeance devient absolue. On exige le maintien des hauts salaires, la réduction des heures de travail, de manière à ce que la totalité des travailleurs soit occupée, et enfin la reconnaissance du droit syndical. C'est ici que les grandes unions ouvrières apparaissent sur la ligne de bataille.

Ces prétentions sont justement celles contre lesquelles le chef d'industrie se défend avec le plus d'acharnement. Sa fortune est fondée sur la concurrence du travail. Le jour où le personnel aura réussi à fermer l'atelier à la main-d'œuvre flottante, l'avantage qu'il a dans la concurrence internationale aura disparu.

Or le patron américain est tout-puissant. L'acier est roi. Si les unions sont volontiers hostiles aux immigrés, se défendent des idées révolutionnaires et luttent âprement contre la propagande extrémiste, le roi de l'acier est, lui, hostile aux unions. Il s'est alimenté d'hommes en Europe ; il laisse faire les anarchistes qui nuisent davantage à la classe ouvrière qu'à lui-même. On l'accuse de donner de l'argent à leurs journaux. Il se sert des idées subversives pour maintenir sa main-d'œuvre hors de tout ordre collectif. Il fait prêcher le socialisme. Rien de meilleur pour distraire des peines du présent qu'un bon évangile d'avenir. Il a peu à craindre. Il sait que si le besoin presse, il pourra dompter la foule ameutée, à l'aide des juges qui lui sont acquis, de la police des États qu'il a dans la main, de sa police spéciale prête à tout et de l'armée que le gouvernement devra bien, quoi qu'il lui

1. *Times*, 22 octobre. L'ex-président Taft a publié un article remarqué, dans lequel il signale ce danger. On reconnaît généralement que la presse conservatrice cherche à grossir le péril révolutionnaire.

en coûte, faire marcher, quand sera menacé l'ordre public.

Tout, plutôt que de laisser prise au travail organisé. Là où le maître est fort, les corporations sont faibles. Il est des districts, comme la Pennsylvanie centrale, qui échappent complètement à leur influence. Le délégué ouvrier qui y pénètre s'expose à des risques graves. La vie humaine ne pèse pas lourd dans maint endroit de la libre Amérique.

Ces mœurs n'ont assurément rien de paternel. Cela aussi est de tradition américaine. Chacun va jusqu'au bout de son droit, et même au delà, selon la force dont il dispose. Une heureuse évolution commence cependant à se dessiner. A côté des *old men* intransigeants, des jeunes apparaissent qui se montrent d'idées plus ouvertes. On fausserait le caractère du conflit social, en Amérique, si l'on dissimulait l'attitude impitoyable du chef d'industrie. Mais il faut aussi tenir compte des idées nouvelles que certains font paraître au cours même des grèves où le capital et le travail s'affrontent avec plus de violence que jamais.

Ces grèves doivent être décrites dans leur ensemble. C'est un vaste mouvement qui agite à la fois le Canada et les États-Unis et comme un tourbillon qui s'élargit en gagnant de proche en proche. L'hiver dernier à Seattle, puis au printemps à Winnipeg, d'où le trouble s'est étendu à travers l'Ouest canadien jusqu'à Vancouver, les grèves eurent une allure nettement révolutionnaire. L'*One big union* refoulait partout les unions modérées.

L'incitation à s'emparer des usines était directe. Les comités de grève proclamaient : « Ouvriers, préparez-vous à prendre et à diriger les industries. » A Winnipeg, aux meetings dominicaux de la *Labor Church*, qui se tenaient en plein air, on prêchait à la foule passionnée d'attente mystique, le pur matérialisme. Les soldats licenciés étaient parmi les plus ardents. Leur argument était simple : « Si le gouvernement eut assez de pouvoir pour nous envoyer dans l'enfer de France, il doit avoir celui d'atteindre ceux qui nous grugent. »

La conduite des corporations régulières, au cours de ces troubles, fut significative. Ceux qui avaient adhéré à l'*One big union* furent rigoureusement exclus. Les chartes fédératives furent retirées aux groupes infidèles, en vertu des

règlements qui prohibent l'affiliation à toute ligue rivale de la Fédération du travail. La Fédération elle-même montra une résolution égale. Pour les dirigeants, la trade-union est le seul rempart contre la ruine de l'ordre et de la paix, dont le terrible esprit de révolte régnant dans les rangs du travail soulève la menace. Ils entendent cette menace gronder en ces grèves qui éclatent malgré leurs objurgations et leurs ordres.

De l'Ouest, le mouvement a gagné les États de l'Est. Ici l'aspect change. Dans les grèves récentes de l'acier et des mines, la Fédération du travail et les unions groupées autour d'elle prennent la tête. Jusqu'à quel point furent-elles entraînées? Il est certain que les chefs ne se sont décidés qu'en désespoir de cause.

Les unions sont attaquées de deux côtés à la fois. Elles ont tout à craindre des anarchistes qui les déconsidèrent devant l'opinion publique et sèment la révolte dans leurs rangs. Il leur faut maintenir une unité compacte en ces masses soulevées par les passions les plus ardentes, empêcher la défection surtout de ces nouveaux venus, étrangers pour la plupart, qui ont porté leurs contingents au chiffre de quatre millions d'hommes. C'est à ce prix seulement que la tradition démocratique subsistera, que le prolétariat restera fidèle au culte de la liberté humaine, auquel il s'est dévoué pendant la guerre.

Aux prises avec l'anarchie, le travail organisé doit lutter contre le patronat qui refuse, au nom de la liberté, de renoncer au droit d'embaucher qui lui plaît, et de s'obliger à traiter avec des délégués étrangers à l'usine. L'opposition entre les deux adversaires est absolue. La politique patronale, c'est d'élargir le marché du travail et de barrer la route au trade-unionisme. La politique ouvrière a pour but d'arrêter l'immigration européenne et d'organiser les travailleurs, quelle qu'en soit la race et la condition.

Elle favorise l'effort de l'État vers l'américanisation des étrangers.

VI

L'ORIENTATION NOUVELLE

Il est inutile que nous parlions de démocratie politique, si la démocratie industrielle n'est pas instituée parmi nous,

a dit le Président Wilson.

Le peuple l'écoute, et quelques patrons amis du progrès l'approuvent. Mais les paroles comptent peu, si l'on ne voit jusqu'où elles entraînent. Il ne semble pas que Wilson, quand il lance l'idée dans le fluide éther de l'opinion publique, songe à ce qui suivra ; il se trouve ensuite contraint à des changements de front qui font tort à son prestige. Sa politique intérieure aboutit, comme sa politique internationale, à une impasse.

Il y a quelques mois, s'adressant au Congrès, il recommandait

une démocratisation profonde de l'industrie, fondée sur la pleine reconnaissance du droit que les travailleurs, quel que soit leur état, ont de participer, suivant quelque système organique, à toute décision qui affecte directement leur bien-être, dans la part qu'ils prennent à la production.

Cette formule était assez vaste pour consacrer le vœu de l'ouvrier. La difficulté commence, si on veut l'appliquer.

On vient de voir le prolétariat se lever pour défendre ce qu'il tient pour son droit positif. Mais l'esprit de conquête l'anime, autant que le souci de se protéger. Aujourd'hui, il combat pour son salaire. Demain il sera debout pour briser les résistances qui s'opposent au renouvellement des modes d'exploitation économique. Et dans ce but, il se prépare.

Pour les grandes unions ouvrières, démocratie industrielle signifie pratiquement nationalisation. Le socialisme de fait, qui se dégage des théories à prétentions scientifiques et procède de revendications directes, a pris pendant la guerre une figure nouvelle.

Depuis plusieurs années, une théorie neuve s'est introduite en Angleterre dans le cadre de la philosophie politique : c'est

la théorie de la guilde. Elle diffère du vieux socialisme de marque allemande, qui réduisait l'individu en poussière dans le sein de l'État tout-puissant. Elle doit quelque chose au syndicalisme révolutionnaire français. Mais elle a laissé de côté le principe de la révolte violente, par lequel celui-ci s'est longtemps distingué, pour ne garder que l'idée d'organisation autonome. Elle dérive encore de la tradition individualiste anglaise et n'est peut-être pas sans lien avec la philosophie de tendance assez anarchiste d'Herbert Spencer.

Ce système repose sur la distinction faite entre les hommes suivant leur qualité de producteurs et de consommateurs. Les intérêts de ces derniers sont représentés par l'État sous sa forme politique ; c'est dans une forme purement économique de l'État que doit s'incorporer l'activité productrice. Voilà donc la nation pourvue de deux têtes. A laquelle demeurera la souveraineté? Ici naît la divergence entre les auteurs de la théorie, Hobson et Cole. Pour l'un, l'État, sous sa forme ancienne, reste souverain. Pour l'autre, la primauté se divise entre la puissance productrice et la puissance consommatrice, et, grâce au partage, reste sauf le droit de « l'individu contre l'État ».

Ce sont là des programmes d'école qui, dans leur forme abstraite ne sont pas assez fluides pour filtrer à travers les masses. Il y a pourtant entre la doctrine et son application presque spontanée une correspondance intime, grâce à laquelle théoriciens et gens d'action tombent soudain d'accord. D'après la théorie de la guilde, le capital industriel est propriété d'État et la direction des affaires appartient à l'ouvrier. Les partisans de la nationalisation veulent aujourd'hui cela même. Les socialistes d'ancien modèle se rallient à l'idée régnante, les grandes unions font bloc pour la réaliser; le monde du travail engendre peu à peu une incarnation nouvelle du socialisme politique, destinée peut-être à rompre l'équilibre des deux partis traditionnels.

Il n'est pas douteux que le régime industriel de guerre n'ait largement aidé les ambitions ouvrières à se préciser. L'activité économique a été soumise tout entière au contrôle de l'État. La conduite suprême des affaires a été pratiquement soustraite à l'exploitation privée.

A mesure que la paix s'établit, les administrations fédérales se désorganisent, et l'industrie reprend sa liberté d'action. C'est pour l'ouvrier un sujet de vive inquiétude. La tutelle publique n'avait pas été pénible aux travailleurs organisés. Ils avaient, grâce à ce régime spécial, conquis une place importante dans l'État, reçu des garanties extraordinaires. Le prolétariat va-t-il être livré de nouveau à l'effroi de la libre concurrence? L'ouvrier américain a peu de raisons de se confier à la bienveillance de ceux qui l'emploient. Il veut la nationalisation, qui assurera d'une façon définitive son « standard » de guerre. Du moins l'imagine-t-il ainsi.

Il se trouve d'accord sur ce terrain avec une classe dont il n'a pas encore été parlé, celle des fermiers du Nord-Ouest. Ouvriers et paysans sont en voie de former ensemble le nouveau Parti indépendant du travail.

L'*American Federation of labor* et les unions filiales sont restées longtemps hostiles à l'ingérence de l'élément ouvrier dans la lutte des partis. Mais cette attitude n'allait pas sans difficultés. Le contingent des socialistes augmentait dans les unions. Celles-ci se démocratisaient, si l'on peut dire. Le prestige des vieux chefs était lentement ébranlé. On les accusait de se laisser corrompre par l'argent ou les honneurs, et de méconnaître l'esprit nouveau. Les élections au siège de président de la Fédération donnaient aux deux partis, celui des jeunes et le *Old gangc*, l'occasion de se compter. Au scrutin de 1912, Gompers eut les deux tiers des voix, un socialiste, Max Hayes, l'autre tiers.

A la fin de 1918 la Fédération du travail de la ville de Chicago, qui groupe les unions locales, constituait un Parti travailliste indépendant, qui établissait un programme de nationalisation. La Fédération de l'État d'Illinois se ralliait bientôt à cette initiative. Un autre *Labor Party* naissait au même moment à New-York. Ces corps nouveaux étaient le produit de tendances très radicales.

Le radicalisme des fermiers n'est pas chose nouvelle. Aux États-Unis, être radical c'est se déclarer l'ennemi de la haute finance et des compagnies qu'elle alimente. La puissance financière est concentrée dans les États de l'Est, de constitution plus ancienne et de culture plus avancée. Elle domine

dans une large mesure les régions neuves, dont elle organise la pénétration et s'assure l'exploitation réglée. Dans le Colorado, la Californie, le Montana, l'Utah, les deux Dakotas, des territoires immenses appartiennent aux compagnies de chemins de fer et de mines. Les camps de défrichement, en forêt, et les mines sont sous l'autorité des gardes armés qu'elles entretiennent.

Ces vastes domaines se sont constitués en grande partie grâce à la spéculation que la loi ancienne du *Homestead* a suscitée. Une concentration intense de terrains acquis sous le prétexte d'établissement familial s'est opérée au profit des compagnies qui les rachetèrent à leurs occupants. A mesure que les propriétés cédées par l'État se fondaient entre leurs mains en quelques possessions illimitées, le nombre des fermiers à bail augmentait. Ils forment aujourd'hui dans certains États la classe dominante de la population.

Ils ont fini par se grouper en un corps distinct, la *Non partisan league*, indépendante des partis, mais poursuivant des fins politiques qu'elle cherche à réaliser en se servant d'eux.

Cette ligue est née en 1915 dans le Dakota du Nord. En 1916, elle y dominait déjà le parti républicain et faisait nommer son candidat au poste de gouverneur de l'État. Elle s'emparait bientôt de la majorité dans les deux Chambres, poussait ses partisans dans la plupart des emplois publics, avait un représentant au Congrès fédéral.

Le Dakota du Nord est devenu terre socialiste. La législature leur étant soumise, les fermiers firent nationaliser les principales activités économiques.

Enrichis grâce à la hausse des denrées, soustraits au contrôle politique des compagnies, libérés des hypothèques que celles-ci possédaient sur les terres appropriées, les fermiers de l'Ouest offrent au prolétariat leur alliance. Ils inscrivent dans leur programme la défense des revendications ouvrières, proposent de prendre part à la campagne pour la nationalisation des chemins de fer.

Cependant, sous la pression des événements survenus en ces derniers mois, les sentiments conservateurs cèdent au sein des unions ouvrières aux idées avancées. Elles se détachent du gouvernement de Washington. Les plans de reconstruc-

tion économique dont il avait été question dans les discours officiels semblent condamnés à l'avortement. Le Président se retranche dans le vague. Le pouvoir est flottant et met ses forces au service des intérêts établis. Les démocrates se taisent, et parmi les républicains, les volontés agressives l'emportent.

La Fédération du travail hésite encore à changer sa ligne de conduite. Mais les unions centrales sont résolues. Les Fraternités de la voie ferrée ont voté la constitution du *National Labor Party*. Celui-ci a déjà tenu son premier congrès national à Chicago. Un millier de délégués étaient présents.

Ces mouvements jettent l'opinion dans l'inquiétude. On se demande si les mineurs, les cheminots et les fermiers ne sont pas sur le point de conclure une alliance de combat selon la méthode anglaise. Ce serait la réponse des leaders travaillistes aux chefs de la grande industrie qui, par leur inflexible intransigeance, empêchent toute conciliation.

VII

LE CONFLIT SOCIAL

La Conférence industrielle nationale qui devait chercher le moyen d'un apaisement général avait complètement échoué. Le Président Wilson en avait conçu l'idée, quand la crise était seulement menaçante. Depuis ce moment, elle avait pris un caractère aigu. Le droit corporatif avait été mis en question. Il s'agissait d'obtenir la reconnaissance de l'organisation syndicale et du contrat collectif.

Le juge Gary, président de la *Steel Corporation*, n'avait rien voulu entendre. Gompers, malade, excédé, s'était retiré avec les représentants ouvriers. Toute issue était close.

Cette tentative manquée avait laissé dans l'opinion des appréhensions plus fortes, dans le monde du travail une irritation plus violente. La grève de l'acier battait son plein. Partout il en éclatait d'autres; celle des dockers paralysait le port de New-York. L'on y relevait un signe commun : la

révolte de la masse contre les chefs trade-unionistes. Enfin la grève des mineurs, après quelques rebellions locales, éclatait.

L'accusation de bolchevisme s'accréditait devantage. Car, en ce moment même, des violences anarchistes achevaient d'émouvoir les esprits.

A Centralia, dans l'État de Washington, un cortège patriotique est assailli dans la rue à coups de feu. Six hommes sont tués. Les *I. W. W.* sont les auteurs de l'attentat. A New-York les Russes s'agitent. Le 8 octobre, une manifestation qu'ils organisent dans la ville est dispersée par la police montée. Ils sont au nombre de cinq mille, protestant contre le blocus de la Russie et réclamant leur rapatriement. On sent là-dessous l'action des organisations étrangères bolchevistes : Ancienne Convention russe des États-Unis et du Canada, Commune anarchiste du Soviet de New-York, Union des ouvriers russes. Ces éléments révolutionnaires sont mêlés à la grève de l'acier. Le 8 novembre, la police fait une descente au Soviet de New-York, arrête deux cents individus, saisit des papiers. L'attorney général en publie des fragments. Il croit avoir découvert un vaste complot visant « à la destruction de tout ordre socal qui assure la domination d'un homme sur un autre homme ». De quelle influence le Soviet jouit-il donc? Il est en rapport, dit-on, avec des hommes d'affaires américains pour ravitailler la Russie depuis la Norvège. La répression exercée contre les agissements des « Rouges » devient générale. Dans nombre de villes, à Newark, à Detroit, à Chicago, à Waterbury, à Seattle, la police opère contre eux. On les emprisonne et on les déporte. On prétend que les Rouges sont au nombre de soixante mille et qu'il se publie aux États-Unis trois cent vingt-sept feuilles révolutionnaires, en toutes langues.

Ce n'est pas tout. Les nègres aussi deviennent dangereux. Ils ont émigré vers le Nord par centaines de mille depuis le début de la guerre. Entre eux et les blancs, c'est une haine de race inexpiable. Les noirs forment des associations puissantes, qui poussent leur propagande à travers le continent et jusqu'aux Indes occidentales anglaises, à la Guyane. Ils sont socialistes, cultivent parmi les leurs la conscience de

classe. Beaucoup d'entre eux d'ailleurs se sont enrichis, les esclaves d'autrefois ont acquis de la terre. Ils viennent de fonder leur première ligne de navigation, la Black Star Line. Le jour où du port de New-York leur premier navire est parti, la Société universelle pour le relèvement des nègres a tenu un meeting à New-York, où la haine du blanc a été prêchée, et chantée la liberté des noirs.

Troublée par ces menaces qui se font écho sans qu'elle en connaisse bien l'origine et la portée, l'opinion publique exige une répression plus énergique. La presse fouette ses craintes. Elle accuse le gouvernement de combattre avec trop de mollesse la propagande révolutionnaire. On réclame des lois d'exception qui permettent d'étouffer les grèves et de mater les outlaws [1].

***

Sévir peut être une nécessité. Ce n'est pas un remède. Les grèves durent et les problèmes restent posés. Dominée par deux contraintes également pressantes, la loi économique rigide et la fervente volonté populaire, et comme resserrée sur un étroit champ de bataille, la lutte se poursuit entre ceux qui gouvernent les forces matérielles et ceux qu'entraînent les forces morales. Partout cette lutte est engagée ou menaçante, mais elle est particulièrement âpre et redoutable aux États-Unis.

Il faut que l'humanité vive, et ses espérances sont plus vastes que ses ressources. L'esprit conçoit plus tôt que la main n'accomplit.

A mesure que les habitants de la terre augmentent la fortune qui les fait subsister, leur nombre s'accroît. La terre patiente se soumet à leur effort et devient par eux toujours plus féconde. Mais au partage il y a toujours plus de présents.

1. Les pouvoirs publics, il est vrai, sont déjà puissamment armés. L'injonction qui s'est introduite dans la pratique judiciaire courante, permet de paralyser l'organisation syndicale en cas de grève et de désemparer le mouvement.

Déjà plusieurs États, où le trouble est plus aigu, ont adopté des lois contre l'anarchie. Dans le Michigan, l'Indiana, la Californie, le « syndicalisme criminel » est considéré désormais comme un crime distinct. La rédaction, la publication de toute feuille révolutionnaire est réprimée comme telle. Il est interdit à New-York de déployer en public le drapeau rouge.

La volonté est toute tendue vers le développement de la richesse, l'exaltation de la puissance, l'élèvement de la civilisation. Nous travaillons passionnément le terrain duquel se nourrit la fleur d'une culture sans cesse embellie. Le progrès suit notre désir, mais il y a la rançon.

Elle ne pèse pas également sur tous. C'est la foule misérable qui sort des coins de terre où le pain manque et conflue vers l'atelier ouvert, c'est cette foule vagabonde qui la paie. Suivant le rythme de l'universel mouvement du travail, qui s'accélère et se ralentit tour à tour aux centres de l'activité industrielle, elle se condense sur tel point ou sur tel autre. Elle fut, pendant plusieurs années, attirée vers les États-Unis.

Mais que l'équilibre des échanges soit rompu, elle subit une dépression impitoyable. Si l'Europe est pauvre, l'Amérique travaille à vide et s'arrête de produire. En face du Continent encombré d'or, le nôtre est un mendiant. Il ne peut rendre nul service. Il faut que ses peuples gagnent leur vie à la sueur de leur front.

L'Amérique a plus d'hommes que n'en peut supporter sa constitution économique. Ou bien le surplus colonisera des terres neuves, là où il s'en trouve encore, ou bien la masse sans ressources reviendra vers les pays d'origine. C'est le mouvement dont nous sommes à présent les témoins.

La rudesse des lois qui s'imposent au commun des hommes a suffisamment paru à travers les pages qui précèdent. Comment l'humanité n'aurait-elle pas besoin d'être entretenue d'espérances? C'est le rôle de quelques-uns de les cultiver. Certaines Églises y tâchent, qui ne les renvoient pas dans l'éternité. Ainsi ces évêques de l'Église méthodiste d'Amérique, encourageant chez les ouvriers une ambition qui n'est point basse à se conduire eux-mêmes, à gouverner la production de cette richesse dont le flux passe entre leurs mains. Ainsi l'évêque protestant de l'État de Michigan, condamnant l'inflexible défense des puissants contre les masses, et voyant dans la crise actuelle la lutte de deux idées : le privilège autocratique et le service démocratique.

C'est bien là en effet ce qui fait le fond de ce conflit qui trouble une partie du monde. La guerre, soutenue à l'aide de fortes espérances, aboutit à cela. L'imagination s'est enivrée de

visions. Dans la pensée d'un grand nombre d'hommes, la propriété contraste avec le travail. Avoir s'oppose à servir.

A travers ces conceptions morales transparaît la volonté sourde de peuples élevés depuis un siècle de plusieurs degrés sur l'échelle de la liberté. Le désir, mal éclairé sur le fond de la vie sociale, méconnaît la nécessité. Les esprits pénétrés d'idéalisme ne voient que ce qu'ils souhaitent ; en louant devant les foules la beauté qu'ils conçoivent et découvrent dans leurs pensées, ils lui donnent une figure à demi réelle.

Parfois des autorités responsables montrent aux humbles le paradis espéré. Mais personne n'est maître des choses. Qui peut promettre que les hommes seront différents demain, que la défense des intérêts particuliers cédera jamais au souci désintéressé de l'effort fait en commun? La réalité est grosse de rudes démentis.

ADOLPHE DELEMER

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LA CONQUÊTE D'ATHÈNES

par le **général Regnault**.

Voici un livre remarquable entre tous ceux consacrés déjà, depuis la paix, à l'étude de la guerre ; d'abord par la qualité de son auteur : c'est le chef d'une expédition qui la raconte, celui dont le sang-froid et la résolution eurent alors un rôle décisif, qui dit la raison de ses ordres et de ses actes ; — ensuite par l'importance de l'événement : l'abdication du roi Constantin (juin-juillet 1917) et l'entrée de la Grèce dans notre alliance ; — enfin par la forme sous laquelle le récit est présenté : rédaction de notes prises au jour le jour, ce texte donne la sensation de l'événement vécu, et offre à l'histoire d'un des épisodes les plus mal connus de la grande guerre des éléments d'une incontestable authenticité. — Ajoutons que le lecteur trouvera, en fin de volume, un chapitre sur le rôle de l'armée d'Orient, impartial et documenté.

LE JARDIN SOLITAIRE

par **France Ardel**.

Dans la préface, qu'il consacre aux poèmes de mademoiselle France Ardel, M. Abel Bonnard signale l'inspiration grave et l'émotion contenue qui donnent à ces vers un charme particulier. On sera, après lecture faite, du même avis que ce connaisseur éminent en matière poétique. Le talent de mademoiselle Ardel est sincère et pénétrant; chez elle l'expression ne dépasse jamais la pensée ni le sentiment, et cette vérité, cette mesure, ce goût si délicat, sont devenus depuis quelque temps des mérites assez rares pour qu'il vaille de les noter. On rêvera avec plaisir dans ce jardin solitaire.

DE LA GUERRE AU DROIT

par **Th. Ruyssen**.

La guerre qui vient de s'achever apporte-t-elle, ou non, une confirmation aux théories déterministes qui voient dans la guerre une nécessité physiologique ou sociale? Telle est la question que s'est posée M. Ruyssen et qu'il a résolue par la négative. Il lui a paru que la guerre tend de plus en plus à s'identifier à une procédure juridique, comportant l'intervention des volontés réfléchies. Dès lors, il était légitime d'essayer d'établir sur une base philosophique la Société des Nations C'est l'objet de ce livre.

L'ALLEMAGNE VAINCUE

par **Ernest Lémonon**.

Ce livre d'histoire diplomatique commente les faits les plus importants des années 1917 et 1918 : la délivrance de la Grèce, l'entrée en guerre des États-Unis, la défection russe, et se termine par un remarquable chapitre sur la Conférence de Paris et le Traité de Versailles. L'auteur a également consacré aux « hésitations des neutres » une étude sagace et documentée, qui met en un curieux relief la politique de l'Espagne, de la Suisse, des États scandinaves et de la Hollande, trop sacrifiée dans la plupart des histoires d'ensemble.

LA DESCENTE DE CROIX

par **Isabelle Sandy**.

Madame Sandy, qui est un délicat et vibrant poète, s'en souvient et nous en fait souvenir lorsqu'elle écrit en prose. Dans le roman nouveau qu'elle nous donne on retrouvera cette constante élévation de pensée, cette grâce d'imagination qui distinguent ses vers. Le roman lui-même est très prenant, chastement passionné, tantôt âpre et tantôt attendri : il est soulevé par un souffle généreux de spiritualisme. Laissons au lecteur le plaisir de s'initier lui-même à l'amoureuse histoire du mutilé de guerre, à ce drame qui se déroule parmi les beautés sauvages de la nature ariégeoise. Le livre atteste un talent féminin par son charme, et en même temps d'une énergie virile.

SOUVENIRS DE FRÉDÉRIC-CHRISTIAN LANKHARD

Traduits par **Bauer**.

Ce Frédéric-Christian Lankhard vivait à la fin du XVIIIe siècle. Peu d'existences présentent autant d'avatars que la sienne. Savant professeur de théologie, puis simple soldat de Frédéric II, cet Allemand servit ensuite dans l'armée française des sans-culottes, pour passer, en fin de carrière, dans l'armée française des émigrés royalistes. Ses Mémoires, passés presque inaperçus au moment de leur publication, viennent de nous être restitués par un érudit d'outre-Rhin. C'est cette édition récente que M. Bauer a traduite. Ceux qui pensent que rien ne vaut, pour la connaissance d'un drame la lecture des souvenirs laissés par ses acteurs, sauront gré au traducteur de cette nouvelle lumière projetée sur le plus merveilleux mélodrame de l'histoire : notre Révolution.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2 fr. 50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré. Paris.